This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]

CHATEAUBRIAND.

OEUVRES COMPLÈTES.

VOYAGE EN AMÉRIQUE.

TOME II.

Imprimerie de WEISSENBRUCH,
Imprimeur du Roi.

VOYAGE

EN

AMÉRIQUE.

BRUXELLES,

CHEZ ADOLPHE WEISSENBRUCH,

LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1828.

Checked May 16

Imprimerie de
Imprim

IQUE.

DES SAUVAGES.

RRE.

ut porte les armes,
ts; mais le corps des
en général du cin-

LENOX LIBRARY
NEW YORK

VOYAGE

AMÉRIQUE.

S MOEURS DES SAUVAGES.

LA GUERRE.

Sauvages tout porte les armes,
nmes et enfants; mais le corps des
se compose en général du cin-
a tribu.
ıs est l'âge légal du service mili-
uerre est la grande affaire des
tout le fond de leur politique;
ue chose de plus légitime que la
les peuples civilisés, parce qu'elle
toujours déclarée pour l'existence

même du peuple qui l'entreprend : il s'agit
conserver des pays de chasse ou des terra
propres à la culture. Mais par la raison mê
que l'Indien ne s'applique que pour vivr
l'art qui lui donne la mort, il en résulte
fureurs implacables entre les tribus ; c'est
nourriture de la famille qu'on se dispute.
haines deviennent individuelles : comme
armées sont peu nombreuses, comme cha
ennemi connoît le nom et le visage de
ennemi, on se bat encore avec acharnem
par des antipathies de caractère, et par
ressentiments particuliers ; ces enfants
même désert portent dans leurs querel
étrangères quelque chose de l'animosité
troubles civils.

A cette première et générale cause de gue
parmi les Sauvages, viennent se mêler d'aut
raisons de prises d'armes, tirées de quel
motif superstitieux, de quelques dissensi
domestiques, de quelque intérêt né du c
merce des Européens. Ainsi, tuer des feme
de castor, étoit devenu chez les hordes
nord de l'Amérique un sujet légitime de gue

La guerre se dénonce d'une manière ex-
ordinaire et terrible. Quatre guerriers,
ints en noir de la tête aux pieds, se glissent
ns les plus profondes ténèbres chez le peu-
e menacé : parvenus aux portes des caba-
s, ils jettent au foyer de ces cabanes un
sse-tête peint en rouge, sur le pied duquel
nt marqués, par des signes connus des Sa-
ıems, les motifs des hostilités : les premiers
omains lançoient une javeline sur le territoire
nemi. Ces hérauts-d'armes indiens dispa-
ıissent aussitôt dans la nuit comme des fan-
ımes, en poussant le fameux cri ou *woop* de
ıerre. On le forme en appuyant une main
ır la bouche et frappant les lèvres, de manière
ce que le son échappé en tremblotant, tantôt
lus sourd, tantôt plus aigu, se termine par
ne espèce de rugissement dont il est impossi-
le de se faire une idée.

La guerre dénoncée, si l'ennemi est trop
ible pour la soutenir, il fuit; s'il se sent fort,
l'accepte : commencent aussitôt les prépa-
ıtifs et les cérémonies d'usage.

Un grand feu est allumé sur la place publi-

que, et la chaudière de la guerre placé
ce bûcher : c'est la marmite du janis
Chaque combattant y jette quelque cho
ce qui lui appartient. On plante aussi
poteaux où l'on suspend des flèches, des
tête et des plumes, le tout peint en rouge
poteaux sont placés au septentrion, à l'or
au midi ou à l'occident de la place publ
selon le point géographique d'où la ba
doit venir.

Cela fait, on présente aux guerriers la
decine de la guerre, vomitif violent, d
dans deux pintes d'eau qu'il faut avaler
trait. Les jeunes gens se dispersent aux
rons, mais sans trop s'écarter. Le chef qu
les commander, après s'être frotté le c
le visage de graisse d'ours et de charbon
se retire à l'étuve où il passe deux jours en
à suer, à jeûner et à observer ses songes.
dant ces deux jours, il est défendu aux fe
d'approcher des guerriers; mais elles peu
parler au chef de l'expédition, qu'elles visi
afin d'obtenir de lui une part du butin fa

l'ennemi, car les Sauvages ne doutent jamais du succès de leurs entreprises.

Ces femmes portent différents présents qu'elles déposent aux pieds du chef. Celui-ci note avec des graines ou avec des coquillages les prières particulières : une sœur réclame un prisonnier pour lui tenir lieu d'un frère mort dans les combats ; une matrone exige des chevelures pour se consoler de la perte de ses parents ; une veuve requiert un captif pour mari, ou une veuve étrangère pour esclave ; une mère demande un orphelin pour remplacer l'enfant qu'elle a perdu.

Les deux jours de retraite écoulés, les jeunes guerriers se rendent à leur tour auprès du chef de guerre : ils lui déclarent leur dessein de prendre part à l'expédition ; car, bien que le conseil ait résolu la guerre, cette résolution ne lie personne, l'engagement est purement volontaire.

Tous les guerriers se barbouillent de noir et de rouge de la manière la plus capable, selon eux, d'épouvanter l'ennemi. Ceux-ci se font des barres longitudinales ou transversales sur

les joues ; ceux-là, des marques
triangulaires ; d'autres y tracent des
serpents. La poitrine découverte
nus d'un guerrier offrent l'histoire
ploits : des chiffres particuliers ex
nombre des chevelures qu'il a enl
combats où il s'est trouvé, les dang
courus. Ces hiéroglyphes, imprim
peau en points bleus, restent ineffa
sont des piqûres fines, brûlées avec
me de pin.

Les combattants, entièrement nu
d'une tunique sans manches, ornent
la seule touffe de cheveux qu'ils cons
le sommet de la tête. A leur ceintu
est passé le couteau pour découper
le casse-tête pend à la même ceint
la main droite ils tiennent l'arc ou la
sur l'épaule gauche ils portent le car
de flèches, ou la corne remplie de po
balles. Les Cimbres, les Teutons et
essayoient ainsi de se rendre formi
yeux des Romains.

Le chef de guerre sort de l'étuve

de porcelaine rouge à la main, et adr un
discours à ses frères d'armes : « Le nd-
» Esprit ouvre ma bouche. Le sang nos
» proches tués dans la dernière gue n'a
» point été essuyé ; leurs corps n'ont p té
» recouverts : il faut aller les garantir d mon-
» ches. Je suis résolu de marcher par le ier
» de la guerre, j'ai v nu-
» ges ; les bons Ma le
» m'assister, et les n as
» contraires : j'irai c is,
» boire leur sang, f je
» péris, ou si quelc con-
» sentent à me suivre perdent la vie, nos ames
» seront reçues dans la contrée des Esprits ;
» nos corps ne resteront pas couchés dans la
» poussière ou dans la boue, car ce collier
» rouge appartiendra à celui qui couvrira les
» morts. »

Le chef jette le collier à terre ; les guerriers les plus renommés se précipitent pour le ramasser : ceux qui n'ont point encore combattu ou qui n'ont qu'une gloire commune n'osent disputer le collier. Le guerrier qui le relève

devient le lieutenant-général du chef; remplace dans le commandement, si ce périt dans l'expédition.

Le guerrier possesseur du collier fait un cours. On apporte de l'eau chaude dan vase. Les jeunes gens lavent le chef de gu et lui enlèvent la couleur noire dont il est vert; ensuite ils lui peignent les jones front, la poitrine avec des craies et des ar de différentes teintes, et le revêtent de sa belle robe.

Pendant cette ovation, le chef chan demi-voix cette fameuse chanson de mort l'on entonne lorsqu'on va subir le supplic feu.

« Je suis brave, je suis intrépide, j
» crains point la mort; je me ris des tourm
» qu'ils sont lâches ceux qui les redout
» des femmes, moins que des femmes!
» la rage suffoque mes ennemis! puissé-j
» dévorer et boire leur sang jusqu'à la
» nière goutte! »

Quand le chef a achevé la chanson de m

son lieutenant-général commence la chanson de guerre.

« Je combattrai pour la patrie; j'enlèverai » des chevelures; je boirai dans le crâne de » mes ennemis, etc. »

Chaque guerrier, selon son caractère, ajoute à sa chanson des détails plus ou moins atroces. Les uns disent : « Je co[illegible] de » mes ennemis avec les d[illegible]erai » les pieds et ensuite les [illegible]utres disent : « Je laisserai les [illegible]dans » leur plaie; je leur e[illegible] du » crâne; je leur arrache[illegible], et je le » leur enfoncerai dans la bouche. »

Ces infernales chansons n'étoient guère hurlées que par les hordes septentrionales. Les tribus du midi se contentoient d'étouffer les prisonniers dans la fumée.

Le guerrier ayant répété sa chanson de guerre, redit sa chanson de famille; elle consiste dans l'éloge des aïeux. Les jeunes gens qui vont au combat pour la première fois gardent le silence.

Ces premières cérémonies achevées, le chef

se rend au conseil des Sachems qui so
en rond, une pipe rouge à la bouche
demande s'ils persistent à vouloir leve
che. La délibération recommence, et
toujours la première résolution est con
Le chef de guerre revient sur la place
que, annonce aux jeunes gens la décis
vieillards, et les jeunes gens y répond
un cri.

On délie le chien sacré qui étoit at
un poteau; on l'offre à Areskoui, die
guerre. Chez les nations canadiennes on
ce chien, et, après l'avoir fait bouill
une chaudière, on le sert aux hommes
blés. Aucune femme ne peut assister à c
mystérieux. A la fin du repas, le chef
qu'il se mettra en marche tel jour, au l
au coucher du soleil.

L'indolence naturelle des Sauvages
à coup remplacée par une activité ext
naire; la gaîté et l'ardeur martiale des
gens se communiquent à la nation. Il
des espèces d'ateliers pour la fabrique c
neaux et des canots.

Les traîneaux employés au transport des bagages, des malades et des blessés, sont faits de deux planches fort minces, d'un pied et demi de long, sur sept pouces de large; relevés sur le devant, ils ont des rebords où s'attachent des courroies pour fixer les fardeaux. Les Sauvages tirent ce char sans roues à l'aide d'une double bande de cuir, appelée *metump*, qu'ils se passent sur la poitrine, et dont les bouts sont liés à l'avant-train du traîneau.

Les canots sont de deux espèces; les uns plus grands, les autres plus petits. On les construit de la manière suivante :

Des pièces courbes s'unissent par leur extrémité, de façon à former une ellipse d'environ huit pieds et demi dans le court diamètre, de vingt dans le diamètre long. Sur ces maîtres pièces, on attache des côtes minces de bois de cèdre rouge; ces côtes sont renforcées par un treillage d'osier. On recouvre ce squelette du canot de l'écorce enlevée pendant l'hiver aux ormes et aux bouleaux, en jetant de l'eau bouillante sur le tronc de ces arbres. On assemble ces écorces avec des racines de sapin extrê-

mouvement rapides ; et qui sèchent difficilement. La couture est enduite en dedans et en dehors d'une résine dont les Sauvages gardent le secret. Lorsque le canot est fini, et qu'il est garni de ses pagaies d'érable, il ressemble assez à une araignée d'eau ; élégant et léger insecte qui marche avec rapidité sur la surface des lacs et des fleuves.

Un combattant doit porter avec lui du bœuf, de maïs ou d'autres grains ; sa natte ; son tomahawk et *son sac de médecine*.

Le jour qui précède celui du départ, et qu'on appelle le jour des adieux, est consacré à une cérémonie touchante, chez les nations du langues Huronne et Algonquine. Les guerriers qui jusqu'alors ont campé sur la place publique, ou sur une espèce de Champ-de-Mars se dispersent dans les villages et vont faire leurs adieux de cabane en cabane. On les reçoit avec les marques du plus tendre intérêt ; on veut avoir quelque chose qui leur ait appartenu ; on leur ôte leur manteau pour leur en donner un meilleur ; on échange avec eux un calumet : ils sont obligés de manger, ou de

vider une coupe. Chaque hutte a pour eux un vœu particulier, et il faut qu'ils répondent par un souhait semblable à leurs hôtes.

Lorsque le guerrier fait ses adieux à sa propre cabane, il s'arrête, debout, sur le seuil de la porte. S'il a une mère, cette mère s'avance la première : il lui baise les yeux, la bouche et les mamelles. Ses sœurs viennent ensuite, et il leur touche le front ; sa femme se prosterne devant lui ; il la recommande aux bons Génies. De tous ses enfants, on ne lui présente que ses fils ; il étend sur eux sa hache ou son casse-tête sans prononcer un mot. Enfin, son père paroît le dernier. Le Sachem, après lui avoir frappé l'épaule, lui fait un discours pour l'inviter à honorer ses aïeux ; il lui dit : « Je suis derrière toi comme tu es derrière ton » fils : si on vient à moi, on fera du bouillon » de ma chair en insultant ta mémoire. »

Le lendemain du jour des adieux est le jour même du départ. A la première blancheur de l'aube, le chef de guerre sort de sa hutte et pousse le cri de mort. Si le moindre nuage a obscurci le ciel, si un songe funeste est sur-

venu, si quelque oiseau ou quelque animal
mauvais augure a été vu, le jour du dé
est différé. Le camp, réveillé par le cri de r
se lève et s'arme.

Les chefs des tribus haussent les étei
formés de morceaux d'écorce ronds, at
au bout d'un long dard, et sur lesqu
voient grossièrement dessinés des Mar
une tortue, un ours, un castor, etc. Le
des tribus sont des espèces de maréchal
camp, sous le commandement du gén
de son lieutenant. Il y a de plus des cap
non reconnus par le gros de l'armée : (
des partisans que suivent les aventurier

Le recensement ou le dénombrem
l'armée s'opère : chaque guerrier don
chef, en passant devant lui, un petit m
de bois marqué d'un sceau particulie
qu'au moment de la remise de leur sy
les guerriers se peuvent retirer de l'expé
mais, après cet engagement, quiconque
est déclaré infâme.

Bientôt arrive le prêtre suprême s
collége des jongleurs ou médecins. Ils

ur appelle les combattants
guerrier appelé se lève, et
ı au jongleur, qui le met
lles de jonc en chantant ces
ouh-oyah-alluya!
ient à l'infini, parce qu'ils
ıprices et les songes des
des peaux de souris rem-
oin ou du coton, de petits
s oiseaux empaillés, des
es ou de poissons, des mor-
e, des branches d'arbre,
ıelques parures européen-
ormes que les bons Génies
ses pour se manifester aux

acquis par le don d'une baguet
d'un anneau, d'un couteau, et

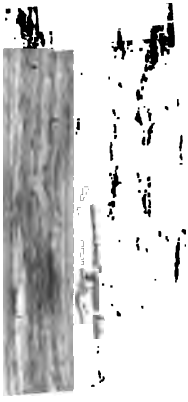
Les Manitous, distribués en
sont confiés à la garde du chef
chefs de tribus.

De la collection des Manit
bénédiction des plantes médi
struments de la chirurgie. L
les tire tour à tour du fond d'
de poil de buffle; il les dépo
à l'entour avec les autres jon
les cuisses, se démonte le vis
nonce des mots inconnus. Il
qu'il a communiqué aux sim
naturelle, et qu'il a la pui
la vie les guerriers expirés.
avec les dents, applique
blessure dont il a sucé le
paroît subitement guéri.
présente un chien réput
plication d'un instrume
sur ses pattes, et l'on c
pourtant des hommes ir
enchanter par des pres

mmes ont préparé le festin
nier repas est composé de
nme le premier. Avant de
:ré, le chef s'adresse à l'as-

:s,

ıcore un homme, je le sais;
nore pas que j'ai vu quel-
Nous avons été tués dans
les os de nos compagnons
·antis des mouches; il les
Comment avons-nous pu
s sur nos nattes? Le M-



frain. Après le cantique, le chef se re
sommet d'une éminence, se couche
peau, tenant à la main un calumet rou
le fourneau est tourné du côté du pay
mi. On exécute les danses et les pant
de la guerre. La première s'appelle l
de la découverte.

Un indien s'avance seul et à pas lent
lieu des spectateurs; il représente le
des guerriers : on les voit marcher,
camper au déclin du jour. L'ennemi est
vert; on se traine sur les mains pour
jusqu'à lui : attaque, mêlée, prise d
mort de l'autre, retraite précipitée o
quille, retour douloureux ou triompha

Le guerrier qui exécute cette panto
met fin par un chant en son honneu
gloire de sa famille :

« Il y a vingt neiges que je fis douze
» niers; il y a dix neiges que je sauvai
» Mes ancêtres étaient braves et fame
» grand-père étoit la sagesse de la tri
» rugissement de la bataille; mon pi
» un pin dans sa force. Ma trisaïeule

iers; ma grand' mère valoit
:il de Sachems; ma mère fait
; excellente. Moi je suis plus
que tous mes aieux. » C'est
parte : *Nous avons été jadis*
s et hardis.
ier, les autres se lèvent et
ment leurs hauts faits; plus
dus on les félicite : rien n'est
t beau comme eux; ils ont
is et toutes les vertus. Celui
lessus de tout le monde, ap-
qui déclare le surpasser en
rtiates avoient encore cette
ensoient que l'homme qui se
des louanges, prend l'engi-
ériter.
us les guerriers quittent leur
nêler aux danses; on exécute
bruit du tambourin, du fifre et
Le mouvement augmente; on
x d'un siége, l'attaque d'une
ns sautent comme pour fran-
s autres semblent se jeter à la

nage ; d'autres présentent la main à leurs compagnons pour les aider à monter à l'assaut. Les casse-tête retentissent contres les casse-tête ; le chichikoué précipite la mesure ; les guerriers tirent leurs poignards ; ils commencent à tourner sur eux-mêmes, d'abord lentement, ensuite plus vite, et bientôt avec une telle rapidité, qu'ils disparoissent dans le cercle qu'ils décrivent : d'horribles cris percent la voûte du ciel. Le poignard que ces hommes féroces se portent à la gorge avec une adresse qui fait frémir, leur visage noir ou bariolé, leurs habits fantastiques, leurs longs hurlements, tout ce tableau d'une guerre sauvage inspire la terreur.

Épuisés, haletants, couverts de sueur, les acteurs terminent la danse, et l'on passe à l'épreuve des jeunes gens. On les insulte, on leur fait des reproches outrageants, on répand des cendres brûlantes sur leurs cheveux, on les frappe avec des fouets, on leur jette des tisons à la tête ; il leur faut supporter ces traitements avec la plus parfaite insensibilité. Celui qui laisseroit échapper le moindre signe d'impa

seroit déclaré indigne de lever la

isième et dernier banquet du chien
uronne ces diverses cérémonies : il ne
er qu'une demi-heure. Les guerriers
t en silence ; le chef les préside ; bien-
uitte le festin. A ce signal, les convives
t aux bagages, et prennent les armes.
arents et les amis les environnent sans
ncer une parole; la mère suit des regards
ils occupé à charger les paquets sur les
eaux ; on voit couler des larmes muettes.
familles sont assises à terre; quelques unes
iennent debout ; toutes sont attentives aux
cupations du départ ; on lit, écrite sur tous
s fronts, cette même question faite intérieu-
ment par diverses tendresses : « Si je n'allois
lus le revoir ? »

Enfin le chef de guerre sort, complétement
rmé, de sa cabane. La troupe se forme dans
ordre militaire · le grand jongleur, portant
es Maniteus, paroît à la tête; le chef de guerre
marche derrière lui ; vient ensuite le porte-
étendard de la première tribu, levant en l'air

son enseigne; les hommes de cette tribu suivent leur symbole. Les autres tribus défilent après la première, et tirent les traîneaux chargés des chaudières, des nattes et des sacs de maïs; des guerriers portent sur leurs épaules, quatre à quatre ou huit à huit, les petits et les grands canots : les *filles peintes* ou les courtisanes, avec leurs enfants, accompagnent l'armée. Elles sont aussi attelées aux traîneaux, mais au lieu d'avoir le *wiotump* passé sur la poitrine, elles l'ont appliqué sur le front. Le lieutenant-général marche sur le flanc de la colonne.

Le chef de guerre, après quelques pas faits sur la route, arrête les guerriers et leur dit :

« Bannissons la tristesse : quand on va mourir on doit être content. Soyez dociles à mes » ordres. Celui qui se distinguera recevra beaucoup de petun. Je donne ma natte à porter » à...., puissant guerrier. Si moi et mon lieutenant nous sommes mis dans la chaudière, » ce sera..... qui vous conduira. Allons, frappez-vous les cuisses et, hurlez trois fois. »

Le chef remet alors son sac de maïs et sa

natte au guerrier qu'il a désigné, ce q[illegible] donne à celui-ci le droit de commander la [illegible]pé si ce chef et son lieutenant périssent.

La marche recommence : l'armée est ordinairement accompa[illegible] habitants des villages jusqu'a[illegible]ac où l'on doit lancer les can[illegible] nouvelle la scène des adieux : l[illegible] dépouillent et partagent leurs vêtements entre les membres de leur famille. Il est permis, dans ce dernier moment, d'exprimer tout haut sa douleur : chaque combattant est entouré de ses parents qui lui prodiguent des caresses, le pressent dans leurs bras, l'appellent par les plus doux noms qui soient entre les hommes. Avant de se quitter, peut-être pour jamais, on se pardonne les torts qu'on a pu avoir réciproquement. Ceux qui restent, prient les Manitous d'abréger la longueur de l'absence; ceux qui partent invitent la rosée à descendre sur la hutte natale; ils n'oublient pas même, dans leurs souhaits de bonheur, les animaux domestiques, hôtes du foyer paternel. Les canots sont lancés sur le fleuve; on s'y embarque, et

la flotte s'éloigne. Les femmes, demeurées au rivage, font de loin les derniers signes de l'amitié à leurs époux, à leurs pères et à leurs fils.

Pour se rendre au pays ennemi, on ne suit pas toujours la route directe; on prend quelquefois le chemin le plus long comme le plus sûr. La marche est réglée par le jongleur, d'après les bons ou les mauvais présages: s'il a observé un chat-huant, on s'arrête. La flotte entre dans une crique; on descend à terre, on dresse une palissade; après quoi, les feux étant allumés, on fait bouillir les chaudières. Le souper fini, le camp est mis sous la garde des Esprits. Le chef recommande aux guerriers de tenir auprès d'eux leur casse-tête, et de ne pas ronfler trop fort. On suspend aux palissades les Manitous, c'est-à-dire, les souris empaillées, les petits cailloux blancs, les brins de paille, les morceaux d'étoffe rouge, et le jongleur commence la prière:

« Manitous, soyez vigilants: ouvrez les yeux » et les oreilles. Si les guerriers étoient sur- » pris, cela tourneroit à votre déshonneur.

» Comment ! diroient les Sachems, les Mani-
» tous de notre nation se sont laissé battre par
» les manitous de l'ennemi ! Vous sentez com-
» bien cela seroit honteux ; personne ne vous
» donneroit à manger; les guerriers rêveroient
» pour obtenir d'autres Esprits plus puissants
» que vous. Il est de votre intérêt de faire
» bonne garde ; si on enlevoit notre chevelure
» pendant notre sommeil, ce ne seroit pas
» nous qui serions blâmables, mais vous qui
» auriez tort. »

Après cette admonition aux Manitous, chacun se retire dans la plus parfaite sécurité, convaincu qu'il n'a pas la moindre chose à craindre.

Des Européens qui ont fait la guerre avec les Sauvages, étonnés de cette étrange confiance, demandoient à leurs compagnons de natte s'ils n'étoient jamais surpris dans leurs campements : « Très souvent, répondoient » ceux-ci. — Ne feriez-vous pas mieux, dans » ce cas, disoient les étrangers, de poser des » sentinelles ? — Cela seroit fort bien, » répondoit le Sauvage en se tournant pour dormir.

L'indien se fait une vertu de son imprévoyance et de sa paresse, en se mettant sous la seule protection du ciel.

Il n'y a point d'heure fixe pour le repos ou pour le mouvement : que le jongleur s'écrie à minuit qu'il a vu une araignée sur une feuille de saule, il faut partir.

Quand on se trouve dans un pays abondant en gibier, la troupe se disperse ; les bagages et ceux qui les portent restent à la merci du premier parti hostile ; mais deux heures avant le coucher du soleil, tous les chasseurs reviennent au champ avec une justesse et une précision dont les Indiens sont seuls capables.

Si l'on tombe dans le *sentier blazed*, ou le *sentier du commerce*, la dispersion des guerriers est encore plus grande : ce sentier est marqué, dans les forêts, sur le tronc des arbres, entaillés à la même hauteur. C'est le chemin que suivent les diverses nations rouges, pour trafiquer les uns avec les autres, ou avec les nations blanches. Il est de droit public que ce chemin demeure neutre ; on ne trouble point ceux qui s'y trouvent engagés.

ne neutralité est observée dans le *sen-*
ng; ce sentier est tracé par le feu que
s aux buissons. Aucune cabane ne s'é-
ce chemin consacré au passage des
ans leurs expéditions lointaines. Les
me ennemis s'y rencontrent, mais ne
ent jamais. Violer le sentier *du com-*
celui *du sang*, est une cause imméguerre contre la nation coupable du

troupe trouve endormie une autre
vec laquelle elle a des alliances, elle
out, en dehors des palissades du camp,
réveil des guerriers. Ceux-ci, étant
leur sommeil, leur chef s'approche de
e voyageuse, lui présente quelques
es destinées pour ces occasions, et lui
Vous avez coup ici. » Ce qui signifie
ouvez passer, vous êtes nos frères,
onheur est à couvert. » Les alliés ré-
« Nous avons coup ici; » et ils pour-
ur chemin. Quiconque prendroit pour
ne tribu amie, et la réveilleroit, s'expo-
n reproche d'ignorance et de lâcheté.

Si l'on doit traverser le territoire d'
tion neutre, il faut demander le passag
députation se rend, avec le calumet, a
cipal village de la nation. L'orateur
que l'arbre de paix a été planté par les
que son ombrage s'étend sur les deux p
que la hache est enterrée au pied de l
qu'il faut éclaircir la chaîne d'amitié e
la pipe sacrée. Si le chef de la nation
reçoit le calumet et fume, le passage
cordé. L'ambassadeur s'en retourne, t
dansant, vers les siens.

Ainsi l'on avance vers la contrée
porte la guerre sans plan, sans pré
comme sans crainte. C'est le hasard qu
ordinairement les premières nouvelles
nemi : un chasseur reviendra en hâte d
qu'il a rencontré des traces d'hommes.
donne aussitôt de cesser toute espèce
vaux, afin qu'aucun bruit ne se fasse en
Le chef part avec les guerriers les plu
rimentés pour examiner les traces. Les
ges qui entendent les sons à des di
infinies, reconnoissent des empreintes

rides bruyères, sur des rochers nus où tout autre œil que le leur verroit rien. Non seulement ils découvrent ces vestiges, mais ils peuvent dire quelle tribu indienne les a laissés, et de quelle date ils sont. Si la disjonction des deux pieds est considérable, ce sont des Illinois qui ont passé là; si la marque du talon est profonde, et l'impression de l'orteil large, on reconnoit les Outchipouois; si le pied a porté de côté, on est sûr que les Pontonétamis sont en course; si l'herbe est à peine foulée, si son pli est à la cime de la plante et non près de la terre, ce sont les traces fugitives des Hurons; si les pas sont tournés en dehors, s'ils tombent à trente-six pouces l'un de l'autre, des Européens ont marqué cette route : les Indiens marchent la pointe du pied en dedans, les deux pieds sur la même ligne. On juge de l'âge des guerriers par la pesanteur ou la légèreté, le raccourci ou l'allongement du pas.

Quand la mousse ou l'herbe n'est plus humide, les traces sont de la veille; ces traces comptent quatre ou cinq jours, quand les insectes courent déjà dans l'herbe ou dans la

mousse foulée ; elles ont huit, dix ou douze jours, lorsque la force végétale du sol a reparu, et que des feuilles nouvelles ont poussé : ainsi quelques insectes, quelques brins d'herbe, quelques jours effacent les pas de l'homme et de sa gloire.

Les traces ayant été bien reconnues, on met l'oreille à terre, et l'on juge, par des murmures que l'ouïe européenne ne peut saisir, à quelle distance est l'ennemi.

Rentré au camp, le chef fait éteindre les feux : il défend la parole, il interdit la chasse ; les canots sont tirés à terre et cachés dans les buissons. On fait un grand repas en silence, après quoi on se couche.

La nuit qui suit la première découverte de l'ennemi, s'appelle *la nuit des songes*. Tous les guerriers sont obligés de rêver et de raconter le lendemain ce qu'ils ont rêvé, afin que l'on puisse juger du succès de l'entreprise.

Le camp offre alors un singulier spectacle : des Sauvages se lèvent et marchent dans les ténèbres, en murmurant leur chanson de mort, à laquelle ils ajoutent quelques paroles nou-

ıpagnons sont tenus de deviner ce songe, ongeur est dégagé du service. Ici les serpents blancs peuvent être pris pour Européens que le songeur doit tuer, et roux, pour un Indien auquel il enlèvera elure.

guerrier, dans la *nuit des songes*, aug- sa chanson de mort de l'histoire d'un qui avoit des oreilles de feu; il ne put obtenir l'application de son rêve, et il pour sa cabane. Ces usages qui tiennent actère de l'enfance, pourroient favoriser eté chez l'Européen; mais chez les Sau- u nord de l'Amérique, ils n'avoient point

gnent beaucoup que le jongleur n'ait n
c'est-à-dire, qu'il n'ait eu peur; car le j
par un seul songe, peut faire rebrous
min à l'armée, eût-elle marché de
lieues. Si quelque guerrier a cru voir
prits de ses pères, ou s'il s'est figuré
leur voix, il oblige aussi le camp à la
L'indépendance absolue et la religion
mières gouvernent les actions des Sau

Aucun rêve n'ayant dérangé l'exp
elle se remet en route. Les *femmes*
sont laissées derrière avec les canots; o
en avant une vingtaine de guerriers
entre ceux qui ont fait le serment des
Le plus grand ordre et le plus profond
règnent dans la troupe; les guerriers
nent à la file, de manière que celui
pose le pied dans l'endroit par le pied
qui précède : on évite ainsi la multipli
traces. Pour plus de précaution, le guer
ferme la marche, répand des feuilles
et de la poussière derrière lui. Le ch

1 Voyez les *Natchez*.

la colonne ; guidé par les vestiges de
il parcourt leurs sinuosités à travers
ns, comme un limier sagace. De
emps, on fait halte et l'on prête une
entive. Si la chasse est l'image de la
rmi les Européens, chez les Sauva-
rre est l'image de la chasse : l'Indien
en poursuivant les hommes, à dé-
ours. Le plus grand général, dans
ature, est le plus fort et le plus vi-
nasseur ; les qualités intellectuelles,
aisons savantes, l'usage perfectionné
ent, font, dans l'état social, les
pitaines.

reurs envoyés à la découverte rap-
uelquefois des paquets de roseaux
ent coupés ; ce sont des défis ou des
n compte les roseaux : leur nombre
lui des ennemis. Si les tribus qui
autrefois ces défis étoient connues,
les des Hurons, pour leur franchise
les paquets de jonc disoient exacte-
rité ; si, au contraire, elles étoient
s, comme celles des Iroquois, pour

leur génie politique, les roseaux augmenté
ou diminuoient la force numérique des e
battants.

L'emplacement d'un camp que l'ennem
occupé la veille vient-il à s'offrir, on l'
mine avec soin : selon la construction des l
tes, les chefs reconnoissent les différentes tr
de la même nation, et leurs différents al
Les huttes qui n'ont qu'un seul poteau à l
trée, sont celles des Illinois. L'addition d'
seule perche, son inclinaison plus ou m
forte, devient un indice. Les ajouppas re
sont ceux des Outonois. Une hutte dont le
est plat et exhaussé annonce des *Chairs b*
ches. Il arrive quelquefois que les ennem
avant d'être rencontrés par la nation qui
cherche, ont battu un parti allié de cette
tion : pour intimider ceux qui sont à leur p
suite, ils laissent derrière eux un monum
de leur victoire. On trouva un jour un l
bouleau dépouillé de son écorce. Sur l'au
nu et blanc, étoit tracé un ovale où se d
ssoient, en noir et en rouge, les figures
vantes : un ours, une feuille de bouleau ro

papillon, dix cercles et quatre nattes,
a volant, une lune sur des gerbes de
n canot et trois ajouppas, un pied
e et vingt huttes, un hibou et un soleil
achant, un hibou, trois cercles et un
couché, un casse-tête et trente têtes
sur une ligne droite, deux hommes
sur un petit cercle, trois têtes dans un
trois lignes.

le, avec des hiéroglyphes, désignoit un
nois appelé Atabou; on le reconnois-
les marques particulières qui étoient
r'il avoit au visage; l'ours étoit le Ma-
: ce chef; la feuille de bouleau rongée
papillon représentoit le symbole natio-
Illinois; les dix cercles nombroient
erriers, chaque cercle étant posé pour
es quatre nattes proclamoient quatre
es obtenus; l'oiseau volant marquoit
rt des Illinois; la lune sur des gerbes
s signifioit que ce départ avoit eu lieu
lune du blé vert; le canot et les trois
ns racontoient que les mille guerriers
voyagé trois jours par eau; le pied

d'hommes et les vingt huttes dénotoient vingt jours de marche par terre; le hibou étoit le symbole des Chicassas; le soleil à son couchant montroit que les Illinois étoient arrivés à l'ouest du camp des Chicassas; le hibou, les trois cercles de l'homme couché disoient que trois cents Chicassas avoient été surpris pendant la nuit; le casse-tête et les trente têtes rangées sur une ligne droite déclaroient que les Illinois avoient tué trente Chicassas. Les deux hommes debout sur un petit cercle annonçoient qu'ils emmenoient vingt prisonniers; les trois têtes dans l'arc comptoient trois morts du côté des Illinois, et les trois lignes indiquoient trois blessés.

Un chef de guerre doit savoir expliquer avec rapidité et précision ces emblèmes; et par les connoissances qu'il a de la force et des alliances de l'ennemi, il doit juger du plus ou moins d'exactitude historique de ces trophées. S'il prend le parti d'avancer, malgré les victoires vraies ou prétendues de l'ennemi, il se prépare au combat.

De nouveaux investigateurs sont dépêchés.

Ils s'avancent en se courbant le long des buissons, et quelquefois en se traînant sur les mains. Ils montent sur les plus hauts arbres; quand ils ont découvert les huttes hostiles, ils se hâtent de revenir au camp, et de rendre compte au chef de la position de l'ennemi. Si cette position est forte, on examine par quel stratagème on pourra la lui faire abandonner.

Un des stratagèmes les plus communs est de contrefaire le cri des bêtes fauves. Des jeunes gens se dispersent dans les taillis, imitant le bramement des cerfs, le mugissement des buffles, le glapissement des renards. Les Sauvages sont accoutumés à cette ruse; mais telle est leur passion pour la chasse, et telle est la parfaite imitation de la voix des animaux, qu'ils sont continuellement pris à ce leurre. Ils sortent de leur camp, et tombent dans des embuscades. Ils se rallient, s'ils le peuvent, sur un terrain défendu par des obstacles naturels, tels qu'une chaussée dans un marais, une langue de terre entre deux lacs.

Cernés dans ce poste, on les voit alors, au lieu de chercher à se faire jour, s'occuper pai-

siblement de différents jeux, co
étoient dans leurs villages. Ce n'est j
la dernière extrémit[illegible]e deux tro
diens se déterminent à une attaque d
ce; elles aiment mieux lutter de pati
ruse; et comme ni l'une ni l'autre n
visions, ou ceux qui bloquent un
contraints à la retraite, ou ceux qui
fermés sont obligés de s'ouvrir un p

La mêlée est épouvantable; c'est
duel comme dans les combats
l'homme voit l'homme. Il y a dans
humain, animé par la colère, quelqu
contagieux, de terrible qui se co
Les cris de mort, les chansons de g
outrages mutuels font retentir le
bataille; les guerriers s'insultent
héros d'Homère; ils se connoissen
leur nom : « Ne te souvient-il plus
» ils, du jour où tu désirois que te
» sent la vitesse du vent pour fuir
» flèche? Vieille femme! te ferois-
» de la sagamité nouvelle, et de
» brûlante dans le nœud de rosea

lard, à la large bouche! répondent les
s; on voit bien que tu es accoutumé à
r le jupon; ta langue est comme la
e du tremble; elle remue sans cesse! »
combattants se reprochent aussi leurs
ctions naturelles: ils se donnent le nom
eux, de louche, de petit; ces blessures
l'amour-propre augmentent leur rage.
use coutume de scalper l'ennemi aug-
la férocité du combat. On met le pied
cou du vaincu: de la main gauche on
e toupet de cheveux que les Indiens gar-
ur le sommet de la tête; de la main
on trace, à l'aide d'un étroit couteau,
rcle dans le crâne, autour de la cheve-
ce trophée est souvent enlevé avec tant
sse, que la cervelle reste à découvert
voir été entamée par la pointe de l'ins-
nt.

sque deux partis ennemis se rencontrent
se campagne, et que l'un est plus foible
autre, le plus foible creuse des trous dans
re: il y descend et s'y bat, ainsi que dans
lles de guerre dont les ouvrages presque

de niveau avec le sol présentent peu de sur
au boulet. Les assiégeants lancent leurs flè
comme des bombes avec tant de justes
qu'elles retombent sur la tête des assiégés
Des honneurs militaires sont décernés à
qui ont abattu le plus d'ennemis : on leur
met de porter des plumes de killiou. Pour ê
les injustices, les flèches de chaque gue
portent une marque particulière : en les
rant du corps de la victime, on connoît la
qui les a lancées.

L'arme à feu ne peut rendre témoignag
la gloire de son maître. Lorsque l'on tue
la balle, le casse-tête ou la hache, c'est p
nombre des chevelures enlevées que les exp
sont comptés.

Pendant le combat, il est rare que l'on obé
au chef de la guerre, qui lui-même ne che
qu'à se distinguer personnellement. Il est
que les vainqueurs poursuivent les vaincus
restent sur le champ de bataille à dépou
les morts, à lier les prisonniers, à célébr
triomphe par des danses et des chants
pleure les amis que l'on a perdus : leurs c

osés avec de grandes lamentations sur
hes des arbres : les corps des enne-
eurent étendus dans la poussière.
errier détaché du camp porte à la na-
ouvelle de la victoire et du retour de
: les vieillards s'assemblent ; le chef
e fait au conseil le rapport de l'expé-
d'après ce rapport on se détermine à
r la guerre ou à négocier la paix.
se décide à la paix, les prisonniers
servés comme moyen de la conclure :
'obstine à la guerre, les prisonniers
és au supplice. Qu'il me soit permis
yer les lecteurs à l'épisode d'*Atala* et
chez pour le détail. Les femmes se
t ordinairement cruelles dans ces ven-
: elles déchirent les prisonniers avec
gles, les percent avec les instruments
ux domestiques, et apprêtent les re-
ur chair. Ces chairs se mangent gril-
ouillies ; et les cannibales connoissent
es les plus succulentes de la victime.

our est décrit dans le xte livre des *Natchez*.

Ceux qui ne dévorent pas leurs ennem
moins boivent leur sang, et s'en barbo
la poitrine et le visage.

Mais les femmes ont aussi un beau pri
elles peuvent sauver les prisonniers en le
tant pour frères ou pour maris, surtout
ont perdu des frères ou des maris dans l
bat. L'adoption confère les droits de la n
il n'y a point d'exemple qu'un prisonnier
ait trahi la famille dont il étoit devenu m
et il ne montre pas moins d'ardeur que s
veaux compatriotes en portant les armes
son ancienne nation, de là les aventu
plus pathétiques. Un père se trouve ass
vent en face d'un fils : si le fils terrasse l
il le laisse aller une première fois ; ma
dit : « Tu m'as donné la vie, je te la rend
» voilà quittes. Ne te présente plus deva
» car je t'enlèverois la chevelure. »

Toutefois les prisonniers adoptés ne jo
pas d'une sûreté complète. S'il arrive
tribu où ils servent fasse quelque pe
les massacre : telle femme qui avoit p
d'un enfant, le coupa en deux d'un c
hache.

Les Iroquois, renommés d'ailleurs pour leur cruauté envers les prisonniers de guerre, avoient un usag[illegible] qu'on auroit dit emprunté des Romains, [illegible] le génie d'un grand peuple [illegible]t la nation vaincue dans l[illegible] a rendre esclave; ils ne l[illegible] pas d'adopter leurs lois, il[illegible]nt qu'à leurs mœurs.

Toutes les tribus ne brûloient pas leurs prisonniers; quelques unes se contentoient de les réduire en servitude. Les Sachems, rigides partisans des vieilles coutumes, déploroient cette humanité, dégénération, selon eux, de l'ancienne vertu. Le christianisme, en se répandant chez les Indiens, avoit contribué à adoucir de caractères féroces. C'étoit au nom d'un Dieu sacrifié pour les hommes que les Missionnaires obtenoient l'abolition des sacrifices humains; ils plantoient la croix à la place du poteau du sang du prisonnier.

RELIGION.

Lorsque les Européens abordèrent e
rique, ils trouvèrent parmi les Sauva
croyances religieuses presque effacées
d'hui. Les peuples de la Floride et de l
siane adoroient presque tous le soleil
les Péruviens et les Mexicains. Ils avoi
temples, des prêtres ou jongleurs, de
ces; ils mêloient seulement à ce culte
le culte et les traditions de quelque
du nord.

Les sacrifices publics avoient lieu a
des fleuves; ils se faisoient aux chang
de saison, ou à l'occasion de la paix o
guerre. Les sacrifices particuliers s'acc
soient dans les huttes. On jetoit au
cendres profanes, et l'on allumoit un f
veau. L'offrande aux bons et aux mauv

nies consistoit en peaux de bête, ustensiles de ménage, armes, colliers, le tout de peu de valeur.

Mais une superstition commune à tous les Indiens, et pour ainsi dire la seule qu'ils aient conservée, c'étoit celle des *Manitous*. Chaque Sauvage a son Manitou, comme chaque Nègre a sa fétiche : c'est un oiseau, un poisson, un quadrupède, un reptile, une pierre, un morceau de bois, un lambeau d'étoffe, un objet coloré, un ornement américain ou européen. Le chasseur prend soin de ne tuer ni blesser l'animal qu'il a choisi pour Manitou : quand ce malheur lui arrive, il cherche par tous les moyens possibles à apaiser les mânes du dieu mort ; mais il n'est parfaitement rassuré que quand il a *rêvé* un autre Manitou.

Les songes jouent un grand rôle dans la religion du Sauvage ; leur interprétation est une science et leurs illusions sont tenues pour des réalités. Chez les peuples civilisés, c'est souvent le contraire : les réalités sont des illusions.

Parmi les nations indigènes du Nouveau-

Monde, le dogme de l'immortalité de l
n'est pas distinctement exprimé, mais ell
ont toutes une idée confuse, comme l
moignent leurs usages, leurs fables, leu
rémonies funèbres, leur piété envers les m
Loin de nier l'immortalité de l'ame, le
vages la multiplient : ils semblent l'acc
aux ames des bêtes, depuis l'insecte, le re
le poisson et l'oiseau, jusqu'au plus
quadrupède. En effet, des peuples qui v
et qui entendent partout des *esprits* d
naturellement supposer qu'ils en porte
en eux-mêmes, et que les êtres animés,
pagnons de leur solitude ont aussi leurs
ligences divines.

Chez les nations du Canada il existoit u
tème complet de fables religieuses, et l'
marquoit, non sans étonnement, dans ces
des traces des fictions grecques et des v
bibliques.

Le Grand-Lièvre assembla un jour s
eaux sa cour composée de l'orignal, du
vreuil, de l'ours et des autres quadrupèd
tira un grain de sable du fond du grand

terre. Il créa ensuite les bom-
orts de divers animaux.
dition fait d'Areskoui ou d'A-
de la guerre, l'Être suprême
sprit.
Lièvre fut traversé dans ses des-
des eaux, Michabou, surnommé
it-Tigre, s'opposa à l'entreprise
ièvre; celui-ci ayant à combattre
e pût créer que six hommes : un
mes monta au ciel; il eut com-
la belle Athaënsic, divinité des
. Le Grand-Lièvre s'apercevant
it enceinte, la précipita d'un coup
r la terre : elle tomba sur le dos
ue.
es jongleurs prétendent qu'Athaën-
eux fils, dont l'un tua l'autre; mais
généralement qu'elle ne mit au monde
lle, laquelle devint mère de Tahouet-
t de Jouskeka, Jouskeka tua Tahouet-

iënsic est quelquefois prise pour la lune,
skeka pour le soleil. Areskoui, dieu de

la guerre, devint aussi le soleil. Par
Natchez Athaënsic, déesse de la veng
étoit la *femme-chef* des mauvais Ma
comme Jouskeka étoit la *femme-ch*
bons.

A la troisième génération, la race de Jo
s'éteignit presque tout entière : le Gra
prit envoya un déluge. Messou, aut
Saketchak, voyant ce débordement, dé
corbeau pour s'enquérir de l'état des c
mais le corbeau s'acquitta mal de sa co
sion; alors Messou fit partir le rat m
qui lui apporta un peu de limon. Messo
blit la terre dans son premier état; il
des flèches contre le tronc des arbres q
toient encore debout, et ces flèches dev
des branches. Il épousa ensuite par rec
sance une femelle de rat musqué : de
riage naquirent tout les hommes qui pe
aujourd'hui le monde.

Il y a des variantes à ces fables : selo
ques autorités, ce ne fut pas Messou
cesser l'inondation, mais la tortue sur la
Athaënsic tomba du ciel : cette tortue

geant, écarta les eaux avec ses pattes, et découvrit la terre. Ainsi c'est la vengeance qui est la mère de la nouvelle race des hommes.

Le Grand-Castor est après le Grand-Lièvre le plus puissant des Manitous : c'est lui qui a formé le lac Nipissingue : les cataractes que l'on trouve dans la rivière des Ontaouois, qui sort du Nipissingue, sont les restes des chaussées que le Grand-Castor avoit construites pour former ce lac; mais il mourut au milieu de son entreprise. Il est enterré au haut d'une montagne à laquelle il a donné sa forme. Aucune nation ne passe au pied de son tombeau sans fumer en son honneur.

Michabou, dieu des eaux, est né à Méchillimakinac, sur le détroit qui joint le lac Huron au lac Michigan. De là il se transporta au Détroit, jeta une digue au saut Sainte-Marie, et arrêtant les eaux du lac Alimipigon, il fit le lac Supérieur pour prendre des castors. Michabou apprit de l'araignée à tisser des filets, et il enseigna ensuite le même art aux hommes.

Il y a des lieux où les Génies se plaisent

particulièrement. A deux journées au-dessus du saut Saint-Antoine, on voit la grande Waken-Teebe (la caverne du Grand-Esprit); elle renferme un lac souterrain d'une profondeur inconnue, lorsqu'on jette une pierre dans ce lac, le Grand-Lièvre fait entendre une voix redoutable. Des caractères sont gravés par les Esprits sur la pierre de la voûte.

Au soleil couchant du lac Supérieur s'élèvent des montagnes formées de pierres qui brillent comme la glace des cataractes en hiver. Derrière ces montagnes s'étend un lac bien plus grand que le lac Supérieur : Michabou aimait particulièrement ce lac et ces montagnes. Mais c'est au lac Supérieur que le Grand-Esprit a fixé sa résidence ; on l'y voit se promener au clair de la lune : il se plaît aussi à cueillir le fruit d'un groseiller qui couvre la rive méridionale du lac. Souvent, assis sur la pointe

1 Cette ancienne tradition d'une chaîne de montagnes et d'un lac immense situés au nord-ouest du lac Supérieur, indique assez les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique.

r, il déchaîne les tempêtes. Il habite
une île qui porte son nom : c'est là
es des guerriers tombés sur le champ
se rendent pour jouir du plaisir de

is, du milieu du lac sacré émergeoit
agne de cuivre que le Grand-Esprit a
t transportée ailleurs depuis long-
ais il a semé sur le rivage des pierres
métal qui ont une vertu singulière :
lent invisibles ceux qui les portent.
-Esprit ne veut pas qu'on touche à
s. Un jour des Algonquins furent as-
aires pour en enlever une ; à peine
s rentrés dans leur canots qu'un Ma-
plus de soixante coudées de hauteur,
u fond d'une forêt, les poursuivit :
s lui alloient à peine à la ceinture ;
les Algonquins de jeter dans les flots
qu'ils avoient ravi.

bords du lac Huron, le Grand-Es-
t chanter le lièvre blanc comme un
t donné la voix d'un chat à l'oiseau

Athaënsic a planté dans les îles du l
l'*herbe à la puce* : si un guerrier regar
herbe, il est saisi de la fièvre ; s'il la to
feu subtil court sur sa peau. Athaënsic
encore au bord du lac Érié le cèdre bla
détruire la race des hommes : la vapeu
bre fait mourir l'enfant dans le sein de
mère, comme la pluie fait couler la gr
la vigne.

Le Grand-Lièvre a donné la sagesse
huant du lac Érié. Cet oiseau fait la ch
souris pendant l'été ; il les mutile, et
porte toutes vivantes dans sa demeu
prend soin de les engraisser pour l'hiv
ne ressemble pas trop mal aux maîtres
ples.

A la cataracte du Niagara habite l
redoutable des Iroquois.

Auprès du lac Ontario, des ramie
se précipitent le matin dans la rivière G
le soir ils sont suivis d'un pareil nomb
melles ; ils vont chercher la belle End
retirée de la contrée des ames par les c
son époux.

Le petit oiseau du lac Ontario fait la guerre au serpent noir. Voici ce qui a donné lieu à cette guerre.

Hondioun étoit un fameux chef des Iroquois, constructeurs de cabanes. Il vit la jeune Almilao, et il fut étonné. Il dansa trois fois de colère, car Almilao étoit fille de la nation des Hurons, ennemis des Iroquois. Hondioun retourna à sa hutte en disant : « C'est égal » ; mais l'ame du guerrier ne parloit pas ainsi.

Il demeura couché sur la natte pendant deux soleils, et il ne put dormir : au troisième soleil il ferma les yeux, et vit un ours dans ses songes. Il se prépara à la mort.

Il se lève, prend ses armes, traverse les forêts, et arrive à la hutte d'Almilao dans le pays des ennemis. Il faisoit nuit.

Almilao entend marcher dans sa cabane ; elle dit : « Akouessan, assieds-toi sur ma » natte. » Hondioun s'assit sans parler sur la natte. Athaënsic et sa rage étoient dans son cœur. Almilao jette un bras autour du guerrier iroquois sans le connoître, et cherche ses lèvres. Hondioun l'aima comme la lune.

Akouessan l'Abénaquis, allié des l
arrive; il s'approche dans les ténèb
amants dormoient. Il se glisse auprès
lao, sans apercevoir Hondioun roulé
peaux de la couche. Akouessan encl
sommeil de sa maîtresse.

Hondioun s'éveille, étend la main
la chevelure d'un guerrier. Le cri de
ébranle la cabane. Les Sachems des
accourent. Akouessan l'Abénaquis n'ét

Hondioun, le chef iroquois, est att
poteau des prisonniers; il chante sa
de mort; il appelle Almilao au milieu
et invite la fille huronne à lui dévorer l
Celle-ci pleuroit et sourioit : la vie et
étoient sur ses lèvres.

Le Grand-Lièvre fit entrer l'ame d'H
dans le serpent noir, et celle d'Almil
le petit oiseau du lac Ontario, Le peti
attaque le serpent noir, et l'étend m
coup de bec. Akouessan fut changé en
marin.

Le Grand-Lièvre fit une grotte de mar
et vert dans le pays des Abénaquis; i

un arbre dans le lac salé (la mer), à l'entrée de la grotte. Tous les efforts des chairs blanches n'ont jamais pu arracher cet arbre. Lorsque la tempête souffle sur le lac sans rivage, le Grand-Lièvre descend du rocher bleu, et vient pleurer sous l'arbre de Hondioun, Almilao et Akouessan.

C'est ainsi que les fables des Sauvages amènent le voyageur du fond des lacs du Canada aux rivages de l'Atlantique. Moïse, Lucrèce et Ovide sembloient avoir légué à ces peuples, le premier sa tradition, le second sa mauvaise physique, le troisième ses métamorphoses. Il y avoit dans tout cela assez de religion, de mensonge et de poésie, pour s'instruire, s'égarer et se consoler.

GOUVERNEMENT.

LES NATCHEZ.

Despotisme dans l'état de nature.

Presque toujours on a confondu l'état de n
ture avec l'état sauvage : de cette méprise il
arrivé qu'on s'est figuré que les Sauvages n
voient point de gouvernement, que chaque
mille étoit simplement conduite par son c
ou par son père ; qu'une chasse ou une gue
réunissoit occasionnellement les familles d
un intérêt commun ; mais que cet intérêt
tisfait, les familles retournoient à leur iso
ment et à leur indépendance.

Ce sont là de notables erreurs. On retrou
parmi les Sauvages le type de tous les gouve
ments connus, des peuples civilisés, depui

despotisme jusqu'à la république, en passant par la monarchie limitée ou absolue, élective ou héréditaire.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale connoissent les monarchies et les républiques représentatives ; le fédéralisme étoit une des formes politiques les plus communes employées par eux : l'étendue de leur désert avoit fait pour la science de leurs gouvernements ce que l'excès de la population a produit pour les nôtres.

L'erreur où l'on est tombé relativement à l'existence politique du gouvernement Sauvage, est d'autant plus singulière que l'on auroit dû être éclairé par l'histoire des Grecs et des Romains : à la naissance de leur empire, ils avoient des institutions très compliquées.

Les lois politiques naissent chez les hommes avant les lois civiles, qui sembleroient néanmoins devoir précéder les premières ; mais il est de fait que le *pouvoir* s'est réglé avant le *droit*, parce que les hommes ont besoin de se

défendre contre l'arbitraire avant de fixer les rapports qu'ils ont entre eux.

Les lois politiques naissent spontanément avec l'homme, et s'établissent sans antécédents ; on les rencontre chez les hordes les plus barbares.

Les lois civiles, au contraire, se forment par les usages : ce qui étoit une coutume religieuse pour le mariage d'une fille et d'un garçon, pour la naissance d'un enfant, pour la mort d'un chef de famille, se transforme en loi par le laps de temps. La propriété particulière, inconnue des peuples chasseurs, est encore une source de lois civiles qui manque à l'état de nature. Aussi n'existoit-il point chez les Indiens de l'Amérique septentrionale de code de délits et de peines. Les crimes contre les choses et les personnes étoient punis par la famille, non par la loi. La vengeance étoit justice : le droit naturel poursuivoit, chez l'homme sauvage, ce que le droit public atteint chez l'homme policé.

Rassemblons d'abord les traits communs à tous les gouvernements des Sauvages,

ns dans le détail de chacun de ces
ıts.

ıs indiennes sont divisées en tri-
tribu a un chef héréditaire diffé-
' militaire, qui tire son droit de
nme chez les anciens Germains.
portent un nom particulier : la
gle, de l'Ours, du Castor, etc. Les
ıi servent à distinguer les tribus
des enseignes à la guerre, des
s des traités.

des tribus et des divisions de tri-
urs noms de quelque qualité, de
ıt de leur esprit ou de leur per-
quelque circonstance de leur vie.
appelle le bison blanc, l'autre la
, la bouche plate, le jour sombre,
la belle voix, le tueur de castors,
eu, etc.

nsi dans la Grèce : à Rome, Coclès
de ses yeux rapprochés, ou de la
œil, et Cicéron, de la verrue ou
e de son aïeul. L'histoire moderne
rois et ses guerriers, Chauve,

ègue, Roux, Boiteux, Martel ou marteau
apet ou grosse-tête, etc.

Les conseils des nations indiennes se com
posent des chefs des tribus, des chefs mil
taires, des matrones, des orateurs, des pro
phètes ou jongleurs, des médecins; mais ce
conseils varient selon la constitution des peu
ples.

Le spectacle d'un conseil de Sauvages est
très pittoresque. Quand la cérémonie du calu
met est achevée, un orateur prend la parole
Les membres du conseil sont assis ou couché
à terre dans diverses attitudes : les uns, tou
nus, n'ont pour s'envelopper qu'une peau d
buffle; les autres, tatoués de la tête aux pied
ressemblent à des statues égyptiennes; d'au
tres entremêlent, à des ornements sauvages
à des plumes, à des becs d'oiseau, à des griffe
d'ours, à des cornes de buffle, à des os d
castor, à des dents de poisson, entremêlent
dis-je, des ornements européens. Les visage
sont bariolés de diverses couleurs, ou peint
turés de blanc ou de noir. On écoute attent
vement l'orateur; chacune de ses pauses e

accueillie par le cri d'applaudisse
oah!

Des nations aussi simples ne dev
rien à débattre en politique ; cep
vrai qu'aucun peuple civilisé ne tr
choses à la fois. C'est une ambassad
à une tribu pour la féliciter de se
un pacte d'alliance à conclure ou
ler. une explication à demander s
tion d'un territoire. une députat
partir pour aller pleurer sur la mor
un suffrage à donner dans une diè
à élire. un compétiteur à écarter.
tion à offrir ou à accepter pour fai
armes à deux peuples, une balanc
nir, afin que telle nation ne devier
forte et ne menace pas la liberté
Toutes ces affaires sont discutées
les raisons pour et contre sont dé
clarté. On a connu des Sachems
doient à fond toutes ces matières.
loient avec une profondeur de vu
gement dont peu d'hommes d'éta

Les délibérations du conseil sont mar
dans des colliers de diverses couleurs; ar
de l'État qui renferment les traités de g
de paix et d'alliance, avec toutes les
tions et clauses de ces traités. D'autres e
contiennent les harangues prononcées d
divers conseils. J'ai mentionné ailleurs
moire artificielle dont usoient les Iroquoi
retenir un long discours. Le travail se
geoit entre des guerriers qui, au moy
quelques osselets, apprenoient par cœ
plutôt écrivoient dans leur mémoire, l
tie du discours qu'ils étoient chargés
produire [1].

Les arrêtés des Sachems sont quel
gravés sur des arbres en signes énigma
Le temps, qui ronge nos vieilles chron
détruit également celles des Sauvages
d'une autre manière; il étend une n
écorce sur le papyrus qui garde l'hist

1 On peut voir dans *les Natchez* la descripti
conseil de Sauvages, tenu sur le Rocher du
détails en sont rigoureusement historiques.

l'Indien : au bout d'un petit nombre d'années, l'Indien et son histoire ont disparu à l'ombre du même arbre.

Passons maintenant à l'histoire des institutions particulières des gouvernements indiens, en commençant par le despotisme.

Il faut remarquer d'abord que partout où le despotisme est établi, règne une espèce de civilisation *physique*, telle qu'on la trouve chez la plupart des peuples de l'Asie, et telle qu'elle existoit au Pérou et au Mexique. L'homme qui ne peut plus se mêler des affaires publiques, et qui livre sa vie à un maître comme une brute ou comme un enfant, a tout le temps de s'occuper de son bien-être matériel. Le système de l'esclavage soumettant à cet homme d'autres bras que les siens, ces machines labourent son champ, embellissent sa demeure, fabriquent ses vêtements et préparent son repas. Mais, parvenue à un certain degré, cette civilisation du despotisme reste stationnaire ; car le tyran supérieur, qui veut bien permettre quelques tyrannies particulières, conserve toujours le droit de vie et de

mort sur ses sujets, et ceux-ci ont soin de se renfermer dans une médiocrité qui n'excite ni la cupidité, ni la jalousie du pouvoir.

Sous l'empire du despotisme, il y a donc commencement de luxe et d'administration, mais dans une mesure qui ne permet pas à l'industrie de se développer, ni au génie de l'homme d'arriver à la liberté par les lumières.

Ferdinand de Soto trouva des peuples de cette nature dans les Florides, et vint mourir au bord du Mississipi. Sur ce grand fleuve s'étendoit la domination des Natchez. Ceux-ci étoient originaires du Mexique, qu'ils ne quittèrent qu'après la chute du trône de Montezume. L'époque de l'émigration des Natchez concorde avec celle des Chicassais qui venoient du Pérou, également chassés de leur terre natale par l'invasion des Espagnols.

Un chef surnommé *le Soleil* gouvernoit les Natchez : ce chef prétendoit descendre de l'astre du jour. La succession au trône avoit lieu par les femmes : ce n'étoit pas le fils même du *Soleil* qui lui succédoit, mais le fils de sa sœur ou de sa plus proche parente. Cette *femme-*

chef, tel étoit son nom, avoit a
une garde de jeunes gens appelés

Les dignitaires au-dessous du *S*
les deux chefs de guerre, les deux
deux officiers pour les traités. l'ins
ouvrages et des greniers publics, h
sant, appelé le *Chef de la farine*, e
maîtres des cérémonies.

La récolte, faite en commun et
garde du *Soleil*, fut dans l'origi
principale de l'établissement de l
Seul dépositaire de la fortune p
monarque en profita pour se fair
tures : il donnoit aux uns aux dép
tres; il inventa cette hiérarchie d
intéressent une foule d'hommes
par la complicité dans l'oppressio
s'entoura de satellites prêts à exéc
dres. Au bout de quelques géné
classes se formèrent dans l'État : ce
cendoient des généraux ou des
Allouez se prétendirent nobles;
Alors furent inventées une multitu
chaque individu se vit obligé de

Soleil une partie de sa chasse ou de sa pêche Si celui-ci commandoit tel ou tel travail, o étoit tenu de l'exécuter sans en recevoir d salaire. En imposant la corvée, le *Soleil* s'em para du droit de juger. « Qu'on me défasse d ce chien, disoit-il, » et ses gardes obéissoient

Le despotisme du *Soleil* enfanta celui de l *femme-chef*, et ensuite celui des nobles. Quan une nation devient esclave, il se forme un chaîne de tyrans depuis la première classe ju qu'à la dernière. L'arbitraire du pouvoir de l *femme-chef* prit le caractère du sexe de cett souveraine; il se porta du côté des mœurs. L *femme-chef* se crut maîtresse de prendre au tant de maris et d'amants qu'elle le voulut elle faisoit ensuite étrangler les objets de s caprices. En peu de temps il fut admis que l jeune *Soleil*, en parvenant au trône, pouvo faire étrangler son père, lorsque celui-ci n'éto pas noble.

Cette corruption de la mère de l'héritier d trône descendit aux autres femmes. Les nobl pouvoient abuser des vierges, et même d jeunes épouses, dans toute la nation. Le *Sol*

avoit été jusqu'à ordonner une pr
générale des femmes, comme cela se p
à certaines initiations babyloniennes

A tous ces maux il n'en manquoit p
la superstition : les Natchez en furent
Les prêtres s'étudièrent à fortifier la
par la dégradation de la raison du p
devint un honneur insigne, une act
toire pour le ciel que de se tuer sur le
d'un noble : il y avoit des chefs dont
railles entraînoient le massacre de pl
victimes. Ces oppresseurs sembloien
donner le pouvoir absolu dans la vie
hériter de la tyrannie de la mort : on
encore à un cadavre, tant on étoit
l'esclavage ! Bien plus ; on sollicitoit
fois, dix ans d'avance, l'honneur d
gner le *Soleil* au pays des ames. L
mettoit une justice : ces mêmes *Al*
qui la servitude avoit été fondée, re
le fruit de leurs œuvres ; l'opinion le
de se percer de leur poignard aux ol
leur maître ; le suicide devenoit le
nement de la pompe funèbre du d

Mais que servoit au Souverain des Natchez d'emmener sa garde au-delà de la vie? pouvoit-elle le défendre contre l'éternel vengeur des opprimés?

Une *femme-chef* étant morte, son mari, qui n'étoit pas noble, fut étouffé. La fille aînée de la *femme-chef*, qui lui succédoit en dignité, ordonna l'étranglement de douze enfants : ces douze corps furent rangés autour de ceux de l'ancienne *femme chef* et de son mari. Ces quatorze cadavres étoient déposés sur un brancard pompeusement décoré.

Quatorze *Allouez* enlevèrent le lit funèbre. Le convoi se mit en marche : les pères et les mères des enfants étranglés ouvroient la marche, marchant lentement deux à deux, et portant leurs enfants morts dans leurs bras. Quatorze victimes qui s'étoient dévouées à la mort suivoient le lit funèbre, tenant dans leurs mains le cordon fatal qu'elles avoient filé elles-mêmes. Les plus proches parents de ces victimes les environnoient. La famille de la *femme-chef* fermoit le cortége.

De dix pas en dix pas, les pères et les mères

qui précédoient la Théorie, laissoien
les corps de leurs enfants; les homme
toient le brancard marchoient sur c
de sorte que quand on arriva au ten
chairs de ces tendres hosties tomb
lambeaux.

Le convoi s'arrêta au lieu de la sépul
déshabilla les quatorze personnes d
elles s'assirent à terre; un *Allouez s*
les genoux de chacune d'elles, un au
tint les mains par derrière; on leur f
trois morceaux de tabac et boire un pe
on leur passa le lacet au cou, et les pe
la *femme-chef* tirèrent en chantant
deux bouts du lacet.

On a peine à comprendre commen
ple chez lequel la propriété individu
inconnue, et qui ignoroit la plupart
soins de la société, avoit pu tombe
pareil joug. D'un côté des hommes n
berté de la nature; de l'autre des
sans exemple, un despotisme qui
qu'on a vu de plus formidable au m
peuples civilisés; l'innocence et les ve

mitives d'un état politique à son berceau, la corruption et les crimes d'un gouvernement décrépit : quel monstrueux assemblage !

Une révolution simple, naturelle, presque sans effort, délivra en partie les Natchez de leurs chaînes. Accablés du joug des nobles et du *Soleil*, ils se contentèrent de se retirer dans les bois ; la solitude leur rendit la liberté. Le *Soleil* demeuré au *grand village* n'ayant plus rien à donner aux *Allouez*, puisqu'on ne cultivoit plus le champ commun, fut abandonné de ces mercenaires. Ce *Soleil* eut pour successeur un prince raisonnable. Celui-ci ne rétablit point les gardes ; il abolit les usages tyranniques, rappela ses sujets, et leur fit aimer son gouvernement. Un conseil de vieillards formés par lui détruisit le principe de la tyrannie, en réglant d'une manière nouvelle la propriété commune.

Les nations sauvages, sous l'empire des idées primitives, ont un invincible éloignement pour la propriété particulière, fondement de l'ordre social. De là, chez quelques Indiens, cette propriété commune, ce champ public des mois-

sons, ces récoltes déposées dans des gre
où chacun vient puiser selon ses besoins;
de là aussi la puissance des chefs qui ve
à ces trésors, et qui finissent par les distri
au profit de leur ambition.

Les Natchez régénérés trouvèrent un m
de se mettre à l'abri de la propriété par
lière, sans tomber dans l'inconvénient
propriété commune. Le champ public fu
visé en autant de lots qu'il y avoit de fam
Chaque famille emportoit chez elle la moi
contenue dans un de ces lots. Ainsi le gr
public fut détruit, en même temps qu
champ commun resta, et comme chaqu
mille ne recueilloit pas précisément le pr
du carré qu'elle avoit labouré et semé, el
pouvoit pas dire qu'elle avoit un droit p
culier à la jouissance de ce qu'elle avoit
Ce ne fut plus la communauté de la t
mais la communauté du travail qui fit la
priété commune.

Les Natchez conservèrent l'extérieur
formes de leurs anciennes institutions :
cessèrent point d'avoir une monarchie

lac, un *Soleil*, une *femme-chef*, et di
ordres ou différentes classes d'homme
ce n'étoit plus que des souvenirs du
souvenirs utiles aux peuples, chez les
n'est jamais bon de détruire l'autor
aïeux. On entretint toujours le feu pe
dans le temple ; on ne toucha pas mé
cendres des anciens chefs déposés d
édifice, parce qu'il y a crime à viole
des morts, et qu'après tout, la poussi
tyrans donne d'aussi grandes leçons q
des autres hommes.

LES MUSCOGULGES.

Monarchie limitée dans l'état de nature.

l'orient du pays des Natchez accablés par
espotisme, les Muscogulges présentoient
s l'échelle des gouvernements des Sauvages
nonarchie constitutionnelle ou limitée.
es Muscogulges forment avec les Siminoles,
s l'ancienne Floride, la confédération des
eks. Ils ont un chef appelé Mico, roi ou
istrat.
e Mico, reconnu pour le premier homme
la nation, reçoit toutes sortes de marques
espect. Lorsqu'il préside le conseil, on lui
l des hommages presque abjects; lorsqu'il
absent, son siége reste vide.
e mico convoque le conseil pour délibérer
la paix et sur la guerre; à lui s'adressent

les ambassadeurs et les étrangers qui arri
chez la nation.

La royauté du Mico est élective et im
vible. Les vieillards nomment le Mico ; le
des guerriers confirme la nomination. Il
avoir versé son sang dans les combats
s'être distingué par sa raison, son génie
éloquence, pour aspirer à la place de
Ce Souverain, qui ne doit sa puissance
son mérite, s'élève sur la confédération
Creeks, comme le soleil pour animer et f
der la terre.

Le Mico ne porte aucune marque de dis
tion : hors du conseil, c'est un simple Sa
qui se mêle à la foule, cause, fume, b
coupe avec tous les guerriers : un étrang
pourroit le reconnoître. Dans le conseil m
où il reçoit tant d'honneurs, il n'a que sa
toute son influence est dans sa sagesse
avis est généralement suivi, parce que so
est presque toujours le meilleur.

La vénération des Muscogulges pour le
est extrême. Si un jeune homme est ten
faire une chose déshonnête, son compa

Prends garde, le Mico te voit, » et
omme s'arrête : c'est l'action du des-
ıvisible de la vertu.

o jouit cependant d'une prérogative
e. Les moissons chez les Muscogul-
t en commun. Chaque famille, après
ı son lot, est obligée d'en porter une
ns un grenier public, où le Mico
olonté. L'abus d'un pareil privilége
la tyrannie des *Soleils* des Natchez,
ous venons de le voir.

le Mico, la plus grande autorité de
ide dans le conseil des vieillards. Ce
écide de la paix et de la guerre, et
les ordres du Mico; institution poli-
gulière. Dans la monarchie des peuples
le roi est le pouvoir exécutif, et le
ou l'assemblée nationale, le pouvoir
: ici, c'est l'opposé; le monarque fait
: le conseil les exécute. Ces Sauvages
être pensé qu'il y avoit moins de péril
: un conseil de vieillards du pouvoir
qu'à remettre ce pouvoir aux mains
homme. D'un autre côté, l'expérience

ayant prouvé qu'un seul homme d'un âge mûr, d'un esprit réfléchi, élabore mieux les lois qu'un corps délibérant, les Muscogulges ont placé le pouvoir législatif dans le roi.

Mais le conseil des Muscogulges a un vice capital; il est sous la direction immédiate du grand jongleur qui le conduit par la crainte des sortiléges et par la divination des songes. Les prêtres forment chez cette nation un collége redoutable qui menace de s'emparer des divers pouvoirs.

Le chef de guerre, indépendant du Mico, exerce une puissance absolue sur la jeunesse armée. Néanmoins, si la nation est dans un péril imminent, le Mico devient pour un temps limité général au dehors, comme il est magistrat au dedans.

Tel est, ou plutôt tel étoit, le gouvernement Muscogulge, considéré en lui même et à part. Il a d'autres rapports comme gouvernement fédératif.

Les Muscogulges, nation fière et ambitieuse, vinrent de l'ouest et s'emparèrent de la Floride après en avoir extirpé les Yamases ses premiers

ıbitants [1]. Bientôt après, les Siminoles arri-
ınt de l'est, firent alliance avec les Musco-
ılges. Ceux-ci étant les plus forts, forcèrent
ux-là d'entrer dans une confédération, en
rtu de laquelle les Siminoles envoient des
putés au grand village des Muscogulges, et
trouvent ainsi gouvernés en partie par le
ico de ces derniers.

Les deux nations réunies furent appelées
ır les Européens la nation des Creeks, et
visées par eux en Creeks supérieurs, les
uscogulges, et en Creeks inférieurs, les
minoles. L'ambition des Muscogulges n'étant
as satisfaite, ils portèrent la guerre chez les
héroquois et chez les Chicassais, et les obli-
èrent d'entrer dans l'alliance commune; con-

1 Ces traditions des migrations indiennes sont
bscures et contradictoires. Quelques hommes ins-
uits regardent les tribus des Florides comme un
ébri de la grande nation des Allighewis qui habitoit
s vallées du Missisipi et de l'Ohio, et que chassèrent
ers les douzième et treizième siècles les Lennilénaps
les Iroquois et les Sauvages Delaware), horde no-
ade et belliqueuse, venue du nord et de l'ouest,
'est-à-dire, des côtes voisines du détroit de Behring.

fédération aussi célèbre dans le midi de l'Amérique septentrionale, que celle des Iroquois dans le nord. N'est-il pas singulier de voir des Sauvages tenter la réunion des Indiens dans une république fédérative, au même lieu où les Européens devoient établir un gouvernement de cette nature ?

Les Muscogulges, en faisant des traités avec les blancs, ont stipulé que ceux-ci ne vendroient point d'eau-de-vie aux nations alliées. Dans les villages des Creeks on ne souffroit qu'un seul marchand européen : il y résidoit sous la sauve-garde publique. On ne violoit jamais à son égard les lois de la plus exacte probité; il alloit et venoit, en sûreté de sa fortune comme de sa vie.

Les Muscogulges sont enclins à l'oisiveté et aux fêtes; ils cultivent la terre; ils ont des troupeaux, et des chevaux de race espagnole; ils ont aussi des esclaves. Le serf travaille aux champs, cultive dans le jardin les fruits et les fleurs, tient la cabane propre et prépare les repas. Il est logé, vêtu et nourri comme ses maîtres. S'il se marie, ses enfants sont libres;

hommes civilisés !

it néanmoins l'esclavage : quelle que
ıuceur, il dégrade les vertus. Le Mus-
hardi, bruyant, impétueux, suppor-
ɔeine la moindre contradiction, est
r le Yamase timide, silencieux, pa-
ɔject. Ce Yamase, ancien maître des
, est cependant de race indienne; il
.t en héros pour sauver son pays de
n des Muscogulges; mais la fortune le
ɟui a mis entre le Yamase d'autrefois
mase d'aujourd'hui, entre ce Yamase
:t ce Muscogulge vainqueur, une si
lifférence ? deux mots : liberté et ser-

unes aux autres, et forment entre elles une cour carrée d'environ un demi-arpent : on entre dans cette cour par les quatre angles. Les cabanes, construites en planches, sont enduites en dehors et en dedans d'un mortier rouge qui ressemble à de la terre de briques. Des morceaux d'écorces de cyprès, disposés comme des écailles de tortue, servent de toiture aux bâtiments.

Au centre du principal village, et dans l'endroit le plus élevé, est une place publique environnée de quatre longues galeries. L'une de ces galeries est la salle du conseil, qui se tient tous les jours pour l'expédition des affaires. Cette salle se divise en deux chambres par une cloison longitudinale : l'appartement du fond est ainsi privé de lumière ; on n'y entre que par une ouverture surbaissée, pratiquée au bas de la cloison. Dans ce sanctuaire sont déposés les trésors de la religion et de la politique : les chapelets de corne de cerf, la coupe à médecine, les chichikoués, le calumet de paix, l'étendard national fait d'une queue d'aigle. Il n'y a que le Mico, le chef de guerre et le grand-

prêtre qui puissent entrer dans ce lieu redoutable.

La chambre extérieure de la salle du conseil est coupée en trois parties, par trois petites cloisons transversales, à hauteur d'appui. Dans ces trois balcons s'élèvent trois rangs de gradins appuyés contre les parois du sanctuaire. C'est sur ces bancs couverts de nattes que s'asseyent les Sachems et les guerriers.

Les trois autres galeries, qui forment avec la galerie du conseil l'enceinte de la place publique, sont pareillement divisées chacune en trois parties; mais elles n'ont point de cloison longitudinale. Ces galeries se nomment *galeries du banquet :* on y trouve toujours une foule bruyante occupée de divers jeux.

Les murs, les cloisons, les colonnes de bois de ces galeries sont chargés d'ornements hiéroglyphiques qui renferment les secrets sacerdotaux et politiques de la nation. Ces peintures représentent des hommes dans diverses attitudes, des oiseaux et des quadrupèdes à tête d'hommes, des hommes à tête d'animaux. Le dessin de ces monuments est tracé avec har-

diesse et dans des proportions naturelles ; la couleur en est vive, mais appliquée sans art. L'ordre d'architecture des colonnes varie dans les villages selon la tribu qui habite ces villages : à Otasses, les colonnes sont tournées en spirale, parce que les Muscogulges d'Otasses sont de la tribu du Serpent.

Il y a chez cette nation une ville de paix et une ville de sang. La ville de paix est la capitale même de la confédération des Creeks, et se nomme Apalachucla. Dans cette ville on ne verse jamais le sang ; et quand il s'agit d'une paix générale, les députés des Creeks y sont convoqués.

La ville de sang est appelée Coweta ; elle est située à douze milles d'Apalachucla : c'est là que l'on délibère de la guerre.

On remarque, dans la confédération des Creeks, les Sauvages qui habitent le beau village d'Uche, composé de deux mille habitants, et qui peut armer cinq cents guerriers. Ces Sauvages parlent la langue *savanna* ou *savanitica*, langue radicalement différente de la langue muscogulge. Les alliés du village d'U-

che, sont ordinairement dans le conseil d'un avis différent des autres alliés qui les voient avec jalousie; mais on est assez sage de part et d'autre pour n'en pas venir à une rupture.

Les Siminoles, moins nombreux que les Muscogulges, n'ont guère que neuf villages, tous situés sur la rivière Flint. Vous ne pouvez faire un pas dans leur pays sans découvrir des savanes, des lacs, des fontaines, des rivières de la plus belle eau. Le Siminole respire la gaîté, le contentement, l'amour; sa démarche est légère; son abord ouvert et serein; ses gestes décèlent l'activité et la vie: il parle beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. Ce caractère aimable et volage est si prononcé chez ce peuple, qu'il peut à peine prendre un maintien digne, dans les assemblées politiques de la confédération.

Les Siminoles et les Muscogulges sont d'une assez grande taille, et, par un contraste extraordinaire, leurs femmes sont la plus petite race de femmes connue en Amérique: elles atteignent rarement la hauteur de quatre pieds deux ou trois pouces; leurs mains et leurs

pieds ressemblent à ceux d'une européenne de neuf ou dix ans. Mais la nature les a dédommagées de cette espèce d'injustice : leur taille est élégante et gracieuse ; leurs yeux sont noirs, extrêmement longs, pleins de langueur et de modestie. Elles baissent leurs paupières avec une sorte de pudeur voluptueuse : si on ne les voyoit pas, lorsqu'elles parlent, on croiroit entendre des enfants qui ne prononcent que des mots à moitié formés.

Les femmes Creeks travaillent moins que les autres femmes Indiennes : elles s'occupent de broderies, de teinture et d'autres petits ouvrages. Les esclaves leur épargnent le soin de cultiver la terre ; mais elles aident pourtant ainsi que les guerriers, à recueillir la moisson.

Les Muscogulges sont renommés pour la poésie et pour la musique. La troisième nuit de la fête du maïs nouveau, on s'assemble dans la galerie du conseil ; on se dispute le prix du chant. Ce prix est décerné à la pluralité des voix, par le Mico : c'est une branche de chêne vert ; les Hellènes briguoient une branche d'olivier. Les femmes concourent c

souvent obtiennent la couronne : une de leurs odes est restée célèbre.

Chanson de la chair blanche.

« La chair blanche vint de la Virginie. Elle étoit riche : elle avoit des étoffes bleues, de la poudre, des armes, et du poison françois [1]. La chair blanche vit Tibeïma, l'Ikouessen [2].

» Je t'aime, dit-elle à la fille peinte : quand je m'approche de toi, je sens fondre la moelle de mes os; mes yeux se troublent; je me sens mourir.

» La fille peinte, qui vouloit les richesses de la chair blanche, lui répondit : « Laisse-moi graver mon nom sur tes lèvres; presse mon sein contre ton sein.

» Tibeïma et la chair blanche bâtirent une cabane. L'Ikouessen dissipa les grandes richesses de l'étranger, et fut infidèle. La chair blanche le sut; mais elle ne put cesser d'ai-

1 Eau-de-vie.
2 Courtisane.

mer. Elle alloit de porte en porte mendier
grains de mais pour faire vivre Tibeïma. L
que la chair blanche pouvoit obtenir un
de feu liquide [1], elle le buvoit pour oublie
douleur.

» Toujours aimant Tibeïma ; toujours tr
pé par elle, l'homme blanc perdit l'espri
se mit à courir dans les bois. Le père d
fille peinte, illustre Sachem, lui fit des ré
mandes : le cœur d'une femme qui a cessé d
mer est plus dur que le fruit du papaya.

» La chair blanche revint à sa cabane. E
étoit nue ; elle portoit une longue barbe
rissée ; ses yeux étoient creux ; ses lèv
pâles : elle s'assit sur une natte pour deman
l'hospitalité dans sa propre cabane. L'hom
blanc avoit faim : comme il étoit devenu
sensé, il se croyoit un enfant et prenoit
beïma pour sa mère.

» Tibeïma, qui avoit retrouvé des riche
avec un autre guerrier dans l'ancienne cab
de la chair blanche, eut horreur de c

1 Eau-de-vie.

qu'elle avoit aimé. Elle le chassa. La chair blanche s'assit sur un tas de feuilles à la porte, et mourut. Tibeima mourut aussi. Quand le Siminole demande quelles sont les ruines de cette cabane recouverte de grandes herbes, on ne lui répond point. »

Les Espagnols avoient placé, dans les beaux déserts de la Floride, une fontaine de Jouvence. N'étois-je donc pas autorisé à choisir ces déserts, pour le pays de quelques autres illusions?

On verra bientôt ce que sont devenus les Creeks et quel sort menace ce peuple qui marchoit à grands pas vers la civilisation.

LES HURONS ET LES IROQUO

République dans l'état de nature

Si les Natchez offrent le type du despoti dans l'état de nature; les Creeks, le pre trait de la monarchie limitée; les Huron les Iroquois présentoient, dans le même de nature, la forme du gouvernement r blicain. Ils avoient, comme les Creeks, o la constitution de la nation proprement d une assemblée générale représentative, e pacte fédératif.

Le gouvernement des Hurons différoi peu de celui des Iroquois. Auprès du co des tribus s'élevoit un chef héréditaire d la succession se continuoit par les fem ainsi que chez les Natchez. Si la ligne d chef venoit à manquer, c'étoit la plus n

matrone de la tribu qui choisissoit un chef nouveau. L'influence des femmes devoit être considérable chez une nation où la politique et la nature leur donnoient tant de droits. Les historiens attribuent à cette influence une partie des bonnes et des mauvaises qualités du Huron.

Chez les nations de l'Asie, les femmes sont esclaves, et n'ont aucune part au gouvernement; mais, chargées des soins domestiques, elles sont soustraites, en général, aux plus rudes travaux de la terre.

Chez les nations d'origine germanique, les femmes étoient libres, mais elles restoient étrangères aux actes de la politique, sinon à ceux du courage et de l'honneur.

Chez les tribus du nord de l'Amérique, les femmes participoient aux affaires de l'État, mais elles étoient employées à ces pénibles ouvrages qui sont dévolus aux hommes dans l'Europe civilisée. Esclaves et bêtes de somme dans les champs et à la chasse, elles devenoient libres et reines dans les assemblées de la famille, et dans les conseils de la nation. Il faut

remonter aux Gaulois pour retrouver quel
chose de cette condition des femmes che
peuple.

Les Iroquois ou les Cinq nations [1], appe
dans la langue algonquine, les *Agannonsi*
étoient une colonie des Hurons. Ils se sép
rent de ces derniers à une époque ignorée
abandonnèrent les bords du lac Huron, q
fixèrent sur la rive méridionale du fleuve
chelaga (le Saint-Laurent), non loin de
Champlain. Dans la suite, ils remontèrent
qu'au lac Ontario, et occupèrent le pays
entre le lac Érié et les sources de la riv
d'Albany.

Les Iroquois offrent un grand exempl
changement que d'oppression et l'indé
dance peuvent opérer dans le caractère
homme. Après avoir quitté les Hurons, i
livrèrent à la culture des terres, devinrent
nation agricole et paisible, d'où ils tirè
leur nom d'*Agannonsioni*.

Leurs voisins, les *Adirondacs*, dont

1 Six, selon la division des Anglois.

avons fait les *Algonquins*, peuple guerrier et chasseur qui étendoit sa domination sur un pays immense, méprisèrent les Hurons émigrants dont ils achetoient les récoltes. Il arriva que les Algonquins invitèrent quelques jeunes Iroquois à une chasse; ceux-ci s'y distinguèrent de telle sorte que les Algonquins jaloux les massacrèrent.

Les Iroquois coururent aux armes pour la première fois: battus d'abord, ils résolurent de périr jusqu'au dernier, ou d'être libres. Un génie guerrier, dont ils ne s'étoient pas doutés, se déploya tout à coup en eux. Ils défirent à leur tour les Algonquins, qui s'allièrent avec les Hurons dont les Iroquois tiroient leur origine. Ce fut au moment le plus chaud de cette querelle, que Jacques Cartier et ensuite Champlain, abordèrent au Canada. Les Algonquins s'unirent aux étrangers, et les Iroquois eurent à lutter contre les François, les Algonquins et les Hurons.

Bientôt les Hollandois arrivèrent à Manhatte (New-York). Les Iroquois recherchèrent l'amitié de ces nouveaux Européens, se procu-

rèrent des armes à feu, et devinren
de temps, plus habiles au maniem
armes que les blancs eux-mêmes.
point, chez les peuples civilisés, d
d'une guerre aussi longue et aussi in
que celle que firent les Iroquois au
quins et aux Hurons. Elle dura plu
siècles. Les Algonquins furent exter
les Hurons réduits à une tribu réfugi
protection du canon de Quebec. L
françoise du Canada, au moment de
ber elle-même aux attaques des Iro
fut sauvée que par un calcul de la pol
ces Sauvages extraordinaires[1].

Il est probable que les Indiens

1 D'autres traditions, comme on l'a vu
Iroquois une colonne de cette grande mig
Lennilénaps, venus des bords de l'océan
Cette colonne des Iroquois et des Hurons au
les peuplades du nord du Canada, parmi
trouvoient les Algonquins, tandis que l
Delaware, plus au midi, auroient descen
l'Atlantique, en dispersant les peuples pri
bils à l'est et à l'ouest des Alleghanys.

de l'Amérique furent gouvernés d'abord par des rois, comme les habitants de Rome et d'Athènes, et que ces monarchies se changèrent ensuite en républiques aristocratiques : on retrouvoit, dans les principales bourgades huronnes et Iroquoises, des familles nobles ordinairement au nombre de trois. Ces familles étoient la souche des trois tribus principales ; l'une de ces tribus jouissoit d'une sorte de prééminence ; les membres de cette première tribu se traitoient de *frères*, et les membres des deux autres tribus de *cousins*.

Ces trois tribus portoient le nom des tribus huronnes : la tribu du Chevreuil, celle du Loup, celle de la Tortue. La dernière se parageoit en deux branches, la grande et la petite Tortue.

Le gouvernement, extrêmement compliqué, se composoit de trois conseils, le conseil des assistants, le conseil des vieillards, le conseil des guerriers en état de porter les armes, c'est-à-dire du corps de la nation.

Chaque famille fournissoit un député au conseil des assistants ; ce député étoit nommé

par les femmes qui choisissoient souvent une femme pour les représenter. Le conseil des assistants étoit le conseil suprême : ainsi la première puissance appartenoit aux femmes dont les hommes ne se disoient que les lieutenants; mais le conseil des vieillards prononçoit en dernier ressort, et devant lui étoient portées en appel les délibérations du conseil des assistants.

Les Iroquois avoient pensé qu'on ne se devoit pas priver de l'assistance d'un sexe dont l'esprit délié et ingénieux est fécond en ressources, et sait agir sur le cœur humain; mais ils avoient aussi pensé que les arrêts d'un conseil de femmes pourroient être passionnés; ils avoient voulu que ces arrêts fussent tempérés et comme refroidis par le jugement des vieillards. On retrouvoit ce conseil des femmes chez nos pères les Gaulois.

Le second conseil ou le conseil des vieillards étoit le modérateur entre le conseil des assistants et le conseil composé du corps des jeunes guerriers.

Tous les membres de ces trois conseils n'a-

voient pas le droit de prendre la parole : des orateurs choisis par chaque tribu traitoient devant les conseils des affaires de l'État : ces orateurs faisoient une étude particulière de la politique et de l'éloquence.

Cette coutume, qui seroit un obstacle à la liberté chez les peuples civilisés de l'Europe, n'étoit qu'une mesure d'ordre chez les Iroquois. Parmi ces peuples, on ne sacrifioit rien de la liberté particulière à la liberté générale. Aucun membre des trois conseils ne se regardoit lié individuellement par la délibération des conseils. Toutefois il étoit sans exemple qu'un guerrier eût refusé de s'y soumettre.

La nation iroquoise se divisoit en cinq cantons : ces cantons n'étoient point dépendants les uns des autres ; ils pouvoient faire la paix et la guerre séparément. Les cantons neutres leurs offroient, dans ces cas, leurs bons offices.

Les cinq cantons nommoient de temps en temps des députés qui renouveloient l'alliance générale. Dans cette diète, tenue au milieu des bois, on traitoit de quelques grandes entreprises pour l'honneur et la sûreté de toute

la nation. Chaque député faisoit un rapport relatif au canton qu'il représentoit, et l'on délibéroit sur des moyens de prospérité commune.

Les Iroquois étoient aussi fameux par leur politique que par leurs armes. Placés entre les Anglois et les François, ils s'aperçurent bientôt de la rivalité de ces deux peuples. Ils comprirent qu'ils seroient recherchés par l'un et par l'autre : ils firent alliance avec les Anglois qu'ils n'aimoient pas contre les François qu'ils estimoient, mais qui s'étoient unis aux Algonquins et aux Hurons. Cependant ils ne vouloient pas le triomphe complet d'un des deux partis étrangers : ainsi les Iroquois étoient prêts à disperser la colonie françoise du Canada, lorsqu'un ordre du conseil des Sachems arrêta l'armée et la força de revenir ; ainsi les François se voyoient au moment de conquérir la Nouvelle-Jersey, et d'en chasser les Anglois, lorsque les Iroquois firent marcher leurs cinq nations au secours des Anglois, et les sauvèrent.

L'Iroquois ne conservoit de commun avec

le Huron que le langage : le Huron, gai, spirituel, volage ; d'une valeur brillante et téméraire, d'une taille haute et élégante, avoit l'air d'être né pour être l'allié des François.

L'Iroquois étoit au contraire d'une forte stature : poitrine large, jambes musculaires, bras nerveux. Les grands yeux ronds de l'Iroquois étincellent d'indépendance ; tout son air étoit celui d'un héros ; on voyoit reluire sur son front les hautes combinaisons de la pensée et les sentiments élevés de l'ame. Cet homme intrépide ne fut point étonné des armes à feu, lorsque, pour la première fois, on en usa contre lui ; il tint ferme au sifflement des balles et au bruit du canon, comme s'il les eût entendus toute sa vie ; il n'eut pas l'air d'y faire plus d'attention qu'à un orage. Aussitôt qu'il se put procurer un mousquet, il s'en servit mieux qu'un Européen. Il n'abandonna pas pour cela le casse-tête, le couteau, l'arc et la flèche ; mais il y ajouta la carabine, le pistolet, le poignard et la hache : il sembloit n'avoir jamais assez d'armes pour sa valeur. Doublement paré des instruments

meurtriers de l'Europe et de l'Amérique, avec sa tête ornée de panaches, ses oreilles découpées, son visage barbouillé de noir, ses bras teints de sang, ce noble champion du Nouveau-Monde devint aussi redoutable à voir qu'à combattre sur le rivage qu'il défendit pied à pied contre l'étranger.

C'étoit dans l'éducation que les Iroquois plaçoient la source de leur vertu. Un jeune homme ne s'asseyoit jamais devant un vieillard: le respect pour l'âge étoit pareil à celui que Lycurgue avoit fait naître à Lacédémone. On accoutumoit la jeunesse à supporter les plus grandes privations, ainsi qu'à braver les plus grands périls. De longs jeûnes commandés par la politique au nom de la religion, des chasses dangereuses, l'exercice continuel des armes, des jeux mâles et virils, avoient donné au caractère de l'Iroquois quelque chose d'indomptable. Souvent de petits garçons s'attachoient les bras ensemble, mettoient un charbon ardent sur leurs bras liés, et luttoient à qui soutiendroit plus longtemps la douleur. Si une jeune fille commettoit une faute et que sa mère

lui jetât de l'eau au visage, cette seule réprimande portoit quelquefois cette jeune fille à s'étrangler.

L'Iroquois méprisoit la douleur comme la vie : un Sachem de cent années affrontoit les flammes du bûcher ; il excitoit les ennemis à redoubler de cruauté ; il les défioit de lui arracher un soupir. Cette magnanimité de la vieillesse n'avoit pour but que de donner un exemple aux jeunes guerriers, et de leur apprendre à devenir dignes de leurs pères.

Tout se ressentoit de cette grandeur chez ce peuple : sa langue, presque toute aspirée, étonnoit l'oreille. Quand un Iroquois parloit, on eût cru ouïr un homme qui, s'exprimant avec effort, passoit successivement des intonations les plus sourdes aux intonations les plus élevées.

Tel étoit l'Iroquois, avant que l'ombre et la destruction de la civilisation européenne se fussent étendues sur lui.

Bien que j'aie dit que le droit civil et le droit criminel sont à peu près inconnus des

Indiens, l'usage, en quelques lieux, a suppléé à la loi.

Le meurtre, qui chez les Francs se rachetoit par une composition pécuniaire en rapport avec l'état des personnes, ne se compense, chez les Sauvages, que par la mort du meurtrier. Dans l'Italie du moyen âge, les familles respectives prenoient fait et cause pour tout ce qui concerne leurs membres; de là ces vengeances héréditaires qui divisoient la nation, lorsque les familles ennemies étoient puissantes.

Chez les peuplades du nord de l'Amérique, la famille de l'homicide ne vient pas à son secours, mais les parents de l'homicidé se font un devoir de le venger. Le criminel que la loi ne menace pas, que ne défend pas la nature, ne rencontrant d'asile, ni dans les bois où les alliés du mort le poursuivent, ni chez les tribus étrangères qui le livreroient, ni à son foyer domestique qui ne le sauveroit pas, devient si misérable qu'un tribunal vengeur lui seroit un bien. Là au moins il y auroit une forme, une manière de le condamner ou

de l'acquitter : car si la loi frappe, elle conserve, comme le temps qui sème et moissonne. Le meurtrier Indien, las d'une vie errante, ne trouvant pas de famille publique pour le punir, se remet entre les mains d'une famille particulière qui l'immole : au défaut de la force armée, le crime conduit le criminel aux pieds du juge et du bourreau.

Le meurtre involontaire s'expioit quelquefois par des présents. Chez les Abénaquis, la loi prononçoit : on exposoit le corps de l'homme assassiné sur une espèce de claie en l'air ; l'assassin attaché à un poteau étoit condamné à prendre sa nourriture, et à passer plusieurs jours à ce pilori de la mort.

ÉTAT ACTUEL

DES SAUVAGES

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Si je présentois au lecteur ce tableau de l'Amérique sauvage, comme l'image fidèle de ce qui existe aujourd'hui, je tromperois le lecteur: j'ai peint tout ce qui fut beaucoup plus que ce qui est. On retrouve sans doute encore plusieurs traits du caractère indien dans les tribus errantes du Nouveau-Monde, mais l'ensemble des mœurs, l'originalité des coutumes, la forme primitive des gouvernements, enfin le génie américain a disparu. Après avoir raconté le passé, il me reste à compléter mon travail en retraçant le présent.

Quand on aura retranché du récit des pre-

miers navigateurs et des premiers colons qui reconnurent et défrichèrent la Louisiane, la Floride, la Géorgie, les deux Carolines, la Virginie, le Maryland, la Delaware, la Pensylvanie, le New-Jersey, le New-Yorck, et tout ce qu'on appela la Nouvelle-Angleterre, l'Acadie et le Canada, on ne pourra guère évaluer la population sauvage comprise entre le Mississipi et le fleuve Saint-Laurent, au moment de la découverte de ces contrées, au-dessous de trois millions d'hommes.

Aujourd'hui la population indienne de toute l'Amérique septentrionale, en n'y comprenant ni les Mexicains ni les Esquimaux, s'élève à peine à quatre cent mille ames. Le recensement des peuples indigènes de cette partie du Nouveau-Monde n'a pas été fait; je vais le faire. Beaucoup d'hommes, beaucoup de tribus manqueront à l'appel : dernier historien de ces peuples, c'est leur registre mortuaire que je vais ouvrir.

En 1534, à l'arrivée de Jacques Cartier au Canada, et à l'époque de la fondation de Quebec par Champlain en 1608, les Algonquins,

les Iroquois, les Hurons, avec leurs tribus alliées ou sujettes, savoir, les Etchémins, les Souriquois, les Bersiamites, les Papinaclets, les Montaguès, les Attikamègues, les Nipisissings, les Temiscamings, les Amikouès, les Cristinaux, les Assiniboils, les Pouteouatamis, les Nokais, les Otchagras, les Miamis, armoient à peu près cinquante mille guerriers ; ce qui suppose chez les Sauvages une population d'à peu près cent cinquante mille ames. Au dire de Lahontan, chacun des cinq grands villages iroquois renfermoit quatorze mille habitants. Aujourd'hui on ne rencontre dans le bas Canada que six hameaux de Sauvages devenus chrétiens : les Hurons de Corette, les Abénaquis de Saint-François, les Algonquins, les Nipissings, les Iroquois du lac des deux montagnes, et les Osouékatchie; foibles échantillons de plusieurs races qui ne sont plus, et qui, recueillis par la religion, offrent la double preuve de sa puissance à conserver et de celle des hommes à détruire.

Le reste des cinq nations iroquoises est enclavé dans les possessions angloises et améri-

:s, et le nombre de tous les Sauvages que
ens de nommer est tout au plus de deux
: cinq cents à trois mille ames.

:s Abénaquis qui, en 1587, occupoient l'A-
: (aujourd'hui le Nouveau-Brunswick et la
velle Écosse), les Sauvages du Maine qui
iisirent tous les établissements des blancs
75, et qui continuèrent leurs ravages jus-
n 1748; les mêmes hordes qui firent subir
ème sort au New-Hampshire, les Wampa-
;s, les Nipmucks, qui livrèrent des espèces
atailles rangées aux Anglois, assiégèrent
ey, et donnèrent l'assaut à Brookfield dans
lassachusetts; les Indiens qui, dans les
ies années 1673 et 1675, combattirent les
ypéens; les Pequots du Connecticut; les
ens qui négocièrent la cession d'une partie
eurs terres avec les États de New-York,
Iew-Jersey, de la Pensylvanie, de la Dela-
; les Pyscataways du Maryland; les tribus
obéissoient à Powhatan dans la Virginie;
Paraoustis dans les Carolines, tous ces
les ont disparu[1].

a plupart de ces peuples appartenoient à la

Des nations nombreuses que Ferdinand de Soto rencontra dans les Florides (et il faut comprendre sous ce nom tout ce qui forme aujourd'hui les États de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississipi et du Tennessée), il ne reste plus que les Creeks, les Chéroquois et les Chicassais [1].

Les Creeks dont j'ai peint les anciennes mœurs ne pourroient mettre sur pied dans ce moment deux mille guerriers. Des vastes pays qui leur appartenoient, ils ne possèdent plus qu'environ huit mille milles carrés dans l'État de Géorgie, et un territoire à peu près égal dans l'Alabama. Les Chéroquois et les Chicassais, réduits à une poignée d'hommes, vi-

grande nation de Lennilénaps, dont les deux branches principales étoient les Iroquois et les Hurons au nord, et les Indiens Delaware au midi.

1 On peut consulter avec fruit, pour la Floride, un ouvrage intitulé : *Vue de la Floride occidentale, contenant sa géographie, sa topographie, etc., suivie d'un appendice sur ses antiquités, les titres de concession des terres et des canaux, et accompagné d'une carte de la côte, des plans de Pensacola et de l'entrée du port.* Philadelphie, 1817.

vent dans un coin des États de Géorgie et de Tennessée, les derniers sur les deux rives du fleuve Hiwassée.

Tout foibles qu'ils sont, les Creeks ont combattu vaillamment les Américains dans les années 1813 et 1814. Les généraux Jackson, White, Clayborne, Floyd, leur firent éprouver de grandes pertes à Talladéga, Hillabes, Autossée, Bécanachaca et surtout à Entonopeka. Ces Sauvages avoient fait des progrès sensibles dans la civilisation, et surtout dans l'art de la guerre, employant et dirigeant très bien l'artillerie. Il y a quelques années qu'ils jugèrent et mirent à mort un de leurs Mico ou rois, pour avoir vendu des terres aux blancs sans la participation du Conseil national.

Les Américains, qui convoitent le riche territoire où vivent encore les Muscogulges et les Siminoles, ont voulu les forcer à le leur céder pour une somme d'argent, leur proposant de les transporter ensuite à l'occident du Missouri. L'État de Géorgie a prétendu qu'il avoit acheté ce territoire; le congrès américain a mis quelque obstacles à cette prétention; mais tôt ou

tard les Creeks, les Chéroquois et les Chicassais, serrés entre la population blanche du Mississipi, du Tennessée, de l'Alabama et de la Géorgie, seront obligés de subir l'exil ou l'extermination.

En remontant le Mississipi depuis son embouchure jusqu'au confluent de l'Ohio, tous les Sauvages qui habitoient ces deux bords, les Biloxis, les Torimas, les Kappas, les Sotouis, les Bayagoulas, les Colapissas, les Tansas, les Natchez et les Yazous ne sont plus.

Dans la vallée de l'Ohio, les nations qui erroient encore le long de cette rivière et de ses affluents se soulevèrent en 1810 contre les Américains. Elles mirent à leur tête un jongleur ou prophète qui annonçoit la victoire, tandis que son frère, le fameux Thécumseh, combattoit: trois mille Sauvages se trouvèrent réunis pour recouvrer leur indépendance. Le général américain Harrison marcha contre eux avec un corps de troupes; il les rencontra, le 6 novembre 1811, au confluent du Tippacanoé et du Wabash. Les Indiens montrèrent le plus grand courage, et leur chef Thécumseh dé-

ploya une habileté extraordinaire : il fu
tant vaincu.

La guerre de 1812, entre les Améri [illegible] les Anglois, renouvela les hostilités sur les frontières du déser[illegible] rangèrent presque tous d[illegible], Thécumseh étoit passé [illegible] colonel Proctor, Anglois, di[illegible]ns. Des scènes de barbarie eurent lieu à Cikago et aux forts Meigs et Milden : le cœur du capitaine Wells fut dévoré dans un repas de chair humaine. Le général Harrison accourut encore, et battit les Sauvages à l'affaire du Thames. Thécumseh y fut tué : le colonel Proctor dut son salut à la vitesse de son cheval.

La paix ayant été conclue entre les États-Unis et l'Angleterre en 1814, les limites des deux empires furent définitivement réglées : les Américains ont assuré par une chaîne de postes militaires leur domination sur les Sauvages.

Depuis l'embouchure de l'Ohio jusqu'au saut de Saint-Antoine sur le Mississipi, on trouve sur la rive occidentale de ce dernier fleuve les

Saukis, dont la population s'élève à quatre mille huit cents ames, les Renards à mille six cents ames, les Winebegos à mille six cents, et les Ménomènes à mille deux cents. Les Illinois sont la souche de ces tribus.

Viennent ensuite les Sioux de race mandane, divisés en six nations : la première habite, en partie, le haut Mississipi ; la seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième tiennent les rivages de la rivière Saint-Pierre; la sixième s'étend vers le Missouri. On évalue ces six nations Siouses à environ quarante-cinq mille ames.

Derrière les Sioux, en s'approchant du Nouveau-Mexique, se trouvent quelques débris des Osages, des Cansas, des Octotatas, des Mactotatas, des Ajonès et des Panis.

Les Assiboins errent sous divers noms depuis les sources septentrionales du Missouri jusqu'à la grande Rivière-Rouge, qui se jette dans la baie d'Hudson : leur population est de vingt-cinq mille ames.

Les Cypowais, de race algonquine et ennemis des Sioux, chassent au nombre de trois ou

quatre mille guerriers dans les déserts qui séparent les grands lacs du Canada du lac Winnepic.

Voilà tout ce que l'on sait de plus positif sur la population des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Si l'on joint à ces tribus connues les tribus moins fréquentées, qui vivent au-delà des Montagnes Rocheuses, on aura bien de la peine à trouver les quatre cent mille individus mentionnés au commencement de ce dénombrement. Il y a des voyageurs qui ne portent pas à plus de cent mille ames la population indienne en deçà des Montagnes Rocheuses, et à plus de cinquante mille au-delà de ces montagnes, y compris les Sauvages de la Californie.

Poussées par les populations européennes vers le nord-ouest de l'Amérique septentrionale, les populations sauvages viennent, par une singulière destinée, expirer au rivage même sur lequel elles débarquèrent dans des siècles inconnus, pour prendre possession de l'Amérique. Dans la langue iroquoise, les Indiens se donnoient le nom d'*hommes de tou-*

jours, ensemble : ces *hommes de vingtième* ont passé, et l'étranger ne laissera bientôt aux héritiers légitimes de tout un monde que la terre de leur tombeau.

Les raisons de cette dépopulation sont connues : l'usage des liqueurs fortes, les vices, les maladies, les guerres, que nous avons multipliés chez les Indiens, ont précipité la destruction de ces peuples ; mais il n'est pas tout-à-fait vrai que l'état social, en venant se placer dans les forêts, ait été une cause efficiente de cette destruction.

L'Indien n'étoit pas *sauvage ;* la civilisation européenne n'a point agi sur *le pur état de nature*, elle a agi sur la *civilisation américaine commençante ;* si elle n'eût rien rencontré, elle eût créé quelque chose ; mais elle a trouvé des mœurs et les a détruites, parce qu'elle étoit plus forte, et qu'elle n'a pas cru se devoir mêler à ces mœurs.

Demander ce que seroient devenus les habitants de l'Amérique, si l'Amérique eût échappé aux voiles de nos navigateurs, seroit sans doute une question inutile, mais pourtant cu-

rieuse à examiner. Auroient-ils péri en silence, comme ces nations plus avancées dans les arts, qui, selon toutes les probabilités, fleurirent autrefois dans les contrées qu'arrosent l'Ohio, le Muskingum, le Tennessée, le Mississipi inférieur et le Tumbec-bee?

Écartant un moment les grands principes du christianisme, mettant à part les intérêts de l'Europe, un esprit philosophique auroit pu désirer que les peuples du Nouveau-Monde eussent eu le temps de se développer hors du cercle de nos institutions. Nous en sommes réduits partout aux formes usées d'une civilisation vieillie (je ne parle pas des populations de l'Asie, arrêtées depuis quatre mille ans dans un despotisme qui tient de l'enfance) : on a trouvé chez les Sauvages du Canada, de la Nouvelle-Angleterre et des Florides, des commencements de toutes les coutumes et de toutes les lois des Grecs, des Romains et des Hébreux. Une civilisation d'une nature différente de la nôtre, auroit pu reproduire les hommes de l'antiquité, ou faire jaillir des lumières inconnues d'une source encore ignorée.

Qui sait si nous n'entendons pas un jour à nos rivages quelque Colomb Américain venant découvrir l'Ancien-Monde?

La dégradation des mœurs indiennes a marché de pair avec la dépopulation des tribus. Les traditions religieuses sont devenues beaucoup plus confuses ; l'instruction répandue d'abord par les Missionnaires du Canada, a mêlé des idées étrangères aux idées natives des indigènes : on aperçoit aujourd'hui, au travers des fables grossières, les croyances chrétiennes défigurées. La plupart des Sauvages portent des croix pour ornements, et les traiteurs protestants leur vendent ce que leur donnoient les Missionnaires catholiques. Disons, à l'honneur de notre patrie et à la gloire de notre religion, que les Indiens s'étoient fortement attachés aux François ; qu'ils ne cessent de les regretter, et qu'une *robe noire* (un missionnaire) est encore en vénération dans les forêts américaines. Si les Anglois, dans leurs guerres, avec les États-Unis, ont vu preque-tous les Sauvages s'enrôler sous la bannière britannique, c'est que les Anglois de Québec ont encore parmi

eux des descendants des François, s
occupent le pays qu'*Ononthio*[1] a gou e
Sauvage continue de nous aimer d ol
que nous avons foulé, dans la terre ou nous
fûmes ses premier avons
laissé des tombeau veaux
possesseurs du Ca e à la
France dans les en ns.

Voici ce qu'on lit ..... un *voyage* récent fait aux sources du Mississipi. L'autorité de ce passage est d'autant plus grande, que l'auteur, dans un autre endroit de son voyage, s'arrête pour argumenter contre les Jésuites de nos jours.

« Pour rendre justice à la vérité, les Mis-
» sionnaires françois, en général, se sont
» toujours distingués partout par une vie exem-
» plaire et conforme à leur état. Leur bonne
» foi religieuse, leur charité apostolique, leur
» douceur insinuante, leur patience héroïque,
» et leur éloignement du fanatisme et du ri-

1 *La grande Montagne.* Nom sauvage des gouverneurs françois du Canada.

» gorisme, furent dans ces contrées des époques édifiantes dans les fastes du christianisme, et pendant que la mémoire des del Vilde, des Vodilla, etc., sera toujours en » exécration dans tous les cœurs vraiment chrétiens, celle des Daniel, des Brébœuf, etc., » ne perdra jamais de la vénération, que l'histoire des découvertes et des missions leur » consacre à juste titre. De là cette prédilection que les Sauvages témoignent pour les » François, prédilection qu'ils trouvent naturellement dans le fond de leur ame, nourrie par les traditions que leurs pères ont » laissées en faveur des premiers apôtres du » Canada, alors la Nouvelle-France[1]. »

Cela confirme ce que j'ai écrit autrefois sur les missions du Canada. Le caractère brillant de la valeur françoise, notre désintéressement, notre gaîté, notre esprit aventureux, sympathisoient avec le génie des Indiens; mais il faut convenir aussi que la religion catholique est plus propre à l'éducation du Sauvage que le culte protestant.

1 Voyage de Beltrami, 1825.

Quand le christianisme commença au milieu d'un monde civilisé et des spectacles du paganisme, il fut simple dans son extérieur, sévère dans sa morale, métaphysique dans ses arguments, parce qu'il s'agissoit d'arracher à l'erreur des peuples séduits par les sens, ou égarés par des systèmes de philosophie. Quand le christianisme passa des délices de Rome et des écoles d'Athènes aux forêts de la Germanie, il s'environna de pompes et d'images, afin d'enchanter la simplicité du Barbare. Les gouvernements protestants de l'Amérique se sont peu occupés de la civilisation des Sauvages; ils n'ont songé qu'à trafiquer avec eux : or, le commerce qui accroît la civilisation parmi les peuples déjà civilisés, et chez lesquels l'intelligence a prévalu sur les mœurs, ne produit que la corruption chez les peuples où les mœurs sont supérieures à l'intelligence. La religion est évidemment la loi primitive : les pères Jogues, Lallemant et Brébœuf étoient des législateurs d'une toute autre espèce que les traiteurs anglois et américains.

De même que les notions religieuses des Sau-

vages en sont bouleversées, les institutions politiques de nos peuples ont été altérées par l'irruption des Européens. Les ressorts du gouvernement indien étoient subtils et délicats; le temps ne les avoit point consolidés; la politique étrangère, en les touchant, les a facilement brisés. Ces divers conseils balançant leurs autorités respectives, ces contrepoids formés par les assistants, les Sachems, les matrones, les jeunes guerriers, toute cette machine a été dérangée : nos présents, nos vices, nos armes, ont acheté, corrompu ou tué les personnages dont se composoient ces pouvoirs divers.

Aujourd'hui les tribus indiennes sont conduites tout simplement par un chef : celles qui se sont confédérées se réunissent quelquefois dans des diètes générales; mais aucune loi ne réglant ces assemblées, elles se séparent presque toujours sans avoir rien arrêté : elles ont le sentiment de leur nullité et le découragement qui accompagne la foiblesse.

Une autre cause a contribué à dégrader le gouvernement des Sauvages : l'établissement

des postes militaires américains et a [illegible] milieu des bois. Là, un commandant [illegible] titue le protecteur des Indiens dans l [illegible]; à l'aide de quelques présents, il fait comparoître les tribus de [illegible] lare leur père et l'envoyé d'u[illegible] *ves blancs*; les Sauvages désig[illegible] Espagnols, les François et les [illegible] commandant apprend à ses *enfants rouges* qu'il va fixer telles limites, défricher tel terrain, etc. Le Sauvage finit par croire qu'il n'est pas le véritable possesseur de la terre dont on dispose sans son aveu; il s'accoutume à se regarder comme d'une espèce inférieure au blanc; il consent à recevoir des ordres, à chasser, à combattre pour des maitres. Qu'a-t-on besoin de se gouverner, quand on n'a plus qu'à obéir?

Il est naturel que les mœurs et les coutumes se soient détériorées avec la religion et la politique, que tout ait été emporté à la fois.

Lorsque les Européens pénétrèrent en Amérique, les Sauvages vivoient et se vêtissoient du produit de leurs chasses, et n'en faisoient

entre eux aucun négoce. Bientôt les étrangers leur apprirent à le troquer pour des armes, des liqueurs fortes, divers ustensiles de ménage, des draps grossiers et des parures. Quelques François, qu'on appela *coureurs de bois*, accompagnèrent d'abord les Indiens dans leurs excursions. Peu à peu il se forma des compagnies de commerçants qui poussèrent des postes avancés et placèrent des factoreries au milieu des déserts. Poursuivis, par l'avidité européenne et par la corruption des peuples civilisés, jusqu'au fond de leurs bois, les Indiens échangent, dans ces magasins, de riches pelleteries contre des objets de peu de valeur, mais qui sont devenus, pour eux, des objets de première nécessité. Non-seulement ils trafiquent de la chasse faite, mais ils disposent de la chasse à venir, comme on vend une récolte sur pied.

Ces avances accordées par les traiteurs, plongent les Indiens dans un abime de dettes: ils ont alors toutes les calamités de l'homme du peuple de nos cités, et toutes les détresses du Sauvage. Leurs chasses, dont ils cherchent

à exagérer les résultats, se tra[illegible]ıt en une effroyable fatigue : ils [illegible]ıt leurs femmes; ces malheureuses, [illegible]oyées à tous les services du camp, tiren[illegible]es traîneaux, vont cherc[illegible], tannent les peaux, font d[illegible]es. On les voit, chargées de[illegible]s lourds, porter encore leur[illegible] leurs mamelles, ou sur leurs épaules. Sont-elles enceintes et près d'accoucher, pour hâter leur délivrance et retourner plus vite à l'ouvrage, elles s'appliquent le ventre sur une barre de bois élevée à quelques pieds de terre; laissant pendre en bas leurs jambes et leur tête, elles donnent ainsi le jour à une misérable créature, dans toute la rigueur de la malédiction : *In dolore paries filios!*

Ainsi la civilisation, en entrant, par le commerce, chez les tribus américaines, au lieu de développer leur intelligence, les a abruties. L'Indien est devenu perfide, intéressé, menteur, dissolu : sa cabane est un réceptacle d'immondices et d'ordure. Quand il étoit nu, ou couvert de peau de bêtes, il

avoit quelque chose de fier et de grand ; aujourd'hui, des haillons européens, sans couvrir sa nudité, attestent seulement sa misère : c'est un mendiant à la porte d'un comptoir ; ce n'est plus un Sauvage dans ses forêts.

Enfin il s'est formé une espèce de peuple métis, né du commerce des aventuriers européens et des femmes sauvages. Ces hommes, que l'on appelle *bois brûlé*, à cause de la couleur de leur peau, sont les gens d'affaires, ou les courtiers de change entre les peuples dont ils tirent leur double origine : parlant à la fois la langue de leurs pères et de leurs mères, interprètes des traiteurs auprès des Indiens, et des Indiens auprès des traiteurs, ils ont les vices des deux races. Ces bâtards de la nature civilisée et de la nature sauvage se vendent tantôt aux Américains, tantôt aux Anglois, pour leur livrer le monopole des pelleteries ; ils entretiennent les rivalités des compagnies angloises de la *baie d'Hudson*, du *Nord-Ouest* et des compagnies américaines, *Fur Combian american Company*, *Missouri's fur Company*, et autres : ils font eux-mêmes

des chasses au compte des traite[illegible] avec des chasseurs soldés par les [illegible] gnies.

Le spectacle est alors tout diffé[illegible] chasses indiennes : [illegible] il y a des fourgons [illegible] sèches et les fourru[illegible] fants sont traînés, [illegible] des chiens. Ces chiens, si utiles dans les contrées septentrionales, sont encore une charge pour leurs maîtres ; car ceux-ci ne pouvant les nourrir pendant l'été, les mettent en pension, à crédit, chez des gardiens, et contractent ainsi de nouvelles dettes. Les dogues affamés sortent quelquefois de leur chenil; ne pouvant aller à la chasse, ils vont à la pêche ; on les voit se plonger dans les rivières, et saisir le poisson jusqu'au fond de l'eau.

On ne connoît en Europe que cette grande guerre de l'Amérique qui a donné au monde un peuple libre. On ignore que le sang a coulé pour les chétifs intérêts de quelques marchands fourreurs. La Compagnie de la baie d'Hudson vendit, en 1811, à lord Selkirk, un grand

terrain environnant de la *Rivière Rouge*; l'établissement se fit en 1812. La Compagnie du Nord-Ouest, ou du Canada, en prit ombrage; les deux compagnies, alliées à diverses tribus indiennes, et secondées des *bois brûlés*, en vinrent aux mains. Cette petite guerre domestique, qui fut horrible, avoit lieu dans les déserts glacés de la baie d'Hudson : la colonie de lord Selkirk fut détruite au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnoit la bataille de Waterloo. Sur ces deux théâtres si différents par l'éclat et par l'obscurité, les malheurs de l'espèce humaine étoient les mêmes. Les deux Compagnies épuisées ont senti qu'il valoit mieux s'unir que se déchirer : elles poussent aujourd'hui de concert leurs opérations, à l'ouest, jusqu'à la Colombia; au nord, jusque sur les fleuves qui se jettent dans la mer Polaire.

En résumé, les plus fières nations de l'Amérique septentrionale n'ont conservé de leur race que la langue et le vêtement; encore celui-ci est-il altéré : elles ont un peu appris à cultiver la terre et à élever des troupeaux.

De guerrier fameux qu'il étoit, le Sa[illegible]
Canada est devenu berger obscur; e[illegible]
pâtre extraordinaire, conduisant ses [illegible]
avec un casse-tête, et ses moutons avec ues
flèches. Philippe, [illegible] xandre,
mourut greffier à [illegible] ns chante
et danse, pour qu[illegible] monnoie,
à Paris : il ne faut [illegible] endemain de
la gloire.

En traçant ce tableau d'un monde sauvage, en parlant sans cesse du Canada et de la Louisiane, en regardant sur les vieilles cartes l'étendue des anciennes colonies françoises dans l'Amérique, j'étois poursuivi d'une idée pénible; je me demandois comment le gouvernement de mon pays avoit pu laisser périr ces colonies qui seroient aujourd'hui pour nous une source inépuisable de prospérité.

De l'Arcadie et du Canada à la Louisiane, de l'embouchure de Saint-Laurent à celle du Mississipi, le territoire de *la Nouvelle-France* entouroit ce qui forma dans l'origine la confédération des treize premiers États-Unis.

Les onze autres États, le district de la Colombie, les territoires du Michigan, du Nord-Ouest, du Missouri, de l'Oregon et d'Arkansa, nous appartenoient ou nous appartiendroient comme ils appartiennent aujourd'hui aux États-Unis par la cession des Anglois et des Espagnols, nos premiers héritiers dans le Canada et dans la Louisiane.

Prenez votre point de départ entre le 43e et le 44e degré de latitude nord, sur l'Atlantique, au cap Sable de la Nouvelle-Écosse, autrefois l'Arcadie; de ce point, conduisez une ligne qui passe derrière les premiers États-Unis, le Maine, Vernon, New-Yorck, la Pensylvanie, la Virginie, la Caroline et la Géorgie; que cette ligne vienne par le Tennessée chercher le Mississipi et la Nouvelle-Orléans; qu'elle remonte ensuite du 29e degré (latitude des bouches du Mississipi), qu'elle remonte par le territoire d'Arkansa à celui de l'Orégon; qu'elle traverse les Montagnes Rocheuses, et se termine à la pointe Saint-Georges sur la côte de l'océan Pacifique, vers le 42e degré de latitude nord : l'immense

pays compris entre cette ligne, la mer
tique au nord-est, la mer Polaire au
l'océan Pacifique et les possessions ru
nord-ouest, le golfe mexicain au midi
à-dire plus des deux
tentrionale, reconn [illegible] is de la
France.

Que seroit-il arr [illegible] s colonies
eussent été encore entre nos mains au moment de l'émancipation des États-Unis? cette émancipation auroit-elle eu lieu? notre présence sur le sol américain l'auroit-elle hâtée ou retardée? la *Nouvelle-France* elle-même seroit-elle devenue libre? pourquoi non? Quel malheur y auroit-il pour la mère-patrie à voir fleurir un immense empire sorti de son sein, un empire qui répandroit la gloire de notre nom et de notre langue dans un autre hémisphère?

Nous possédions au-delà des mers de vastes contrées qui pouvoient offrir un asile à l'excédant de notre population, un marché considérable à notre commerce, un aliment à notre marine; aujourd'hui nous nous trou-

vons forcés d'enrôler dans nos régiments des coupables condamnés par les tribunaux, faute d'un coin de terre pour y déposer ces malheureux. Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence. Les langues anglaise et espagnole servent en Afrique, en Asie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs millions d'hommes; et nous, déshérités des conquêtes de notre courage et de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelques bourgades de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Racine, de Colbert et de Louis XIV : elle n'y reste que comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

Ainsi donc, la France a disparu de l'Amérique septentrionale, comme ces tribus indiennes avec lesquelles elle sympathisoit, et dont j'ai aperçu quelques débris. Qu'est-il arrivé dans cette Amérique du Nord depuis l'époque où j'y voyageois ? c'est maintenant ce qu'il faut dire. Pour consoler les lecteurs, je

dans la conclusion de cet ouvrage, arrê-
eurs regards sur un tableau miraculeux :
prendront ce que peut la liberté pour le
eur et la dignité de l'homme, lorsqu'elle
sépare point des idées religieuses, qu'elle
la fois intelligente et sainte.

CONCLUSION.

ÉTATS-UNIS.

Si je revoyois aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnoîtrois plus : là où j'ai laissé des forêts, je trouverois des champs cultivés; là où je me suis frayé un chemin à travers les halliers, je voyagerois sur de grandes routes. Le Mississipi, le Missouri, l'Ohio, ne coulent plus dans la solitude; de gros vaisseaux à trois mâts les remontent; plus de deux cents bateaux à vapeur en vivifient les rivages. Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville charmante d'environ cinq mille habitants. Chactas pourroit être aujourd'hui député au congrès et se rendre chez Atala par deux routes, dont l'une mène à Saint-Étienne, sur le Tumbec-bee, et l'autre aux Natchito-

chès : un livre de poste lui indiquer
lais, au nombre de onze : Washingto
lin, Homochitt, etc.

L'Alabama et le Ténessée sont divisés, le premier en trente- il contient vingt et une ville cinquante et un comtés, et rante-huit villes. Quelques u , telles que Cahawba, capitale de l'Alabama, conservent leur dénomination sauvage, mais elles sont environnées d'autres villes différemment désignées : il y a chez les Muscogulges, les Siminoles, les Chéroquois et les Chicassais, une cité d'Athènes, une autre de Marathon, une autre de Carthage, une autre de Memphis, une autre de Sparte, une autre de Florence, une autre d'Hampden, des comtés de Colombie et de Marengo : la gloire de tous les pays a placé un nom dans ces mêmes déserts où j'ai rencontré le Père Aubry et l'obscure Atala.

Le Kentucky montre un Versailles ; un comté appelé Bourbon, a pour capitale Paris. Tous les exilés, tous les opprimés qui se sont retirés

en Amérique, y ont porté la mémoire de leur patrie.

> . . . Fuit Simoentis ad undam
> Libabat cineri Andromache.

Les États-Unis offrent donc dans leur sein, sous la protection de la liberté, une image et un souvenir de la plupart des lieux célèbres de l'ancienne et de la moderne Europe; semblables à ce jardin de la campagne de Rome, où Adrien avoit fait répéter les divers monuments de son empire.

Remarquons qu'il n'y a presque point de comtés qui ne renferment une ville, un village, ou un hameau de Washington; touchante unanimité de la reconnoissance d'un peuple.

L'Ohio arrose maintenant quatre États : le Kentucky, l'Ohio, proprement dit, l'Indiana et l'Illinois. Trente députés et huit sénateurs sont envoyés au congrès par ces quatre États : la Virginie et le Ténessée touchent l'Ohio sur deux points : il compte sur ses bords cent quatre-vingt-onze comtés et deux cent huit villes. Un canal que l'on creuse au portage d

ses rapides, et qui sera fini dans t ;
rendra le fleuve navigable pour de
seaux, jusqu'à Pittsbourg.

Trente-trois grandes routes sorten e Washington, comme romaines partoient de Rome n se partageant, à la circ ats-Unis. Ainsi on va de Wa ver, dans la Delaware; de Wa nngton à la Providence, dans le Rhode-Isla d; de Washington à Robbinstown, dans le district du Maine, frontière des États britanniques au nord; de Washington à Concorde; de Washington à Montpellier, dans le Connecticut; de Washington à Albany, et de là à Montréal et à Quebec; de Washington au Havre de Sackets, sur le lac Ontario; de Washington à la chute et au fort de Niagara; de Washington, par Pittsbourg, au détroit et à Michilinachinac, sur le lac Érié; de Washington, par Saint-Louis sur le Mississipi, à Councile-Bluffs, du Missouri; de Washington à la Nouvelle-Orléans et à l'embouchure du Mississipi; de Washington aux Natchez; de Washington à Char-

lestown, à Savannah et à Saint-Augustin; le tout formant une circulation intérieure de routes de vingt-cinq mille sept cent quarante-sept milles.

On voit, par les points où se lient ces routes, qu'elles parcourent des lieux naguère sauvages, aujourd'hui cultivés et habités. Sur un grand nombre de ces routes, les postes sont montées : des voitures publiques vous conduisent d'un lieu à l'autre à des prix modérés. On prend la diligence pour l'Ohio ou pour la chute de Niagara, comme, de mon temps, on prenoit un guide ou un interprète indien. Des chemins de communication s'embranchent aux voies principales et sont également pourvus de moyens de transport. Ces moyens sont presque toujours doubles, car des lacs et des rivières se trouvant partout, on peut voyager en bateaux à rames et à voiles, ou sur des bateaux à vapeur.

Des embarcations de cette dernière espèce font des passages réguliers de Boston et de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans; elles sont pareillement établies sur les lacs du Canada,

l'Ontario, l'Érié, le Michigan, le Ch ,
sur ces lacs où l'on voyoit à peine ı
trente ans, quelques pirogues de S ,
et où des vaisseaux de ligne se livrent maintenant des combat

Les bateaux à va ·Unis servent non-seulemen ommerce et des voyageurs, ıe encore à la défense du pays : quelques uns d'entre eux, d'une immense dimension, placés à l'embouchure des fleuves, armés de canons et d'eau bouillante, ressemblent à la fois à des citadelles modernes et à des forteresses du moyen âge.

Aux vingt-cinq mille sept cent quarante-sept milles de routes générales, il faut ajouter l'étendue de quatre cent dix-neuf routes cantonales, et celle de cinquante-huit mille cent trente-sept milles de routes d'eau. Les canaux augmentent le nombre de ces dernières routes : le canal de Middlessex joint le port de Boston avec la rivière Merrimack; le canal Champlain fait communiquer ce lac avec les mers canadiennes; le fameux canal Érié, ou

de New-York, unit maintenant le lac Erié à l'Atlantique ; les canaux Santee, Chesapeake, et Albemarne sont dus aux États de la Caroline et de la Virginie ; et, comme de larges rivières coulant en diverses directions, se rapprochent par leurs sources, rien de plus facile que de les lier entre elles. Cinq chemins sont déjà connus pour aller à l'océan Pacifique ; un seul de ces chemins passe à travers le territoire espagnol.

Une loi du congrès de la session de 1824 à 1825 ordonne l'établissement d'un poste militaire à l'Orégon. Les Américains, qui ont un établissement sur la Colombia, pénètrent ainsi jusqu'au grand Océan entre les Amériques angloise, russe et espagnole, par une zone de terre d'à peu près six degrés de large.

Il y a cependant une borne naturelle à la colonisation. La frontière des bois s'arrête à l'ouest et au nord du Missouri, à des stepps immenses qui n'offrent pas un seul arbre, et qui semblent se refuser à la culture, bien que l'herbe y croisse abondamment. Cette Arabie verte sert de passage aux colons qui se ren-

dent en caravanes aux Montagnes R[illegible]s et au Nouveau-Mexique ; elle sépare l[illegible] Unis de l'Atlantique des États-Unis [illegible]r du Sud, comme ces déserts qui [illegible]ans l'ancien monde, disjo[illegible] fertiles. Un Américain a p[illegible] ses frais un grand chemin [illegible]nt-Louis sur le Mississipi ju[illegible]mure de la Colombia, pour une concession de dix milles en profondeur qui lui seroit faite par le congrès, des deux côtés du chemin : ce gigantesque marché n'a pas été accepté.

Dans l'année 1789, il y avoit seulement soixante-quinze bureaux de poste aux États-Unis : il y en a maintenant plus de cinq mille.

De 1790 à 1795, ces bureaux furent portés de soixante-quinze à quatre cent cinquante-trois ; en 1800, ils étoient au nombre de neuf cent trois ; en 1805, ils s'élevoient à quinze cent cinquante-huit ; en 1810, à deux mille trois cents ; en 1815, à trois mille ; en 1817, à trois mille quatre cent cinquante-neuf ; en 1820, à quatre mille trente ; en 1825, à près de cinq mille cinq cents.

Les lettres et dépêches sont transportées par des malles-poste qui font environ deux cinquante milles par jour, et par des courriers à cheval et à pied.

Une grande ligne de malles-poste s'étend depuis Anson, dans l'état de Maine, par Washington, à Nashville, dans l'État de Tennessée; distance, quatorze cent quarante-huit milles. Une autre ligne joint Highgate, dans l'État de Vermont, à Sainte-Marie en Géorgie; distance, treize cent soixante-neuf milles. Des relais de malles-postes sont montés depuis Washington à Pittsbourg; distance, deux cent vingt-six milles : ils seront bientôt établis jusqu'à Saint-Louis du Mississipi, par Vincennes; et jusqu'à Nashville, par Lexington, Kentucky. Les auberges sont bonnes et propres, et quelquefois excellentes.

Des bureaux pour la vente des terres publiques sont ouverts dans les États de l'Ohi et d'Indiana, dans le territoire du Michiga du Missouri et des Arkansas, dans les Ét de la Louisiane, du Mississipi et de l'Alabar On croit qu'il reste plus de cent cinqu

millions d'acres de terre propre à la c
sans compter le sol des grandes for
évalue ces cent cinquante millions d'
environ un milliard 500 millions de dollars, estimant les acres l'un dollars, et n'évaluant le dol deul extrêmement foible so ts.

On trouve dans le ingt-cinq postes militaires, et vingt-deux dans les États du midi.

En 1790, la population des États-Unis étoit de trois millions neuf cent vingt-neuf mille trois cent vingt-six habitants; en 1800, elle étoit de cinq millions trois cent cinq mille six cent soixante-six; en 1810, de sept millions deux cent trente-neuf mille neuf cent trois; en 1820, de neuf millions six cent neuf mille huit cent vingt-sept. Sur cette population, il faut compter un million cinq cent trente-un mille quatre cent trente-six esclaves.

En 1790, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, l'Alabama, le Mississipi, le Missouri, n'avoient pas assez de colons pour qu'on les pût récenser. Le Kentucky, seul en 1800, en présentoit

soixante-[illegible] mille six cent soixante-dix-neuf, et le Tennessee, trente-cinq mille six cent quatre-vingt-onze. L'Ohio, sans habitants en 1790, en comptoit quarante-cinq mille trois cent soixante-cinq en 1800, deux cent trente mille sept cent soixante en 1810, et cinq cent quatre-vingt-un mille quatre cent trente quatre en 1820; l'Alabama, de 1810 à 1820, est monté de dix mille habitants à cent vingt-sept mille neuf cent un.

Ainsi, la population des États-Unis s'est accrue de dix ans en dix ans, depuis 1790 jusqu'à 1820, dans la proportion de trente-cinq individus sur cent. Six années sont déjà écoulées des dix années qui se compléteront en 1830, époque à laquelle on présume que la population des États-Unis sera à peu près de douze millions huit cent soixante-quinze mille ames; la part de l'Ohio sera de huit cent cinquante mille habitants, et celle du Kentucky de sept cent cinquante mille.

Si la population continuoit à doubler tous les vingt-cinq ans, en 1855 les États-Unis auroient une population de vingt-cinq millions

sept cent cinquante mille ames; et vi[illegible] cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 1880, [illegible] pulation s'élèveroit au-dessus de c[illegible] millions.

En 1821, le produit des exportations des productions indigènes et étrangères d[illegible]s États-Unis a monté à la somme de 64 [illegible],382 dollars; le revenu pul[illegible] année, s'est élevé à 14,264[illegible]dant de la recette sur la d[illegible],826 dollars. Dans la mê[illegible]ette nationale étoit réd[illegible]lars.

L'armée a été quelquefois portee à cent mille hommes; onze vaisseaux de ligne, neuf frégates, cinquante bâtiments de guerre de différentes grandeurs composent la marine des États-Unis.

Il est inutile de parler des constitutions des divers États; il suffit de savoir qu'elles sont toutes libres.

Il n'y a point de religion dominante; mais chaque citoyen est tenu de pratiquer un culte chrétien : la religion catholique fait des progrès considérables dans les États de l'Ouest.

En supposant, ce que je crois la vérité, que les résumés statistiques publiés aux États-Unis soient exagérés par l'orgueil national, ce qui resteroit de prospérité dans l'ensemble des choses, seroit encore digne de toute notre admiration.

Pour achever ce tableau surprenant, il faut se représenter des villes comme Boston, New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Savannah, la Nouvelle-Orléans, éclairées la nuit, remplies de chevaux et de voitures, offrant toutes les jouissances du luxe qu'introduisent dans leur port des milliers de vaisseaux; il faut se représenter ces lacs du Canada, naguère si solitaires, maintenant couverts de frégates, de corvettes, de cutters, de barques, de bateaux à vapeur, qui se croisent avec les pirogues et les canots des Indiens, comme les gros navires et les galères avec les piques, les chaloupes et les caïques dans les eaux du Bosphore. Des temples et des maisons embellis de colonnes d'architecture grecque s'élèvent au milieu de ces bois, sur le bord de ces fleuves, antiques ornements du désert. Ajoutez à cela

de vastes colléges, des observatoire
pour la science dans le séjour de l'ig
sauvage, toutes les religions, toutes
nions vivant en paix, travaillant de c
rendre meilleure l'
lopper son intellige
de la liberté.

L'abbé Raynal a
la solution de cette question : « Quelle sera
» l'influence de la découverte du Nouveau-
» Monde sur l'Ancien-Monde ? »

Les écrivains se perdirent dans des calculs relatifs à l'exportation et l'importation des métaux, à la dépopulation de l'Espagne, à l'accroissement du commerce, au perfectionnement de la marine : personne, que je sache, ne chercha l'influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe, dans l'établissement des républiques américaines. On ne voyoit toujours que les anciennes monarchies, à peu près telles qu'elles étoient, la société stationnaire, l'esprit humain n'avançant ni ne reculant ; on n'avoit pas la moindre idée de la ré-

volution qui, dans l'espace de quarante années, s'est opérée dans les esprits.

Le plus précieux des trésors que l'Amérique renfermoit dans son sein, c'étoit la liberté; chaque peuple est appelé à puiser dans cette mine inépuisable. La découverte de la république représentative aux États-Unis est un des plus grands événements politiques du monde : cet événement a prouvé, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il y a deux espèces de liberté praticables : l'une appartient à l'enfance des peuples; elle est fille des mœurs et de la vertu; c'étoit celle des premiers Grecs et des premiers Romains, c'étoit celle des Sauvages de l'Amérique : l'autre naît de la vieillesse des peuples; elle est fille des lumières et de la raison : c'est cette liberté des États-Unis qui remplace la liberté de l'Indien. Terre heureuse, qui, dans l'espace de moins de trois siècles, a passé de l'une à l'autre liberté presque sans effort, et par une lutte qui n'a pas duré plus de huit années!

L'Amérique conservera-t-elle sa dernière espèce de liberté? Les États-Unis ne se divi-

seront-ils pas? N'aperçoit-on pas déjà
mes de ces divisions? Un représenta
Virginie n'a-t-il pas déjà soutenu la
l'ancienne liberté grecque et romaine
système d'esclavage.
sachusett qui défen
moderne sans escla
nisme l'a faite?

Les États de l'Ouest, en s'entendant de plus en plus, trop éloignés des États de l'Atlantique, ne voudront-ils pas avoir un gouvernement à part?

Enfin les Américains sont-ils des hommes parfaits, n'ont-ils pas leurs vices comme les autres hommes, sont-ils moralement supérieurs aux Anglois, dont ils tirent leur origine? Cette émigration étrangère qui coule sans cesse dans leur population de toutes les parties de l'Europe, ne détruira-t-elle pas à la longue l'homogénéité de la race? L'esprit mercantile ne les dominera-t-il pas? L'intérêt ne commence-t-il pas à devenir chez eux le défaut national dominant?

Il faut encore le dire avec douleur : l'établissement des républiques du Mexique, de la Co-

lombie, du Pérou, du Chili, de [illegible] Lyres, est un danger pour les États-Unis. Lorsque ceux-ci n'avoient auprès d'eux que les colonies d'un royaume trans-atlantique, aucune guerre n'étoit probable. Maintenant des rivalités ne naîtront-elles point entre les anciennes républiques de l'Amérique septentrionale, et les nouvelles républiques de l'Amérique espagnole? Celles-ci ne s'interdiront-elles pas des alliances avec des puissances européennes? Si de part et d'autre on couroit aux armes; si l'esprit militaire s'emparoit des États-Unis, un grand capitaine pourroit s'élever : la gloire aime les couronnes; les soldats ne sont que de brillants fabricants de chaînes, et la liberté n'est pas sûre de conserver son patrimoine sous la tutelle de la victoire.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, la liberté ne disparaîtra jamais toute entière de l'Amérique; et c'est ici qu'il faut signaler un des grands avantages de la liberté fille des lumières, sur la liberté fille des mœurs.

La liberté fille des mœurs périt quand son

principe s'altère, et il est de la na
mœurs de se détériorer avec le temp

La liberté fille des mœurs commen it
le despotisme aux jours d'obscurité e
vreté ; elle vient se spotisme
et dans les siècles d

La liberté fille d après les
âges d'oppression e lle mar-
che avec le principe qui la conserve et la renouvelle ; les lumières dont elle est l'effet, loin de s'affoiblir avec le temps, comme les mœurs qui enfantent la première liberté, les lumières, dis-je, se fortifient au contraire avec le temps; ainsi elles n'abandonnent point la liberté qu'elles ont produite ; toujours auprès de cette liberté, elles en sont à la fois la vertu générative et la source intarissable.

Enfin les États-Unis ont une sauve-garde de plus : leur population n'occupe pas un dix-huitième de leur territoire. L'Amérique habite encore la solitude ; longtemps encore ses déserts seront ses mœurs, et ses lumières sa liberté.

Je voudrois pouvoir en dire autant des républiques espagnoles de l'Amérique. Elles

jouissent de l'indépendance; elles sont séparées de l'Europe : c'est un fait accompli, un fait immense sans doute dans ses résultats, mais d'où ne dérivent pas immédiatement et nécessairement la liberté.

RÉPUBLIQUES ESPAGNOI

Lorsque l'Améric [illegible] nleva contre la Grande-Bretagne, sa position étoit bien différente de la position où se trouve l'Amérique espagnole. Les colonies qui ont formé les États-Unis avoient été peuplées à différentes époques, par des Anglois mécontents de leur pays natal, et qui s'en éloignoient afin de jouir de la liberté civile et religieuse. Ceux qui s'établirent principalement dans la Nouvelle-Angleterre, appartenoient à cette secte républicaine fameuse sous le second des Stuarts.

La haine de la monarchie se conserva dans le climat rigoureux du Massachusett, du New-Hampshire et du Maine; quand la révolution éclata à Boston, on peut dire que ce n'étoit pas une révolution nouvelle, mais la révolution de 1649 qui reparoissoit après un ajour-

nement d'un peu plus d'un siècle, et qu'alloient exécuter les descendants des Puritains de Cromwell. Si Cromwell lui-même, qui s'étoit embarqué pour la Nouvelle-Angleterre, et qu'un ordre de Charles Ier contraignit de débarquer; si Cromwell avoit passé en Amérique, il fût demeuré obscur, mais ses fils auroient joui de cette liberté républicaine qu'il chercha dans un crime, et qui ne lui donna qu'un trône.

Des soldats royalistes faits prisonniers sur le champ de bataille, vendus comme esclaves par la faction parlementaire, et que ne rappela point Charles II, laissèrent aussi dans l'Amérique septentrionale des enfants indifférents à la cause des rois.

Comme Anglois, les colons des États-Unis étoient déjà accoutumés à une discussion publique des intérêts du peuple, aux droits du citoyen, au langage et à la forme du gouvernement constitutionnel. Ils étoient instruits dans les arts, les lettres et les sciences; ils partageoient toutes les lumières de leur mère-patrie. Ils jouissoient de l'institution du jury; ils

avoient de plus dans chacun de leur lis-
sements, des Chartes en vertu des ils
s'administroient et se gouvernoient. r-
tes étoient fondées sur des principe généré-
reux, qu'elles serv rd'hui de
constitutions partic nte États-
Unis. Il résulte de États-Unis
ne changèrent, pou d'existence
au moment de leur révolution; un congrès américain fut substitué à un parlement anglois; un président à un roi; une chaine du feudataire fut remplacée par le lien du fédéraliste, et il se trouva par hasard un grand homme pour serrer ce lien.

Les héritiers de Pizarre et de Fernand Cortez ressemblent-ils aux enfants des *frères* de Penn et aux fils des *indépendants?* Ont-ils été dans les vieilles Espagnes élevés à l'école de la liberté? Ont-ils trouvé dans leur ancien pays, les institutions, les enseignements, les exemples, les lumières qui forment un peuple au gouvernement constitutionnel? Avoient-ils des Chartes dans ces colonies soumises à l'autorité militaire, où la misère en haillons étoit

assise sur des mines d'or? L'Espagne n'a-t-elle pas porté dans le Nouveau-Monde sa religion, ses mœurs, ses coutumes, ses idées, ses principes, et jusqu'à ses préjugés? Une population catholique, soumise à un clergé nombreux, riche et puissant; une population mêlée de deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, de cinq millions cinq cent dix-huit mille nègres et mulâtres libres ou esclaves, de sept millions cinq cent trente mille Indiens; une population divisée en classes noble et roturière; une population disséminée dans d'immenses forêts, dans une variété infinie de climats, sur deux Amériques et le long des côtes de deux Océans; une population presque sans rapports nationaux et sans intérêts communs, est-elle aussi propre aux institutions démocratiques que la population homogène, sans distinction de rangs, et aux trois quarts et demi protestante, des dix millions de citoyens des États-Unis? Aux États-Unis l'instruction est générale; dans les républiques espagnoles la presque totalité de la population ne sait pas même lire; le curé est le savant des villages;

ces villages sont rares, et pour alle[illegible]lle ville à telle autre, on ne met pas [illegible] de trois ou quatre mois. Villes et villag[illegible] n été dévastés par la guerre: point de [illegible]ains, point de canaux; le[illegible]ses qui porteront un jour la c[illegible]les parties les plus secrètes de [illegible]rrosent encore que des déserts.

De ces Nègres, de ces Indiens, de ces Européens, est sortie une population mixte, engourdie dans cet esclavage fort doux que les mœurs espagnoles établissent partout où elles règnent. Dans la Colombie il existe une race née de l'Africain et de l'Indien, qui n'a d'autre instinct que de vivre et de servir. On a proclamé le principe de la liberté des esclaves, et tous les esclaves ont voulu rester chez leurs maitres.

Dans quelques unes de ces colonies oubliées même de l'Espagne, et qu'opprimoient de petits despotes appelés gouverneurs, une grande corruption de mœurs s'étoit introduite; rien n'étoit plus commun que de rencontrer des ecclésiastiques entourés d'une famille dont ils

ne cachoient pas l'origine. On a connu un habitant qui faisoit une spéculation de son commerce avec des négresses, et quelquefois trafiquoit en vendant les enfants qu'il avoit de ces esclaves.

Les formes démocratiques étoient si ignorées, le nom même d'une république étoit si étranger dans ces pays, que, sans un volume de l'histoire de Rollin, on n'auroit pas su au Paraguay ce que c'étoit qu'un dictateur, des consuls et un sénat. A Guatimala ce sont deux ou trois jeunes étrangers qui ont fait la constitution. Des nations chez lesquelles l'éducation politique est si peu avancée laissent toujours des craintes pour la liberté.

Les classes supérieures au Mexique sont instruites et distinguées; mais comme le Mexique manque de ports, la population générale n'a pas été en contact avec les lumières de l'Europe.

La Colombie, au contraire, a par l'excellente disposition de ses rivages, plus de communications avec l'étranger, et un homme remarquable s'est élevé dans son sein. Mais

est-il certain qu'un soldat généreux pu[illegible]r-
venir à imposer la liberté aussi fa[illegible]nt
qu'il pourroit établir l'esclavage? La [illegible]
remplace point le temps : quand la [illegible]
éducation politique [illegible]uple, cette
éducation ne peut [illegible]e des an-
nées. Ainsi la liber[illegible]nal à l'abri
de la dictature, et [illegible]ours à crain-
dre qu'une dictature p[illegible] ne donnât à
celui qui en seroit re[illegible]oût de l'arbi-
traire perpétuel. On tourne ici dans un cercle vicieux. Une guerre civile existe dans la république de l'Amérique centrale.

La république Bolivienne et celle du Chili ont été tourmentées de révolutions : placées sur l'Océan Pacifique, elles semblent exclues de la partie du monde la plus civilisée [1].

Buenos-Ayres a les inconvénients de sa latitude : il est trop vrai que la température de telle ou telle région peut être un obstacle au

1 Au moment où j'écris, les papiers publics de toutes les opinions annoncent les troubles, les divisions, les banqueroutes de ces diverses républiques.

jeu et à la marche du gouvernement populaire. Un pays où les forces physiques de l'homme sont abattues par l'ardeur du soleil, où il faut se cacher pendant le jour, et rester étendu presque sans mouvement sur une natte, un pays de cette nature ne favorise pas les délibérations du forum. Il ne faut sans doute exagérer en rien l'influence des climats ; on a vu tour à tour, au même lieu, dans les zones tempérées, des peuples libres et des peuples esclaves ; mais sous le cercle polaire et sous la ligne, il y a des exigences de climat incontestables, et qui doivent produire des effets permanents. Les Nègres, par cette nécessité seule, seront toujours puissants, s'ils ne deviennent pas maîtres dans l'Amérique méridionale.

Les États-Unis se soulevèrent d'eux-mêmes, par lassitude du joug et amour de l'indépendance : quand ils eurent brisé leurs entraves, ils trouvèrent en eux les lumières suffisantes pour se conduire. Une civilisation très avancée, une éducation politique de vieille date, une industrie développée, les portèrent à ce

degré de prospérité où nous les voyons d'hui, sans qu'ils fussent obligés de à l'argent et à l'intelligence de l'étr

Dans les républiques espagnoles sont d'une toute au

Quoique misérabl es par la mère-patrie, le pr at de ces colonies fut plutô impulsion étrangère, que l'instinct de la liberté. La guerre de la révolution françoise le produisit. Les Anglois, qui, depuis le règne de la reine Élisabeth, n'avoient cessé de tourner leurs regards vers les Amériques espagnoles, dirigèrent, en 1804, une expédition sur Buenos-Ayres; expédition que fit échouer la bravoure d'un seul François, le capitaine Liniers.

La question, pour les colonies espagnoles, étoit alors de savoir si elles suivroient la politique du cabinet espagnol, alors allié à Buonaparte, ou si, regardant cette alliance comme forcée et contre nature, elles se détacheroient du *gouvernement espagnol* pour se conserver au *roi d'Espagne*.

Dès l'année 1790, Miranda avoit commencé

à négocier avec l'Angleterre l'affaire de l'émancipation. Cette négociation fut reprise en 1797, 1801, 1804 et 1807, époque à laquelle une grande expédition se préparoit à Corck pour la Terre-Ferme. Enfin Miranda fut jeté en 1809 dans les colonies espagnoles; l'expédition ne fut pas heureuse pour lui; mais l'insurrection de Venezuela prit de la consistance, Bolivar l'étendit.

La question avoit changé pour les colonies et pour l'Angleterre, l'Espagne s'étoit soulevée contre Buonaparte; le régime constitutionnel avoit commencé à Cadix, sous la direction des Cortès; ces idées de liberté étoient nécessairement reportées en Amérique par l'autorité des Cortès mêmes.

L'Angleterre de son côté ne pouvoit plus attaquer ostensiblement les colonies espagnoles, puisque le roi d'Espagne, prisonnier en France, étoit devenu son allié; aussi publia-t-elle des bills afin de défendre aux sujets de S. M. B. de porter des secours aux Américains; mais en même temps six ou sept mille hommes, enrôlés malgré ces bills diplomatiques, al-

loient soutenir l'insurrection de la C

Revenue à l'ancien gouvernement, restauration de Ferdinand, l'Espagn grandes fautes : le gouvernement tionnel, rétabli par de l'île de Léon, ne les Cortès furent en mancipation des co , que ne l'avoit été le gouvernement absolu. Bolivar, par son activité et ses victoires, acheva de briser des liens qu'on n'avoit pas cherché d'abord à rompre. Les Anglois, qui étoient partout, au Mexique, à la Colombie, au Pérou, au Chili avec lord Cochrane, finirent par reconnoître publiquement ce qui étoit en grande partie leur ouvrage secret.

On voit donc que les colonies espagnoles n'ont point été, comme les États-Unis, poussées à l'émancipation par un principe puissant de liberté ; que ce principe n'a pas eu, à l'origine des troubles, cette vitalité, cette force qui annonce la ferme volonté des nations. Une impulsion venue du dehors, des intérêts politiques et des événements extrêmement com-

pliqués, voilà ce qu'on aperçoit au premier coup d'œil. Les colonies se détachoient de l'Espagne, parce que l'Espagne étoit envahie; ensuite elles se donnoient des constitutions, comme les Cortès en donnoient à la mère-patrie; enfin on ne leur proposoit rien de raisonnable, et elles ne voulurent pas reprendre le joug. Ce n'est pas tout; l'argent et les spéculations de l'étranger tendoient encore à leur enlever ce qui pouvoit rester de natif et de national à leur liberté.

De 1822 à 1826 dix emprunts ont été faits en Angleterre pour les colonies espagnoles, montant à la somme de 20,978,000 liv. sterl. Ces emprunts, l'un portant l'autre, ont été contractés à 75 c. Puis on a défalqué, sur ces emprunts, deux années d'intérêt à 6 pour 100; ensuite on a retenu pour 7,000,000 de liv. sterl. de fournitures. Ce compte fait, l'Angleterre a déboursé une somme réelle de 7,000,000 liv. sterling, ou 175,000,000 de francs, mais les républiques espagnoles n'en restent pas moins grevées d'une dette de 20,978,000 liv. sterl.

A ces emprunts, déjà excessifs, vinrent se

joindre cette multitude d'associatio[illegible] le compagnies destinées à exploiter le[illegible], pêcher les perles, creuser les canaux, [illegible] chemins, défricher les terres de ce nouveau monde qui sembloit [illegible] a première fois. Ces compagnie[illegible] nombre de vingt-neuf, et le c[illegible] les sommes employées par elle[illegible] ,767,500 liv. sterl. Les souscripteurs ne fournirent qu'environ un quart de cette somme, c'est donc 3,000,000 sterl. (ou 75,000,000 de francs) qu'il faut ajouter aux 7,000,000 sterl, (ou 175,000,000 de francs) des emprunts : en tout 250,000,000 de francs avancés par l'Angleterre aux colonies espagnoles, et pour lesquelles elle répète une somme nominale de 35,745,500 liv. sterl., tant sur les gouvernements que sur les particuliers.

L'Angleterre a des vice-consuls dans les plus petites baies, des consuls dans les ports de quelque importance, des consuls généraux, des ministres plénipotentiaires à la Colombie et au Mexique. Tout le pays est couvert de maisons de commerce angloises, de commis voya-

geurs anglais, agents de compagnies anglaises pour l'exploitation des mines, de minéralogistes anglois, de militaires anglois, de fournisseurs anglois, de colons anglois à qui l'on a vendu 3 schlings l'acre de terre qui revenoit à 12 sous et demi à l'actionnaire. Le pavillon anglois flotte sur toutes les côtes de l'Atlantique et de la mer du sud; des barques remontent et descendent toutes les rivières navigables, chargées des produits des manufactures angloises ou de l'échange de ces produits; des paquebots, fournis par l'amirauté, partent régulièrement chaque mois de la Grande-Bretagne pour les différents points des colonies espagnoles.

De nombreuses faillites ont été la suite de ces entreprises immodérées; le peuple, en plusieurs endroits, a brisé les machines pour l'exploitation des mines; les mines vendues ne se sont point trouvées; des procès ont commencé entre les négociants américains-espagnols et les négociants anglois, et des discussions se sont élevées entre les gouvernements, relativement aux emprunts.

Il résulte de ces faits, que les anci[illegible] lonies, de l'Espagne, au moment de le[illegible] cipation, sont devenues des espèces [illegible] nies angloises. Les nouveaux maîtres ne sont point aimés, car o[illegible] s maîtres; en général l'orgueil [illegible] milie ceux même qu'il protége [illegible] est pas moins vrai que cette espèc[illegible] tie étrangère comprime, dans les [illegible] iques espagnoles, l'élan du génie national.

L'indépendance des États-Unis ne se combina point avec tant d'intérêts divers : l'Angleterre n'avoit point éprouvé, comme l'Espagne, une invasion et une révolution politique, tandis que ses colonies se détachoient d'elle. Les États-Unis furent secourus militairement par la France qui les traita en alliés; ils ne devinrent pas, par une foule d'emprunts, de spéculations et d'intrigues, les débiteurs et le marché de l'étranger.

Enfin, l'indépendance des colonies espagnoles n'est pas encore reconnue par la mère-patrie. Cette résistance passive du cabinet de Madrid a beaucoup plus de force et d'incon-

vénient qu'on ne se l'imagine ; le droit est
puissance qui balance longtemps le fait,
même que les événements ne sont pas en
veur du droit : notre restauration l'a pro
Si l'Angleterre, sans faire la guerre aux É
Unis, s'étoit contentée de ne pas reconn
leur indépendance, les États-Unis sero
ils ce qu'ils sont aujourd'hui ?

Plus les républiques espagnoles ont renc
et rencontreront encore d'obstacles dans la
velle carrière où elles s'avancent, plus elle
ront de mérite à les surmonter. Elles re
ment dans leurs vastes limites tous les élém
de prospérité : variété de climat et de sol, f
pour la marine, ports pour les vaisseaux, de
Océan qui leur ouvre le commerce du mo
La nature a tout prodigué à ces républic
tout est riche, en dehors et en dedans de la
qui les porte ; les fleuves fécondent la su
de cette terre, et l'or en fertilise le sein, L'
rique espagnole a donc devant elle un pr
avenir, mais lui dire qu'elle peut y atte
sans efforts, ce seroit la décevoir, l'end
dans une sécurité trompeuse : les flatteur

peuples sont aussi dangereux que les [illegible]s des rois. Quand on se crée une utopi[illegible]e tient compte ni du passé, ni de l'his[illegible]oire, ni des faits, ni des mœurs, ni du caractère, ni des préjugés, ni de [illegible]ianté de ses propres rêves, on [illegible]point contre les événements, e[illegible] plus belles destinées.

J'ai exposé avec franchise les difficultés qui peuvent entraver la liberté des républiques espagnoles; je dois indiquer également les garanties de leur indépendance.

D'abord, l'influence du climat, le défaut de chemins et de culture rendroient infructueux les efforts que l'on tenteroit pour conquérir ces républiques. On pourroit occuper un moment le littoral, mais il seroit impossible de s'avancer dans l'intérieur.

La Colombie n'a plus sur son territoire d'Espagnols proprement dits; on les appeloit les *Goths*; ils ont péri ou ils ont été expulsés. Au Mexique, on vient de prendre des mesures contre les natifs de l'ancienne mère-patrie.

Tout le clergé, dans la Colombie, est Américain; beaucoup de prêtres, par une infraction coupable à la discipline de l'église, sont pères de famille comme les autres citoyens; ils ne portent même pas l'habit de leur ordre. Les mœurs souffrent sans doute de cet état de choses; mais il en résulte aussi que le clergé, tout catholique qu'il est, craignant des relations plus intimes avec la cour de Rome, est favorable à l'émancipation. Les moines ont été dans les troubles, plutôt des soldats que des religieux. Vingt années de révolution ont créé des droits, des propriétés, des places qu'on ne détruiroit pas facilement; et la génération nouvelle, née dans le cours de la révolution des colonies, est pleine d'ardeur pour l'indépendance. L'Espagne se vantoit jadis que le soleil ne se couchoit pas sur ses États : espérons que la liberté ne cessera plus d'éclairer les hommes.

Mais, pouvoit-on établir cette liberté dans l'Amérique espagnole, par un moyen plus facile et plus sûr que celui dont on s'est servi : moyen qui, appliqué en temps utile lorsque les

événements n'avoient encore rien dé[illegible] roit fait disparaître une foule d'obst[illegible] le pense.

Selon moi, les colonies espagnoles auroient beaucoup gagné à [illegible] monarchies constitutionnelles. I[illegible] ne représentative est, à mon avi[illegible] gouvernement fort supérieur au gouvernement républicain, parce qu'il détruit les prétentions individuelles au pouvoir exécutif, et qu'il réunit l'ordre et la liberté.

Il me semble encore que la monarchie représentative eût été mieux appropriée au génie espagnol, à l'état des personnes et des choses, dans un pays où la grande propriété territoriale domine, où le nombre des Européens est petit, celui des nègres et des Indiens considérable, où l'esclavage est d'usage public, où la religion de l'État est la religion catholique, où l'instruction surtout manque totalement dans les classes populaires.

Les colonies Espagnoles indépendantes de la mère-partie, formées en grandes monarchies représentatives, auroient achevé leur éduca-

tion politique, à l'abri des orages qui peuvent encore bouleverser les républiques naissantes. Un peuple qui sort tout-à-coup de l'esclavage, en se précipitant dans la liberté, peut tomber dans l'anarchie, et l'anarchie enfante presque toujours le despotisme.

Mais s'il existait un système propre à prévenir ces divisions, on me dira sans doute : « Vous avez passé au pouvoir : vous êtes-vous » contenté de désirer la paix, le bonheur, la » liberté de l'Amérique Espagnole ? Vous » êtes-vous borné à de stériles vœux ? »

Ici, j'anticiperai sur mes *Mémoires*, et je ferai une confession.

Lorsque Ferdinand fut délivré à Cadix, et que Louis XVIII eut écrit au monarque espagnol pour l'engager à donner un gouvernement libre à ses peuples, ma mission me sembla finie. J'eus l'idée de remettre au Roi le portefeuille des affaires étrangères, en suppliant Sa Majesté de le rendre au vertueux duc de Montmorency. Que de soucis je me serois épargnés ! que de divisions j'aurois peut-être épargnées à l'opinion publique ! l'amitié et le pouvoir n'auroient

pas donné un triste exemple. Couronn[illegible]s-cès, je serois sorti de la manière la p[illegible]l-lante du ministère, pour livrer au repos le reste de ma vie.

Ce sont les intér[illegible]onies espagnoles, desquelles [illegible]a conduit à parler, qui ont pro[illegible]bond de ma quinteuse fortune. [illegible] que je me suis sacrifié à l'espoir d'assurer le repos et l'indépendance d'un grand peuple.

Quand je songeai à la retraite, des négociations importantes avoient été poussées très loin; j'en avois établi et j'en tenois les fils; je m'étois formé un plan que je croyois utile aux deux mondes; je me flattois d'avoir posé une base où trouveroient place à la fois, et les droits des nations, et l'intérêt de ma patrie, et celui des autres pays. Je ne puis expliquer les détails de ce plan, on sent assez pourquoi.

En diplomatie, un projet conçu, n'est pas un projet exécuté : les gouvernements ont leur routine et leur allure; il faut de la patience : on n'emporte pas d'assaut des cabinets étrangers, comme M. le Dauphin prenoit des vil-

les ; la politique ne marche pas aussi vite que la gloire à la tête de nos soldats. Résistant, par malheur, à ma première inspiration, je restai afin d'accomplir mon ouvrage. Je me figurai que l'ayant préparé, je le reconnoitrois mieux que mon successeur ; je craignis aussi que le portefeuille ne fut pas rendu à M. de Montmorency, et qu'un autre ministre n'adoptât quelque système suranné pour les possessions espagnoles. Je me laissai séduire à l'idée d'attacher mon nom à la liberté de la seconde Amérique, sans compromettre cette liberté dans les colonies émancipées, et sans exposer le principe monarchique des États européens.

Assuré de la bienveillance des divers cabinets du continent, un seul excepté, je ne désespérois pas de vaincre la résistance que m'opposoit en Angleterre l'homme d'État qui vient de mourir ; résistance qui tenoit moins à lui qu'à la mercantile fort mal entendue de sa nation. L'avenir connoîtra peut-être la correspondance particulière qui eut lieu sur ce grand sujet entre moi et mon illustre ami. Comme

tout s'enchaîne dans les destinées d'un [illegible],
il est impossible que M. Canning, e[illegible]
ciant à des projets, d'ailleurs peu diverents
des siens, eût trouvé plus de repos, et qu'il
eût évité les inquiét[illegible] qui ont fa-
tigué ses derniers j[illegible]ıs se hâtent
de disparoître; il [illegible] toute petite
Europe à la guise [illegible]rité : pour ar-
river aux générations nouvelles, il faudra tra-
verser un désert. »

Quoi qu'il en soit, je pensois que l'administration dont j'étois membre, me laisseroit achever un édifice qui ne pouvoit que lui faire honneur; j'avois la naïveté de croire que les affaires de mon ministère, en me portant au dehors, ne me jetoient sur le chemin de personne; comme l'astrologue, je regardois le ciel, et je tombai dans un puits. L'Angleterre applaudit à ma chute : il est vrai que nous avions garnison dans Cadix, sous le drapeau blanc, et que l'émancipation monarchique des colonies espagnoles, par la généreuse influence du fils aîné des Bourbons, auroit élevé la

France au plus haut degré de prospérité et de gloire.

Tel a été le dernier songe de mon âge mûr : je me croyois en Amérique, et je me réveillai en Europe. Il me reste à dire comment je revins autrefois de cette même Amérique, après avoir vu s'évanouir également le premier songe de ma jeunesse.

FIN DU VOYAGE.

rrant de forêts en forêts, je m'étois rap-
des défrichements américains. Un soir
au bord d'un ruisseau une ferme bâtie
ncs d'arbres. Je demandai l'hospitalité;
fut accordée.
uit vint : l'habitation n'étoit éclairée que
flamme du foyer; je m'assis dans un coin
heminée. Tandis que mon hôtesse pré-
le souper, je m'amusai à lire à la lueur
, en baissant la tête, un journal anglois
à terre. J'aperçus, écrits en grosses
, ces mots : FLIGHT OF THE KING, *fuite du*
étoit le récit de l'évasion de Louis XVI,
l'arrestation de l'infortuné monarque à
nes. Le journal récontoit aussi les pro-
e l'émigration, et la réunion de presque
s officiers de l'armée sous le drapeau des

Princes françois. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets.

Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. Une tempête me poussa en dix-neuf jours sur la côte de France, où je fis un demi-naufrage entre les îles de Guernesey et d'Origny. Je pris terre au Havre. Au mois de juillet 1792, j'émigrai avec mon frère. L'armée des Princes était déjà en campagne, et, sans l'intercession de mon malheureux cousin, Armand de Châteaubriand, je n'aurois pas été reçu. J'avois beau dire que j'arrivois tout exprès de la cataracte de Niagara, on ne vouloit rien entendre, et je fus au moment de me battre pour obtenir l'honneur de porter un havresac. Mes camarades, les officiers du régiment de Navarre, formoient une compagnie au camp des Princes, mais j'entrai dans une des compagnies bretonnes. On peut voir ce que je devins, dans la nouvelle préface de mon *Essai historique* [1].

Ainsi ce qui me sembla un devoir renversa

1 Œuvres complètes.

les premiers desseins que j'avais co
amena la première de ces péripéties
marqué ma carrière. Les Bourbons n
pas besoin sans doute qu'un cadet de B etagne
revint d'outre-mer obscur
dévouement, pas besoin
de ses services lorsq obscu-
rité : si, continuan sse al-
lumé la lampe de mo ec le journal
qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence, car personne ne savoit que j'existois. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde : j'aurois pu faire ce que j'aurois voulu puisque j'étois le seul témoin du débat ; mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir.

Pourquoi les solitudes de l'Érié et de l'Ontario se présentent-elles aujourd'hui avec plus de charme à ma pensée, que le brillant spectacle du Bosphore ?

C'est qu'à l'époque de mon voyage aux États-Unis, j'étois plein d'illusion : les troubles de la France commençoient en même temps que

commençoit ma vie; rien n'étoit ac
moi ni dans mon pays. Ces jours me s
à rappeler, parce qu'ils ne reproduis
ma mémoire que l'innocence des se
inspirés par la famille, et par les plai
jeunesse.

Quinze ou seize ans plus tard, après
cond voyage, la révolution s'étoit déjà
je ne me berçois plus de chimères; m
nirs, qui prenoient alors leur source
société, avoient perdu leur candeur.
dans mes deux pèlerinages, je n'avo
découvert le passage du Nord-Ouest;
vois point enlevé la gloire du milieu
où j'étois allé la chercher, et je l'avois
assise sur les ruines d'Athènes.

Parti pour être voyageur en Améri
venu pour être soldat en Europe, je
nis jusqu'au bout, ni l'une ni l'autre
carrières : un mauvais génie m'arrach
ton et l'épée, et me mit la plume à l
A Sparte, en contemplant le ciel pen
nuit [1], je me souvenois des pays qui

1 *Itinéraire.*

déjà vu mon sommeil paisible ou trou
vois salué, sur les chemins de l'All
dans les bruyères de l'Angleterre, ——
champs de l'Italie, au milieu des mers, dans
les forêts canadien toiles que
je voyois briller su ène et de
Ménélas. Mais que e plaindre
aux astres, immobi mes desti-
nées vagabondes? Un jour leur regard ne se fatiguera plus à me poursuivre; il se fixera sur mon tombeau. Maintenant, indifférent moi-même à mon sort, je ne demanderai pas à ces astres malins de l'incliner par une plus douce influence, ni de me rendre ce que le voyageur laisse de sa vie dans les lieux où il passe.

VOYAGE EN ITALIE.

VOYAGE EN ITALI

A M.

PREMIÈRE LETTRE.

Turin, ce 17 juin 1803.

Je n'ai pu vous écrire de Lyon, mon cher ami, comme je vous l'avois promis. Vous savez combien j'aime cette excellente ville, où j'ai été si bien accueilli l'année dernière, et encore

1 M. Joubert (frère aîné de l'avocat-général à la Cour de cassation), homme d'un esprit rare, d'une âme supérieure et bienveillante, d'un commerce sûr et charmant, d'un talent qui lui auroit donné une réputation méritée, s'il n'avoit voulu cacher sa vie; homme ravi trop tôt à sa famille, à la société choisie dont il étoit le lien; homme de qui la mort a laissé

Princes français. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets.

Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. Une tempête me poussa en dix-neuf jours sur la côte de France, où je fis un demi-naufrage entre les îles de Guernesey et d'Origny. Je pris terre au Havre. Au mois de juillet 1792, j'émigrai avec mon frère. L'armée des Princes était déjà en campagne, et, sans l'intercession de mon malheureux cousin, Armand de Châteaubriand, je n'aurois pas été reçu. J'avois beau dire que j'arrivois tout exprès de la cataracte de Niagara, on ne vouloit rien entendre, et je fus au moment de me battre pour obtenir l'honneur de porter un havresac. Mes camarades, les officiers du régiment de Navarre, formoient une compagnie au camp des Princes, mais j'entrai dans une des compagnies bretonnes. On peut voir ce que je devins, dans la nouvelle préface de mon *Essai historique* [1].

Ainsi ce qui me sembla un devoir renversa

1 Œuvres complètes.

les premiers desseins que j'avais conçus, et amena la première de ces péripéties qui ont marqué ma carrière. Les Bourbons n'avoient pas besoin sans doute qu'un cadet de Bretagne revînt d'outre-mer pour leur offrir son obscur dévouement, pas plus qu'ils n'ont eu besoin de ses services lorsqu'il est sorti de son obscurité : si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence, car personne ne savoit que j'existois. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde : j'aurois pu faire ce que j'aurois voulu puisque j'étois le seul témoin du débat ; mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir.

Pourquoi les solitudes de l'Érié et de l'Ontario se présentent-elles aujourd'hui avec plus de charme à ma pensée, que le brillant spectacle du Bosphore ?

C'est qu'à l'époque de mon voyage aux États-Unis, j'étois plein d'illusion : les troubles de la France commençoient en même temps que

commençoit ma vie; rien n'étoit achevé en moi ni dans mon pays. Ces jours me sont doux à rappeler, parce qu'ils ne reproduisent dans ma mémoire que l'innocence des sentiments inspirés par la famille, et par les plaisirs de la jeunesse.

Quinze ou seize ans plus tard, après mon second voyage, la révolution s'étoit déjà écoulée: je ne me berçois plus de chimères; mes souvenirs, qui prenoient alors leur source dans la société, avoient perdu leur candeur. Trompé dans mes deux pèlerinages, je n'avois point découvert le passage du Nord-Ouest; je n'avois point enlevé la gloire du milieu des bois où j'étois allé la chercher, et je l'avois laissée assise sur les ruines d'Athènes.

Parti pour être voyageur en Amérique, revenu pour être soldat en Europe, je ne fournis jusqu'au bout, ni l'une ni l'autre de ces carrières: un mauvais génie m'arracha le bâton et l'épée, et me mit la plume à la main. A Sparte, en contemplant le ciel pendant la nuit [1], je me souvenois des pays qui avoient

1 *Itinéraire.*

déjà vu mon sommeil paisible ou trou[illegible]
vois salué, sur les chemins de l'Alle[illegible],
dans les bruyères de l'Angleterre, dans les
champs de l'Italie, au milieu des mers, dans
les forêts canadien[illegible] toiles que
je voyois briller su[illegible]ène et de
Ménélas. Mais que [illegible] me plaindre
aux astres, immobi[illegible] mes destinées vagabondes? Un jour leur regard ne se fatiguera plus à me poursuivre; il se fixera sur mon tombeau. Maintenant, indifférent moi-même à mon sort, je ne demanderai pas à ces astres malins de l'incliner par une plus douce influence, ni de me rendre ce que le voyageur laisse de sa vie dans les lieux où il passe.

VOYAGE EN ITALIE.

VOYAGE EN ITALIE.

A M. JOUBERT [1].

PREMIÈ

05.

Je n'ai pu vous écrire de Lyon, mon cher ami, comme je vous l'avois promis. Vous savez combien j'aime cette excellente ville, où j'ai été si bien accueilli l'année dernière, et encore

1 M. Joubert (frère aîné de l'avocat-général à la Cour de cassation), homme d'un esprit rare, d'une âme supérieure et bienveillante, d'un commerce sûr et charmant, d'un talent qui lui auroit donné une réputation méritée, s'il n'avoit voulu cacher sa vie; homme ravi trop tôt à sa famille, à la société choisie dont il étoit le lien; homme de qui la mort a laissé

mieux cette année. J'ai revu les vieille
railles des Romains, défendues par les l
Lyonnois de nos jours, lorsque les bomb
conventionnels obligeoient notre ami For
à changer de place le berceau de sa fill
revu l'abbaye des Deux Amants et la fo
de J.-J. Rousseau. Les coteaux de la
sont plus riants et plus pittoresques que ja
les barques qui traversent cette douce ri
mitis Arar, couvertes d'une toile, écl
d'une lumière pendant la nuit, et con
par de jeunes femmes, amusent agréabl
les yeux. Vous aimez les cloches : venez à
tous ces couvents épars sur les collines
blent avoir retrouvé leurs solitaires.

Vous savez déjà que l'Académie de
m'a fait l'honneur de m'admettre au no
de ses membres. Voici un aveu : si le
esprit y est pour quelque chose, ne che
dans mon orgueil que ce qu'il y a de bon

dans mon existence un de ces vides que font l
nées, et qu'elles ne réparent point.

Voyez au reste, sur ce *Voyage en Italie*, l'A
sement en tête de ces deux volumes de voyages.

savez que vous voulez voir l'enfer du beau côté. Le plaisir le plus vif que j'aie éprouvé dans ma vie, c'est d'avoir été honoré en France et chez l'étranger, des marques d'un intérêt inattendu. Il m'est arrivé quelquefois, tandis que je me reposois dans une méchante auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenoient, me disoient-ils, leur enfant pour me remercier. Étoit-ce l'amour-propre qui me donnoit alors ce plaisir vif dont je parle? Qu'importoit à ma vanité que ces obscurs et honnêtes gens me témoignassent leur satisfaction sur un grand chemin, dans un lieu où personne ne les entendoit? Ce qui me touchoit, c'étoit, du moins j'ose le croire, c'étoit d'avoir produit un peu de bien, d'avoir consolé quelques cœurs affligés, d'avoir fait renaître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses parents. Je ne sais ce que vaut mon ouvrage [1]; mais aurois-je goûté cette joie pure, si j'eusse

[1] Le *Génie du Christianisme*.

écrit avec tout le talent imaginable, un
qui auroit blessé les mœurs et la religion

Dites à notre petite société, mon cher
combien je la regrette : elle a un charme
primable parce qu'on sent que ces pièc
qui causent si naturellement de matière
mune, peuvent traiter les plus hauts sujet
que cette simplicité de discours ne vien
d'indigence, mais de choix.

Je quittai Lyon le... à cinq heures du m
Je ne vous ferai pas l'éloge de cette ville
ruines sont là ; elles parleront à la poste
tandis que le courage, la loyauté et la re
seront en honneur parmi les hommes,
ne sera point oublié [1].

Nos amis m'ont fait promettre de leur
de la route. J'ai marché trop vite et le

1 Il m'est très doux de retrouver, à vingt-
ans de distance, dans un manuscrit inconnu, l'
sion des sentiments que je professe plus que
pour les habitants de Lyon ; il m'est encore plu
d'avoir reçu dernièrement de ces habitants les
marques d'estime dont ils m'honorèrent il y a l
un quart de siècle.

m'a manqué pour tenir parole. J'ai s[illegible] t barbouillé au crayon sur un porte[illegible] e petit journal que je vous envoie. Vous [illegible] trouver dans le livre de postes les [illegible] pays *inconnus* que j[illegible] exemple, Pont-de-[illegible] mais vous m'avez t[illegible] notes et toujours d[illegible] mot.

[illegible] ; par [illegible]ambéry ; [illegible]lloit des [illegible] amis ne pourront se plaindre si je vous prends au

JOURNAL.

La route est assez triste en sortant de Lyon. Depuis la Tour-du-Pin jusqu'à Pont-de-Beauvoisin, le pays est frais et bocager. On découvre en approchant de la Savoie trois rangs de montagnes, à peu près parallèles et s'élevant les unes au-dessus des autres. La plaine au pied de ces montagnes est arrosée par la petite rivière le Gué : cette plaine vue de loin paroît unie ; quand on y entre on s'aperçoit qu'elle est semée de collines irrégulières : on y trouve quelques futaies, des champs de blé et des vignes. Les montagnes qui forment le

fond du paysage sont ou verdoyantes et moussues, ou terminées par des rochers en forme de cristaux. Le Gué coule dans un encaissement si profond, qu'on peut appeler son lit une vallée : en effet, les bords intérieurs en sont ombragés d'arbres. Je n'avois remarqué cela que dans certaines rivières de l'Amérique, particulièrement à Niagara.

Dans un endroit on cotoie le Gué d'assez près : le rivage opposé du torrent est formé de pierres qui ressemblent à de hautes murailles romaines, d'une architecture pareille à celle des arènes de Nimes [1].

Quand vous êtes arrivé aux Échelles, le pays devient plus sauvage. Vous suivez, pour trouver une issue, des gorges tortueuses dans des rochers plus ou moins horizontaux, inclinés ou perpendiculaires. Sur ces rochers fumoient des nuages blancs, comme les brouillards du matin qui sortent de la terre dans les lieux bas : ces nuages s'élevoient au-dessus ou s'abaissoient au-dessous des masses de gra-

1 Je n'avois pas encore vu le Colysée.

nit, de manière à laisser voir la cime des monts, ou à remplir l'intervalle qui se trouvoit entre cette cime et le ciel. Le tout formoit un chaos dont les limites indéfinies sembloient n'appartenir à aucun élément déterminé.

Le plus haut sommet de ces montagnes est occupé par la grande chartreuse, et au pied de ces montagnes se trouve le chemin d'Emmanuel : la religion a placé ses bienfaits près de celui *qui est dans les cieux;* le prince a rapproché les siens de la demeure des hommes.

Il y avoit autrefois dans ce lieu une inscription annonçant qu'Emmanuel, pour le bien public, avoit fait percer la montagne. Sous le règne révolutionnaire l'inscription fut effacée; Buonaparte l'a fait rétablir; on y doit seulement ajouter son nom : que n'agit-on toujours avec autant de noblesse!

On passoit anciennement dans l'intérieur même du rocher par une galerie souterraine. Cette galerie est abandonnée; je n'ai vu dans ce lieu que de petits oiseaux de montagne qui voltigeoient en silence à l'ouverture de la ca-

fond du paysage sont ou verdoyantes et moussues, ou terminées par des rochers en forme de cristaux. Le Gué coule dans un encaissement si profond, qu'on peut appeler son lit une vallée : en effet, les bords intérieurs en sont ombragés d'arbres. Je n'avois remarqué cela que dans certaines rivières de l'Amérique, particulièrement à Niagara.

Dans un endroit on cotoie le Gué d'assez près : le rivage opposé du torrent est formé de pierres qui ressemblent à de hautes murailles romaines, d'une architecture pareille à celle des arènes de Nimes [1].

Quand vous êtes arrivé aux Échelles, le pays devient plus sauvage. Vous suivez, pour trouver une issue, des gorges tortueuses dans des rochers plus ou moins horizontaux, inclinés ou perpendiculaires. Sur ces rochers fumoient des nuages blancs, comme les brouillards du matin qui sortent de la terre dans les lieux bas : ces nuages s'élevoient au-dessus ou s'abaissoient au-dessous des masses de gra-

1 Je n'avois pas encore vu le Colysée.

nit, de manière à laisser voir la cime d
ou à remplir l'intervalle qui se trou
cette cime et le ciel. Le tout formoit s
dont les limites indéfinies sembloient r-
tenir à aucun élém

Le plus haut so nes est
occupé par la grand pied de
ces montagnes se in d'Emma-
nuel : la religion a placé ses bienfaits près de
celui *qui est dans les cieux;* le prince a rap-
proché les siens de la demeure des hommes.

Il y avoit autrefois dans ce lieu une inscrip-
tion annonçant qu'Emmanuel, pour le bien
public, avoit fait percer la montagne. Sous le
règne révolutionnaire l'inscription fut effacée;
Buonaparte l'a fait rétablir; on y doit seule-
ment ajouter son nom : que n'agit-on toujours
avec autant de noblesse!

On passoit anciennement dans l'intérieur
même du rocher par une galerie souterraine.
Cette galerie est abandonnée; je n'ai vu dans
ce lieu que de petits oiseaux de montagne qui
voltigeoient en silence à l'ouverture de la ca-

verne, comme ces songes placés à l'entrée de l'enfer de Virgile :

Foliisque sub omnibus hærent.

Chambéry est situé dans un bassin dont les bords rehaussés sont assez nus, mais on y arrive par un défilé charmant, et on en sort par une belle vallée. Les montagnes qui resserrent cette vallée étoient en partie revêtues de neige; elles se cachoient et se découvroient sans cesse sous un ciel mobile, formé de vapeurs et de nuages.

C'est à Chambéry qu'un homme fut accueilli par une femme, et que pour prix de l'hospitalité qu'il en reçut, de l'amitié qu'elle lui porta, il se crut philosophiquement obligé de la déshonorer. Ou Jean-Jacques Rousseau a pensé que la conduite de madame de Warens étoit une chose ordinaire, et alors que deviennent les prétentions du citoyen de Genève à la vertu? Ou il a été d'opinion que cette conduite étoit répréhensible, et alors il a sacrifié la mémoire de sa bienfaitrice à la vanité d'écrire quelques pages éloquentes. Ou enfin Rous-

seau s'est persuadé que ses éloges et le charme de son style feroient passer par dessus les torts qu'il impute à madame de Warens, et alors c'est le plus odieux des amours-propres. Tel est le danger des lettres : le désir de faire du bruit l'emporte quelquefois sur des sentiments nobles et généreux. Si Rousseau ne fût jamais devenu un homme célèbre, il aurait enseveli dans les vallées de la Savoie les foiblesses de la femme qui l'avoit nourri; il se seroit sacrifié aux défauts mêmes de son amie; il l'auroit soulagée dans ses vieux ans, au lieu de se contenter de lui donner une tabatière d'or et de s'enfuir. Maintenant que tout est fini pour Rousseau, qu'importe à l'auteur des Confessions, que sa poussière soit ignorée ou fameuse? Ah! que la voix de l'amitié trahie ne s'élève jamais contre mon tombeau!

Les souvenirs historiques entrent pour beaucoup dans le plaisir ou dans le déplaisir du voyageur. Les princes de la maison de Savoie, aventureux et chevaleresques, marient bien leur mémoire aux montagnes qui couvrent leur petit empire.

Après avoir passé Chambéry, le cours de l'Isère mérite d'être remarqué du pont de Montmélian. Les Savoyards sont agiles, assez bien faits, d'une complexion pâle, d'une figure régulière; ils tiennent de l'Italien et du François : ils ont l'air pauvre sans indigence, comme leurs vallées. On rencontre partout dans leur pays des croix sur les chemins et des madones dans le tronc des pins et des noyers; annonce du caractère religieux de ces peuples. Leurs petites églises, environnées d'arbres, font un contraste touchant avec leurs grandes montagnes. Quand les tourbillons de l'hiver descendent de ces sommets chargés de glaces éternelles, le Savoyard vient se mettre à l'abri dans son temple champêtre, et prier sous un toit de chaume celui qui commande aux éléments.

Les vallées où l'on entre au-dessus de Montmélian, sont bordées par des monts de diverses formes, tantôt demi-nus, tantôt revêtus de forêts. Le fond de ces vallées représente assez pour la culture les mouvements du terrain et les anfractuosités de Marly, en y mê-

lant de plus des eaux abondantes et u
Le chemin a moins l'air d'une route p
que de l'allée d'un parc. Les noyers d
allée est ombragée, m'ont rappelé c
nous admirions dans nos promenades
gny. Ces arbres nous rassembleront-il ncore
sous leur ombre [1] dans
un mouvement de r

Beaux arbres qui
Bientôt vous me

Ceux qui meurent à l'ombre des arbres qui les ont vus naître sont-ils donc si à plaindre?

Les vallées dont je vous parle se terminent au village qui porte le joli nom d'Aigue-Belle. Lorsque je passai dans ce village, la hauteur qui le domine étoit couronnée de neige : cette neige, fondant au soleil, avoit descendu en longs rayons tortueux, dans les concavités noires et vertes du rocher : vous eussiez dit d'une gerbe de fusées, ou d'un essaim de beaux serpents blancs qui s'élançoient de la cime des monts dans la vallée.

1 Ils ne nous ont point rassemblés.

Aigue-Belle semble clore les Alpes
bientôt en tournant un gros rocher
tombé dans le chemin, vous apercevez d
velles vallées qui s'enfoncent dans la
des monts attachés au cours de l'Arch
vallées prennent un caractère plus sév
plus sauvage.

Les monts des deux côtés se dressent
flancs deviennent perpendiculaires; leur
mets stériles commencent à présenter qu
glaciers : des torrents, se précipitant de
part, vont grossir l'Arche qui court folle
Au milieu de ce tumulte des eaux, j'ai r
qué une cascade légère et silencieuse
tombe avec une grace infinie sous un
de saules. Cette draperie humide, agit
le vent, auroit pu représenter aux poè
robe ondoyante de la Naïade, assise su
roche élevée. Les anciens n'auroient pas
qué de consacrer un autel aux Nymphes
ce lieu.

Bientôt le paysage atteint toute sa gran
les forêts de pins, jusqu'alors assez je
vieillissent; le chemin s'escarpe, se plie

replie sur des abymes; des ponts de bois servent à traverser des gouffres où vous voyez bouillonner l'onde, où vous l'entendez mugir.

Ayant passé Saint-Jean de Maurienne, et étant arrivé vers le coucher du soleil à Saint-André, je ne trouvai point de chevaux, et fus obligé de m'arrêter. J'allai me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts; leurs dentelures se traçoient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortoit peu à peu du pied de ces monts, et s'élevoit vers leur cime.

J'entendois la voix du rossignol et le cri de l'aigle; je voyois les alisiers fleuris dans la vallée et les neiges sur la montagne : un château, ouvrage des Carthaginois, selon la tradition populaire, montroit ses débris sur la pointe d'un roc. Tout ce qui vient de l'homme dans ces lieux est chétif et fragile; des parcs de brebis formés de joncs entrelacés, des maisons de terre bâties en deux jours : comme si le chevrier de la Savoie, à l'aspect des masses éternelles qui l'environnent, n'avoit pas cru devoir se fatiguer pour les besoins passagers

de sa courte vie! comme si la tour d'*Annibal* en ruines l'eût averti du peu de durée et de la vanité des monuments.

Je ne pouvois cependant m'empêcher, en considérant ce désert, d'admirer avec effroi la haine d'un homme, plus puissante que tous les obstacles, d'un homme qui, du détroit de Cadix, s'étoit frayé une route à travers les Pyrénées et les Alpes, pour venir chercher les Romains. Que les récits de l'antiquité ne nous indiquent pas l'endroit précis du passage d'Annibal, peu importe; il est certain que ce grand capitaine a franchi ces monts alors sans chemins, plus sauvages encore par leurs habitants que par leurs torrents, leurs rochers et leurs forêts. On dit que je comprendrais mieux à Rome cette haine terrible que ne purent assouvir les batailles de la Trébie, de Trasimène et de Cannes : on m'assure qu'aux bains de Caracalla les murs, jusqu'à hauteur d'homme, sont percés de coups de pique. Est-ce le Germain, le Gaulois, le Cantabre, le Goth, le Vandale, le Lombard, qui s'est acharné contre ces murs? La vengeance de l'espèce

humaine devoit peser sur ce peuple libre qui ne pouvoit bâtir sa grandeur, qu'avec l'esclavage et le sang du reste du monde.

Je partis à la pointe du jour de Saint-André, et j'arrivai vers les deux heures après-midi à Lans-le-Bourg, au pied du Mont-Cénis. En entrant dans le village, je vis un paysan qui tenoit un aiglon par les pieds, tandis qu'une troupe impitoyable frappoit le jeune roi, insultoit à la foiblesse de l'âge et à la majesté tombée : le père et la mère du noble orphelin avoient été tués. On me proposa de me le vendre, mais il mourut des mauvais traitements qu'on lui avoit fait subir, avant que je le pusse délivrer. N'est-ce pas là le petit Louis XVII, son père et sa mère?

Ici on commence à gravir le Mont-Cénis [1], et l'on quitte la petite rivière d'Arche qui vous a conduit au pied de la montagne : de l'autre côté du Mont-Cénis, la Doria vous ouvre l'entrée de l'Italie. J'ai eu souvent occasion d'ob-

1 On travailloit à la route ; elle n'étoit pas achevée, et l'on se faisoit encore *ramasser*.

server cette utilité des fleuves dans mes voyages. Non-seulement ils sont eux-mêmes des *grands chemins qui marchent*, comme les appelle Pascal, mais ils tracent encore le chemin aux hommes et leur facilitent le passage des montagnes. C'est en côtoyant leurs rives que les nations se sont trouvées; les premiers habitants de la terre pénétrèrent à l'aide de leurs cours, dans les solitudes du monde. Les Grecs et les Romains offroient des sacrifices aux fleuves; la fable faisoit les fleuves enfants de Neptune, parce qu'ils sont formés des vapeurs de l'Océan, et qu'ils mènent à la découverte des lacs et des mers; fils voyageurs, ils retournent au sein et au tombeau paternels.

Le Mont-Cénis, du côté de la France, n'a rien de remarquable. Le lac du plateau ne m'a paru qu'un petit étang. Je fus désagréablement frappé au commencement de la descente vers la Novalaise; je m'attendois, je ne sais pourquoi, à découvrir les plaines de l'Italie : je ne vis qu'un gouffre noir et profond, qu'un cahos de torrents et de précipices.

En général, les Alpes, quoique plus élevées

les montagnes de l'Amérique septentrio-
, ne m'ont pas paru avoir ce caractère
nal, cette virginité de site que l'on re-
que dans les Apalaches, ou même dans
autes terres du Canada; la lutte d'un
nole sous un magnolia, ou d'un Chipowais
un pin, a tout un autre caractère que la
ne d'un Savoyard sous un noyer.

A M. JOUBERT.

LETTRE DEUXIÈME.

Milan, lundi matin 21 juin 1803.

Je vais toujours commencer ma lettre, mon cher ami, sans savoir quand j'aurai le temps de la finir.

Réparation complète à l'Italie. Vous aurez vu par mon petit journal daté de Turin, que je n'avois pas été très frappé de la *première vue*. L'effet des environs de Turin est beau, mais ils sentent encore la Gaule; on peut se croire en Normandie, aux montagnes près. Turin est une ville nouvelle, propre, régulière, fort ornée de palais, mais d'un aspect un peu triste.

Mes jugements se sont rectifiés en traversant la Lombardie : l'effet ne se produit

pourtant sur le voyageur qu'à la longue. Vous voyez d'abord un pays fort riche dans l'ensemble, et vous dites : « C'est bien ; » mais quand vous venez à détailler les objets, l'enchantement arrive. Des prairies dont la verdure surpasse la fraicheur et la finesse des gazons anglois, se mêlent à des champs de maïs, de riz et de froment ; ceux-ci sont surmontés de vignes qui passent d'un échalas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons : le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs, ou font remonter et descendre des barques sur les courants d'eau. Cette scène se prolonge pendant quarante lieues, en augmentant toujours de richesse jusqu'à Milan, centre du tableau : à droite on aperçoit l'Apennin, à gauche les Alpes.

On voyage très vite ; les chemins sont ex-

cellents : les auberges, supérieures à c
France, valent presque celles de l'Ang
Je commence à croire que cette Franc
licée est un peu barbare [1].

Je ne m'étonne plus du dédain que l
liens ont conservé pour nous autres
Alpins, Visigots, Gaulois, Germains
dinaves, Slaves, Anglo-Normands : no

1 Il faut se reporter à l'époque où cette let
écrite (1805). S'il étoit si commode de voya
dans l'Italie, qui n'étoit qu'un camp de la
combien aujourd'hui, dans la plus profond
lorsqu'une multitude de nouveaux chemins
ouverts, n'est-il pas plus facile encore de
ce beau pays ! Nous y sommes appelés par
vœux. Le François est un singulier ennemi
trouve d'abord un peu insolent, un peu tro
peu trop actif, trop remuant ; il n'est pa
parti qu'on le regrette. Le soldat françois
aux travaux de l'hôte chez lequel il est logé ;
humeur donne la vie et le mouvement à t
s'accoutume à le regarder comme un consc
famille. Quant aux chemins et aux auberges de
c'est bien pis aujourd'hui qu'en 1805. Nous
sous ce rapport, l'Espagne exceptée, au-de
tous les peuples de l'Europe.

de plomb, nos villes enfumées, nos villages boueux doivent leur faire horreur. Les villes et villages ont ici une tout autre apparence : les maisons sont grandes et d'une blancheur éclatante au dehors; les rues sont larges et souvent traversées de ruisseaux d'eau vive où les femmes lavent leur linge et baignent leurs enfants. Turin et Milan ont la régularité, la propreté, les trottoirs de Londres, et l'architecture des plus beaux quartiers de Paris : il y a même des raffinements particuliers; au milieu des rues, afin que le mouvement de la voiture soit plus doux, on a placé deux rangs de pierres plates, sur lesquelles roulent les deux roues, on évite ainsi les inégalités du pavé.

La température est charmante; encore me dit-on que je ne trouverai le ciel de l'Italie qu'au delà de l'Apennin : la grandeur et l'élévation des appartements empêche de souffrir de la chaleur.

23 juin.

J'ai vu le général Murat; il m'a reçu avec

Aigue-Belle semble clore les Alpes; mai bientôt en tournant un gros rocher isolé tombé dans le chemin, vous apercevez de nou velles vallées qui s'enfoncent dans la chaîn des monts attachés au cours de l'Arche. Ce vallées prennent un caractère plus sévère e plus sauvage.

Les monts des deux côtés se dressent; leur flancs deviennent perpendiculaires; leurs som mets stériles commencent à présenter quelque glaciers : des torrents, se précipitant de tout part, vont grossir l'Arche qui court follement Au milieu de ce tumulte des eaux, j'ai remar qué une cascade légère et silencieuse, qu tombe avec une grace infinie sous un rideau de saules. Cette draperie humide, agitée pa le vent, auroit pu représenter aux poètes l robe ondoyante de la Naïade, assise sur un roche élevée. Les anciens n'auroient pas man qué de consacrer un autel aux Nymphes dan ce lieu.

Bientôt le paysage atteint toute sa grandeur les forêts de pins, jusqu'alors assez jeunes vieillissent; le chemin s'escarpe, se plie et s

replie sur des abymes; des ponts de bois servent à traverser des gouffres où vous voyez bouillonner l'onde, où vous l'entendez mugir.

Ayant passé Saint-Jean de Mauri[illegible]ne, et étant arrivé vers le coucher du soleil [illegible] Saint-André, je ne trouvai point de chevau[illegible], et fus obligé de m'arrêter. J'allai me promener hors du village. L'air d[illegible]ment à la crête des monts; leurs d[illegible]ient avec une pureté extrao[illegible] tandis qu'une grande nuit [illegible]u pied de ces monts, et s[illegible]ime.

J'entendois la voix du rossignol et le cri de l'aigle; je voyois les alisiers fleuris dans la vallée et les neiges sur la montagne : un château, ouvrage des Carthaginois, selon la tradition populaire, montroit ses débris sur la pointe d'un roc. Tout ce qui vient de l'homme dans ces lieux est chétif et fragile; des parcs de brebis formés de joncs entrelacés, des maisons de terre bâties en deux jours : comme si le chevrier de la Savoie, à l'aspect des masses éternelles qui l'environnent, n'avoit pas cru devoir se fatiguer pour les besoins passagers

de sa courte vie! comme si la tour d'A
en ruines l'eût averti du peu de durée
vanité des monuments.

Je ne pouvois cependant m'empêch
considérant ce désert, d'admirer avec
haine d'un homme, plus puissante q
les obstacles, d'un homme qui, du dé
Cadix, s'étoit frayé une route à trav
Pyrénées et les Alpes, pour venir chere
Romains. Que les récits de l'antiquité
indiquent pas l'endroit précis du passag
nibal, peu importe; il est certain que c
capitaine a franchi ces monts alors sa
mins, plus sauvages encore par leur
tants que par leurs torrents, leurs roc
leurs forêts. On dit que je comprendrai
à Rome cette haine terrible que ne
assouvir les batailles de la Trébie, de
mène et de Cannes : on m'assure qu'au
de Caracalla les murs, jusqu'à hauteur
me, sont percés de coups de pique. E
Germain, le Gaulois, le Cantabre, le
le Vandale, le Lombard, qui s'est a
contre ces murs? La vengeance de l

humaine devoit peser sur ce peuple libre qui ne pouvoit bâtir sa grandeur, qu'avec l'esclavage et le sang du reste du monde.

Je partis à la pointe du jour de Saint-André, et j'arrivai vers les deux heures après-midi à Lans-le-Bourg, au pied du Mont-Cénis. En entrant dans le village, je vis un paysan qui tenoit un aiglon par les pieds, tandis qu'une troupe impitoyable frappoit le jeune roi, insultoit à la foiblesse de l'âge et à la majesté tombée : le père et la mère du noble orphelin avoient été tués. On me proposa de me le vendre, mais il mourut des mauvais traitements qu'on lui avoit fait subir, avant que je le pusse délivrer. N'est-ce pas là le petit Louis XVII, son père et sa mère?

Ici on commence à gravir le Mont-Cénis [1], et l'on quitte la petite rivière d'Arche qui vous a conduit au pied de la montagne : de l'autre côté du Mont-Cénis, la Doria vous ouvre l'entrée de l'Italie. J'ai eu souvent occasion d'ob-

1 On travailloit à la route ; elle n'étoit pas achevée, et l'on se faisoit encore *ramasser*.

server cette utilité des fleuves dans mes voyages. Non-seulement ils sont eux-mêmes des *grands chemins qui marchent*, comme les appelle Pascal, mais ils tracent encore le chemin aux hommes et leur facilitent le passage des montagnes. C'est en côtoyant leurs rives que les nations se sont trouvées; les premiers habitants de la terre pénétrèrent à l'aide de leurs cours, dans les solitudes du monde. Les Grecs et les Romains offroient des sacrifices aux fleuves; la fable faisoit les fleuves enfants de Neptune, parce qu'ils sont formés des vapeurs de l'Océan, et qu'ils mènent à la découverte des lacs et des mers; fils voyageurs, ils retournent au sein et au tombeau paternels.

Le Mont-Cénis, du côté de la France, n'a rien de remarquable. Le lac du plateau ne m'a paru qu'un petit étang. Je fus désagréablement frappé au commencement de la descente vers la Novalaise; je m'attendois, je ne sais pourquoi, à découvrir les plaines de l'Italie : je ne vis qu'un gouffre noir et profond, qu'un cahos de torrents et de précipices.

En général, les Alpes, quoique plus élevées

que les montagnes de l'Amérique septentrionale, ne m'ont pas paru avoir ce caractère original, cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches, ou même dans les hautes terres du Canada; la hutte d'un Siminole sous un magnolia, ou d'un Chipowais sous un pin, a tout un autre caractère que la cabane d'un Savoyard sous un noyer.

A M. JOUBERT.

LETTRE DEUXIÈME.

Milan, lundi matin 21 jui

Je vais toujours commencer ma lett
cher ami, sans savoir quand j'aurai l
de la finir.

Réparation complète à l'Italie. Vou
vu par mon petit journal daté de Tur
je n'avois pas été très frappé de la p
vue. L'effet des environs de Turin es
mais ils sentent encore la Gaule; on
croire en Normandie, aux montagne
Turin est une ville nouvelle, propre
lière, fort ornée de palais, mais d'un
un peu triste.

Mes jugements se sont rectifiés en
versant la Lombardie : l'effet ne se

pourtant sur le voyageur qu'à la longue. Vous voyez d'abord un pays fort riche dans l'ensemble, et vous dites : « C'est bien ; » mais quand vous venez à détailler les objets, l'enchantement arrive. Des prairies dont la verdure surpasse la fraicheur et la finesse des gazons anglois, se mêlent à des champs de mais, de riz et de froment ; ceux-ci sont surmontés de vignes qui passent d'un échalas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons : le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs, ou font remonter et descendre des barques sur les courants d'eau. Cette scène se prolonge pendant quarante lieues, en augmentant toujours de richesse jusqu'à Milan, centre du tableau : à droite on aperçoit l'Apennin, à gauche les Alpes.

On voyage très vite ; les chemins sont ex-

cellents : les auberges, supérieures à ce
France, valent presque celles de l'Angl
Je commence à croire que cette Franc
licée est un peu barbare [1].

Je ne m'étonne plus du dédain que l
liens ont conservé pour nous autres
Alpins, Visigots, Gaulois, Germains,
dinaves, Slaves, Anglo-Normands : not

1 Il faut se reporter à l'époque où cette lett
écrite (1803). S'il étoit si commode de voyag
dans l'Italie, qui n'étoit qu'un camp de la
combien aujourd'hui, dans la plus profond
lorsqu'une multitude de nouveaux chemins
ouverts, n'est-il pas plus facile encore de p
ce beau pays! Nous y sommes appelés par
vœux. Le François est un singulier ennemi
trouve d'abord un peu insolent, un peu trop
peu trop actif, trop remuant; il n'est pas
parti qu'on le regrette. Le soldat françois
aux travaux de l'hôte chez lequel il est logé; a
bonneur donne la vie et le mouvement à te
s'accoutume à le regarder comme un conscri
famille. Quant aux chemins et aux auberges de
c'est bien pis aujourd'hui qu'en 1803. Nous
sous ce rapport, l'Espagne exceptée, au-des
tous les peuples de l'Europe.

de plomb, nos villes enfumées, no [illegible]
boueux doivent leur faire horreur. [illegible]
et villages ont ici une tout autre ap[illegible]
les maisons sont grandes et d'une [illegible]r
éclatante au dehor[illegible] et
souvent traversées [illegible] où
les femmes lavent [illegible]ent leurs
enfants. Turin et [illegible]gularité, la
propreté, les trottoirs de Londres, et l'architecture des plus beaux quartiers de Paris : il y a même des raffinements particuliers ; au milieu des rues, afin que le mouvement de la voiture soit plus doux, on a placé deux rangs de pierres plates, sur lesquelles roulent les deux roues, on évite ainsi les inégalités du pavé.

La température est charmante; encore me dit-on que je ne trouverai le ciel de l'Italie qu'au delà de l'Apennin : la grandeur et l'élévation des appartements empêche de souffrir de la chaleur.

25 juin.

J'ai vu le général Murat ; il m'a reçu avec

empressement et obligeance ; je lui ai remis la lettre de l'excellente madame Bacchiochi[1]. J'ai passé ma journée avec des aides-de-camp et de jeunes militaires ; on ne peut être plus courtois : l'armée françoise est toujours la même ; l'honneur est là tout entier.

J'ai dîné en grand gala chez M. de Melzi : il s'agissoit d'une fête donnée à l'occasion du baptême de l'enfant du général Murat. M. de Melzi a connu mon malheureux frère : nous en avons parlé longtemps. Le vice-président a des manières fort nobles ; sa maison est celle d'un prince, et d'un prince qui l'auroit toujours été. Il m'a traité poliment et froidement, et m'a tout juste trouvé dans des dispositions pareilles aux siennes.

Je ne vous parle point, mon cher ami, des monuments de Milan, et surtout de la cathédrale qu'on achève ; le gothique, même de marbre, me semble jurer avec le soleil et

1 Depuis princesse de Lucques, sœur aînée de Buonaparte qui, à cette époque, n'étoit encore que premier consul.

les mœurs de l'Italie. Je pars à l'i
vous écrirai de Florence [1] et de Ro

[1] Les lettres écrites de Florence ne se sont pas retrouvées.

A M. JOUBERT.

LETTRE TROISIÈME.

au soir, en arrivant, 1805.

te ma froideur s'est éva-
nouie , persécuté par ce que
j'ai vu, , , j vu, je crois, ce que personne n'a
vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint : les sots !
les ames glacées ! les barbares ! Quand ils
viennent ici, n'ont-ils pas traversé la Tos-
cane, jardin anglois au milieu duquel il y a
un temple, c'est-à-dire Florence ? n'ont-ils
pas passé en caravane avec les aigles et les
sangliers, les solitudes de cette seconde Italie
appelée l'État Romain ? Pourquoi ces créatu-
res voyagent-elles ? Arrivé comme le soleil
se couchoit, j'ai trouvé toute la population
allant se promener dans l'Arabie déserte à

la porte de Rome : quelle ville ! quels souvenirs !

28 juin, onze heures du soir.

J'ai couru tout ce jour, veille de la fête de Saint-Pierre. J'ai déjà vu le Colysée, le Panthéon, la colonne Trajane, le château Saint-Ange, Saint-Pierre; que sais-je ? j'ai vu l'illumination et le feu d'artifice qui annoncent pour demain la grande cérémonie consacrée au prince des Apôtres : tandis qu'on prétendoit me faire admirer un feu placé au haut du Vatican, je regardois l'effet de la lune sur le Tibre, sur ces maisons romaines, sur ces ruines qui pendent ici de toute part.

29 juin.

Je sors de l'office à Saint-Pierre. Le pape a une figure admirable : pâle, triste, religieux, toutes les tribulations de l'Église sont sur son front. La cérémonie étoit superbe; dans quelques moments surtout, elle étoit étonnante; mais chant médiocre, église déserte; point de peuple.

5 juillet 1805.

Je ne sais si tous ces bouts de ligne finiront par faire une lettre. Je serois honteux, mon cher ami, de vous dire si peu de chose, si je ne voulois, avant d'essayer de peindre les objets, y voir un peu plus clair. Malheureusement j'entrevois déjà que la seconde Rome tombe à son tour : tout finit.

Sa Sainteté m'a reçu hier; elle m'a fait asseoir auprès d'elle de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'elle lisoit le *Génie du Christianisme*, dont elle avoit un volume ouvert sur sa table. On ne peut voir un meilleur homme, un plus digne prélat, et un prince plus simple : ne me prenez pas pour madame de Sévigné. Le Secrétaire d'État, le cardinal Gonsalvi, est un homme d'un esprit fin et d'un caractère modéré. Adieu. Il faut pourtant mettre tous ces petits papiers à la poste.

OLI ET LA VILLA ADRIANA.

10 décembre 1805.

is peut-être le premier étranger qui la course de Tivoli, dans une dispo- l'ame qu'on ne porte guère en voyage, à seul arrivé à sept heures du soir, e décembre, à l'auberge du *Temple ibylle*. J'occupe une petite chambre à ité de l'auberge, en face de la cascade atends mugir. J'ai essayé d'y jeter un je n'ai découvert dans la profondeur curité que quelques lueurs blanches es par le mouvement des eaux. Il m'a apercevoir au loin une enceinte, for- rbres et de maisons, et autour de cette e, un cercle de montagnes. Je ne sais le jour changera demain à ce paysage

Le lieu est propre à la réflexion et à la rêverie : je remonte dans ma vie passée ; je sens le poids du présent, et je cherche à pénétrer mon avenir. Où serai-je, que ferai-je, et que serai-je dans vingt ans d'ici? Toutes les fois que l'on descend en soi-même, à tous les vagues projets que l'on forme, on trouve un obstacle invincible, une incertitude causée par une certitude : cet obstacle, cette certitude, est la mort, cette terrible mort qui arrête tout, qui vous frappe vous ou les autres.

Est-ce un ami que vous avez perdu? En vain avez-vous mille choses à lui dire : malheureux, isolé, errant sur la terre, ne pouvant confier vos peines ou vos plaisirs à personne, vous appelez votre ami, et il ne viendra plus soulager vos maux, partager vos joies; il ne vous dira plus : « Vous avez eu tort, vous avez eu raison d'agir ainsi. » Maintenant il vous faut marcher seul. Devenez riche, puissant, célèbre, que ferez-vous de ces prospérités sans votre ami? Une chose a tout détruit, la mort. Flots qui vous précipitez dans cette nuit profonde où je vous entends gronder,

disparoissez-vous plus vite que les jours de l'homme, ou pouvez-vous me dire ce que c'est que l'homme, vous qui avez vu passer tant de générations sur ces bords ?

Ce 11 décembre.

Aussitôt que le jour a paru, j'ai ouvert mes fenêtres. Ma première vue de Tivoli dans les ténèbres étoit assez exacte; mais la cascade m'a paru petite et les arbres que j'avois cru apercevoir, n'existoient point. Un amas de vilaines maisons s'élevoit de l'autre côté de la rivière; le tout étoit enclos de montagnes dépouillées. Une vive aurore derrière ces montagnes, le temple de Vesta à quatre pas de moi dominant la grotte de Neptune, m'ont consolé. Immédiatement au-dessus de la chute, un troupeau de bœufs, d'ânes et de chevaux, s'est rangé le long d'un banc de sable: toutes ces bêtes se sont avancées d'un pas dans le Téverone, ont baissé le cou, et ont bu lentement au courant de l'eau qui passoit comme un éclair devant elles, pour se précipiter. Un paysan Sabin, vêtu d'une peau

de chèvre, et portant une espèce de
roulée au bras gauche, s'est appuy
bâton et a regardé boire son troupe
qui contrastoit par son immobilité
lence, avec le mouvement et le bruit

Mon déjeuner fini, on m'a amené
et je suis allé me placer avec lui s
de la cascade : j'avois vu la cataracte
gara. Du pont de la cascade nous
descendus à la grotte de Neptune, a
mée, je crois, par Vernet. L'Anio
première chute sous le pont, s'engouf
des roches et reparoit dans cette
Neptune, pour aller faire une s-co
à la grotte des Sirènes.

Le bassin de la grotte de Neptune a
d'une coupe : j'y ai vu boire des c
Un colombier creusé dans le roc, et
blant à l'aire d'un aigle plutôt qu'à l'
pigeon, présente à ces pauvres ois
hospitalité trompeuse; ils se croient
dans ce lieu en apparence inaccessib
font leur nid; mais une route secrète
pendant les ténèbres, un ravisseur e

petits qui dormoient sans crainte au bruit des eaux sous l'aile de leur mère. *Observans nido, implumes detraxit.*

De la grotte de Neptune remonts voli, et sortant par la porte Angelo bruzze, mon Cicerone m'a conduit dar des Sabins, *pubemque sabellum.* J'a à l'aval de l'Anio j d'oliviers où s'ouvre une vue te célèbre solitude. On de Vesta, les grot rènes, et les casca portiques de la *vill* vapeur bleuâtre répandue à travers le paysage, en adoucissoit les plans.

On a une grande idée de l'architecture romaine, lorsqu'on songe que ces masses bâties depuis tant de siècles, ont passé du service des hommes à celui des éléments, qu'elles soutiennent aujourd'hui le poids et le mouvement des eaux, et sont devenues les inébranlables rochers de ces tumultueuses cascades.

Ma promenade a duré six heures. Je suis entré en revenant à mon auberge, dans une

cour délabrée, aux murs de laquelle sont appliquées des pierres sépulcrales chargées d'inscriptions mutilées. J'ai copié quelques unes de ces inscriptions :

DIS. MAN.
ULLÆ. PAULIN.
VIXIT ANN. X
MENSIBUS DIEB. 3.

SEI. DEUS.
SEI. DEA.

D. M.
VICTORIÆ.
FILLÆ QUÆ.
VIXIT. AN. XV
PEREGRINA,
MATER. B. M. F.

D. M.
LICINIA
ASELERIO
TENIS

Que peut-il y avoir de plus vain que tout

ceci ? Je lis sur une pierre les regre
vivant donnoit à un mort; ce vivant
à son tour, et après 2000 ans je vier
barbare des Gaules, parmi les ruines de Rome,
étudier ces épitaph rraite aban-
donnée, moi indif qui pleura
comme à celui qu oi qui de-
main m'éloignerai ces lieux,
et qui disparoîtrai bientôt de la terre.

Tous ces poètes de Rome qui passèrent à Tibur, se plurent à retracer la rapidité de nos jours : *Carpe diem*, disoit Horace ; *Te spectem suprema mihi cùm venerit hora*, disoit Tibulle ; Virgile peignoit cette dernière heure : *Invalidasque tibi tendens, heu! non tua palmas*. Qui n'a perdu quelque objet de son affection ? Qui n'a vu se lever vers lui des bras défaillants ? Un ami mourant a souvent voulu que son ami lui prît la main, pour le retenir dans la vie, tandis qu'il se sentoit entrainé par la mort. *Heu! non tua!* Ce vers de Virgile est admirable de tendresse et de douleur. Malheur à qui n'aime pas les poètes ! je dirois presque d'eux ce que dit Shakes-

peare des hommes insensibles à l'harmonie.

Je retrouvai en rentrant chez moi la solitude que j'avois laissée au dehors. La petite terrasse de l'auberge conduit au temple de Vesta. Les peintres connoissent cette couleur de siècles, que le temps applique aux vieux monuments, et qui varie selon les climats : elle se retrouve au temple de Vesta. On fait le tour du petit édifice entre le péristyle et la *cella* en une soixantaine de pas. Le véritable temple de la Sibylle contraste avec celui-ci, par la forme carrée et le style sévère de son ordre d'architecture. Lorsque la chute de l'Anio étoit placée un peu plus à droite, comme on le suppose, le temple devoit être immédiatement suspendu sur la cascade : le lieu étoit propre à l'inspiration de la prêtresse et à l'émotion religieuse de la foule.

J'ai jeté un dernier regard sur les montagnes du nord que les brouillards du soir couvroient d'un rideau blanc, sur la vallée du midi, sur l'ensemble du paysage, et je suis retourné à ma chambre solitaire. A une heure du matin,

le vent soufflant avec violence, je me [illegible],
et j'ai passé le reste de la nuit sur l[illegible].
Le ciel étoit chargé de nuages; l[illegible]
mêloit ses gémissements, dans le [illegible]s
du temple, au brui[illegible] crû
entendre des voix [illegible] soupiraux
de l'antre de la Sil[illegible] de la chute
de l'eau remontoit [illegible] du gouffre
comme une ombre blanche : c'étoit une véritable apparition. Je me croyois transporté au bord des grèves ou dans les bruyères de mon Armorique, au milieu d'une nuit d'automne ; les souvenirs du toit paternel effaçoient pour moi tous les foyers de César : chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger.

Dans quelques heures, je vais aller visiter la villa *Adriana*.

12 décembre.

La grande entrée de la *villa Adriana* étoit à l'hippodrome, sur l'ancienne voie Tiburtine, à très peu de distance du tombeau des Plau-

tius. Il ne reste aucun vestige d'antiquités dans l'hippodrome, converti en un champ de vignes.

En sortant d'un chemin de traverse fort étroit, une allée de cyprès, coupée par la cime, m'a conduit à une méchante ferme, dont l'escalier croulant étoit rempli de morceaux de porphyre, de vert antique, de granit, de rosaces de marbre blanc, et de divers ornements d'architecture. Derrière cette ferme se trouve le théâtre romain, assez bien conservé: c'est un demi-cercle composé de trois rangs de siéges. Ce demi-cercle est fermé par un mur en ligne droite qui lui sert comme de diamètre: l'orchestre et le théâtre faisoient face à la loge de l'empereur.

Le fils de la fermière, petit garçon presque tout nu, âgé d'environ douze ans, m'a montré la loge et les chambres des acteurs. Sous les gradins destinés aux spectateurs, dans un endroit où l'on dépose les instruments de labourage, j'ai vu le torse d'un Hercule colossal, parmi des socs, des herses et des rateaux: les empires naissent de la charrue, et disparoissent sous la charrue.

L'intérieur du théâtre sert de b[illegible] r et de jardin à la ferme ; il est plant[illegible] niers et de poiriers. Les puits que l'o[illegible] é au milieu, est accompagné de deux [illegible] ers qui portent les sceaux [illegible] ers est composé de boue séch[illegible] es entassées au hasard, l'autre [illegible] beau tronçon de colonne cannel[illegible] mais pour dérober la magnificence de ce second pilier, et le rapprocher de la rusticité du premier, la nature a jeté dessus un manteau de lierre. Un troupeau de porcs noirs fouilloit et bouleversoit le gazon qui recouvre les gradins du théâtre : pour ébranler les siéges des maîtres de la terre, la Providence n'avoit eu besoin que de faire croître quelques racines de fenouil entre les jointures de ces siéges, et de livrer l'ancienne enceinte de l'élégance romaine aux immondes animaux du fidèle Eumée.

Du théâtre, en montant par l'escalier de la ferme, je suis arrivé à la *palestrine* semée de plusieurs débris. La voûte d'une salle conserve des ornements d'un dessin exquis.

Là, commence le vallon appelé, par Adrien, *la vallée de Tempé :*

Est nemus Æmonim, prærupta quod undique claudit
Sylva.

J'ai vu à Stowe, en Angleterre, la répétition de cette fantaisie impériale; mais Adrien avoit taillé son jardin *anglois* en homme qui possédoit le monde.

Au bout d'un petit bois d'ormes et de chênes verts, on aperçoit des ruines qui se prolongent le long de la *vallée de Tempé ;* doubles et triples portiques, qui servoient à soutenir les terrasses des *fabriques* d'Adrien. La vallée continue à s'étendre à perte de vue vers le midi; le fond en est planté de roseaux, d'oliviers et de cyprès. La colline occidentale du vallon, figurant la chaine de l'Olympe, est décorée par la masse du Palais, de la Bibliothèque, des Hospices, des temples d'Hercule et de Jupiter, et par les longues arcades festonnées de lierre, qui portoient ces édifices. Une colline parallèle, mais moins haute, borde la vallée à l'orient ; derrière cette col-

line, s'élèvent en amphithéâtre les m
de Tivoli, qui devoient représenter

Dans un champ d'oliviers, un coi sur de la *villa* de Brutus, fait le pendant des débris de la *villa* de rté dort en paix avec le despot rd de l'une et la hache de l'au us que des fers rouillés ensev s les mêmes décombres.

De l'immense bâtiment qui, selon la tradition, étoit consacré à recevoir les étrangers, on parvient, en traversant des salles ouvertes de toute part, à l'emplacement de la Bibliothèque. Là commence un dédale de ruines entrecoupées de jeunes taillis, de bouquets de pins, de champs d'oliviers, de plantations diverses qui charment les yeux et attristent le cœur.

Un fragment, détaché tout à coup de la voûte de la Bibliothèque, a roulé à mes pieds, comme je passois. Un peu de poussière s'est élevé; quelques plantes ont été déchirées et entraînées dans sa chute. Les plantes renaîtront demain; le bruit et la poussière se sont

dissipés à l'instant : voilà ce nouveau débris couché, pour des siècles, auprès de ceux qui paroissoient l'attendre. Les empires se plongent de la sorte dans l'éternité où ils gisent silencieux. Les hommes ne ressemblent pas mal aussi à ces ruines qui viennent tour à tour joncher la terre : la seule différence qu'il y ait entre eux, comme entre ces ruines, c'est que les uns se précipitent devant quelques spectateurs, et que les autres tombent sans témoins.

J'ai passé, de la Bibliothèque, au cirque du Lycée : on venoit d'y couper des broussailles pour faire du feu. Ce cirque est appuyé contre le temple des Stoïciens. Dans le passage qui mène à ce temple, en jetant les yeux derrière moi, j'ai aperçu les hauts murs lézardés de la Bibliothèque, lesquels dominoient les murs moins élevés du Cirque. Les premiers, à demi cachés dans des cimes d'oliviers sauvages, étoient eux-mêmes dominés d'un énorme pin à parasol, et au-dessus de ce pin, s'élevoit le dernier pic du mont Calva, coiffé d'un nuage. Jamais le ciel et la terre, les ouvrages de la

nature et ceux des hommes ne se sont mieux mariés dans un tableau.

Le temple des Stoïciens est peu éloigné de la Place d'armes. Par l'ouverture d'un portique, on découvre, comme dans un optique, au bout d'une avenue d'oliviers et de cyprès, la montagne de Palomba, couronnée du premier village de la Sabine. A gauche du Pœcile, et sous le Pœcile même, on descend dans les *Cento-Cellæ* des gardes prétoriennes : ce sont des loges, voûtées de huit pieds à peu près en carré, à deux, trois et quatre étages, n'ayant aucune communication entre elles, et recevant le jour par la porte. Un fossé règne le long de ces cellules militaires, où il est probable qu'on entroit au moyen d'un pont mobile. Lorsque les cent ponts étoient abaissés, que les Prétoriens passoient et repassoient sur ces ponts, cela devoit offrir un spectacle singulier, au milieu des jardins de l'empereur philosophe qui mit un dieu de plus dans l'Olympe. Le laboureur du patrimoine de Saint-Pierre fait aujourd'hui sécher sa moisson dans la caserne du légionnaire romain. Quand le peuple roi et

ses maîtres élevoient tant de monuments fastueux, ils ne se doutoient guère qu'ils bâtissoient les caves et les greniers d'un chevrier de la Sabine, ou d'un fermier d'Albano.

Après avoir parcouru une partie des *Cento-Cellœ*, j'ai mis un assez long temps à me rendre dans la partie du jardin, dépendante des Thermes des femmes : là, j'ai été surpris par la pluie [1].

Je me suis souvent fait deux questions au milieu des ruines romaines : les maisons des particuliers étoient composées d'une multitude de portiques, de chambres voûtées, de chapelles, de salles, de galeries souterraines, de passages obscurs et secrets : à quoi pouvoit servir tant de logement pour un seul maître? Les Offices des esclaves, des hôtes, des clients, étoient presque toujours construites à part.

Pour résoudre cette première question, je me figure le citoyen romain dans sa maison, comme une espèce de religieux qui s'étoit bâti des cloîtres. Cette vie intérieure, indiquée par

1 Voyez ci-après la lettre sur Rome à M. de Fontanes.

la seule forme des habitations, ne seroit-elle point une des causes de ce calme qu'on remarque dans les écrits des anciens? Cicéron retrouvoit dans les longues galeries de ses habitations, dans les temples domestiques qui y étoient cachés, la paix qu'il avoit perdue au commerce des hommes. Le jour même que l'on recevoit dans ces demeures sembloit porter à la quiétude : il descendoit presque toujours de la voûte ou des fenêtres percées très haut; cette lumière perpendiculaire, si égale et si tranquille, avec laquelle nous éclairons nos salons de peinture, servoit, si j'ose m'exprimer ainsi, servoit au Romain à contempler le tableau de sa vie. Nous, il nous faut des fenêtres sur des rues, sur des marchés et des carrefours. Tout ce qui s'agite et fait du bruit nous plaît; le recueillement, la gravité, le silence, nous ennuient.

La seconde question que je me fais est celle-ci : Pourquoi tant de monuments consacrés aux mêmes usages? On voit incessamment des salles pour des *bibliothèques*, et il y avoit peu de livres chez les anciens. On rencontre à chaque

pas des *Thermes*, les Thermes de Néron, de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, etc. : quand Rome eût été trois fois plus peuplée qu'elle ne l'a jamais été, la dixième partie de ces bains auroit suffi aux besoins publics.

Je me réponds qu'il est probable que ces monuments furent, dès l'époque de leur érection, de véritables ruines et des lieux délaissés. Un empereur renversoit ou dépouilloit les ouvrages de son devancier, afin d'entreprendre lui-même d'autres édifices que son successeur se hâtoit à son tour d'abandonner. Le sang et les sueurs des peuples furent employés aux inutiles travaux de la vanité d'un homme, jusqu'au jour où les vengeurs du monde, sortis du fond de leurs forêts, vinrent planter l'humble étendard de la croix sur ces monuments de l'orgueil.

La pluie passée, j'ai visité le Stade, pris connoissance du temple de Diane, en face duquel s'élevoit celui de Vénus, et j'ai pénétré dans les décombres du Palais de l'Empereur : ce qu'il y a de mieux conservé dans cette destruction informe, est une espèce de souterrain ou

de citerne formant un carré, sous la cour même du Palais. Les murs de ce souterrain étoient doubles : chacun des deux murs a deux pieds et demi d'épaisseur, et l'intervalle qui les sépare, est de deux pouces.

Sorti du Palais, je l'ai laissé sur la gauche derrière moi, en m'avançant à droite vers la campagne romaine. A travers un champ de blé, semé sur des caveaux, j'ai abordé les Thermes, connus encore sous le nom des *Chambres des Philosophes* ou des *Salles prétoriennes* : c'est une des ruines les plus imposantes de toute la *villa*. La beauté, la hauteur, la hardiesse et la légèreté des voûtes, les divers enlacements des portiques qui se croisent, se coupent ou se suivent parallèlement, le paysage qui joue derrière ce grand morceau d'architecture, produisent un effet surprenant. La *villa Adriana* a fourni quelques restes précieux de peinture : le peu d'arabesques que j'y ai vus est d'une grande sagesse de composition, et d'un dessin aussi délicat que pur.

La Naumachie se trouve derrière les Thermes, bassin creusé de main d'homme, où d'é-

normes tuyaux qu'on voit encore, amenoient des fleuves. Ce bassin, maintenant à sec, étoit rempli d'eau et l'on y figuroit des batailles navales. On sait que dans ces fêtes un ou deux milliers d'hommes s'égorgeoient quelquefois pour divertir la populace romaine.

Autour de la Naumachie s'élevoient des terrasses destinées aux spectateurs : ces terrasses étoient appuyées par des portiques qui servoient de chantiers ou d'abris aux galères.

Un temple, imité de celui de Sérapis en Égypte, ornoit cette scène : la moitié du grand dôme de ce temple est tombée. A la vue de ces piliers sombres, de ces cintres concentriques, de ces espèces d'entonnoirs où mugissoit l'Oracle, on sent qu'on n'habite plus l'Italie et la Grèce, que le génie d'un autre peuple a présidé à ce monument. Un vieux sanctuaire offre sur ses murs verdâtres et humides, quelques traces du pinceau. Je ne sais quelle plainte erroit dans l'édifice abandonné.

J'ai gagné de là le temple de Platon et de Proserpine, vulgairement appelé *l'Entrée de l'Enfer*. Ce temple est maintenant la demeure

d'un vigneron, je n'ai pu y pénétrer; le maître comme le dieu, n'y étoit pas. Au-dessous de l'Entrée de l'Enfer, s'étend un vallon appelé *le Vallon du Palais* : on pourroit le prendre pour l'Élysée. En avançant vers le midi, et suivant un mur qui soutenoit les terrasses attenantes au temple de Pluton, j'ai aperçu les dernières ruines de la *villa*, situées à plus d'une lieue de distance.

Revenu sur mes pas, j'ai voulu voir l'Académie formée d'un jardin, d'un temple d'Apollon et de divers bâtiments destinés aux philosophes. Un paysan m'a ouvert une porte pour passer dans le champ d'un autre propriétaire, et je me suis trouvé à l'Odéon et au Théâtre grec : celui-ci est assez bien conservé quant à la forme. Quelque Génie mélodieux étoit sans doute resté dans ce lieu consacré à l'harmonie, car j'y ai entendu siffler le merle, le 12 décembre : une troupe d'enfants occupés à cueillir les olives, faisoit retentir de ses chants des échos qui peut-être avoient répété les vers de Sophocle et la musique de Timothée.

Là s'est achevée ma course, beaucoup plus

longue qu'on ne la fait ordinairement : je devois cet hommage à un prince voyageur. On trouve plus loin le grand Portique dont il reste peu de chose, plus loin encore les débris de quelques bâtiments inconnus ; enfin les *Colle di San-Stephano*, où se termine la *villa*, portent les ruines du Prytanée.

Depuis l'Hippodrome jusqu'au Prytanée, la *villa Adriana* occupoit les sites connus à présent sous le nom de *Rocca Bruna*, *Palazza*, *Aqua Fera* et les *Colle di San-Stephano*.

Adrien fut un prince remarquable, mais non un des plus grands Empereurs romains ; c'est pourtant un de ceux dont on se souvient le plus aujourd'hui. Il a laissé partout ses traces : une muraille célèbre dans la Grande-Bretagne, peut-être l'Arène de Nimes et le pont du Gard dans les Gaules, des temples en Égypte, des aqueducs à Troye, une nouvelle ville à Jérusalem et à Athènes, un pont où l'on passe encore et une foule d'autres monuments à Rome, attestent le goût, l'activité et la puissance d'Adrien. Il étoit lui-même poëte, peintre et ar-

chitecte. Son siècle est celui de la restauration des arts.

La destinée du *Mole-Adriani* est singulière : les ornements de ce sépulcre servirent d'armes contre les Goths : la civilisation jeta des colonnes et des statues à la tête de la barbarie, ce qui n'empêcha pas celle-ci d'entrer. Le mausolée est devenu la forteresse des papes ; il s'est aussi converti en une prison ; ce n'est pas mentir à sa destination primitive. Ces vastes édifices élevés sur les cendres des hommes n'agrandissent point les proportions du cercueil : les morts sont dans leur loge sépulcrale, comme cette statue assise dans un temple trop petit d'Adrien ; s'ils vouloient se lever, ils se casseroient la tête contre la voûte.

Adrien, en arrivant au trône, dit tout haut à l'un de ses ennemis : « Vous voilà sauvé. » Le mot est magnanime. Mais on ne pardonne pas au génie comme on pardonne à la politique. Le jaloux Adrien, en voyant les chefs-d'œuvre d'Apollodore, se dit tout bas : « Le » voilà perdu, » et l'artiste fut tué.

Je n'ai pas quitté la *villa Adriana* sans rem-

plir d'abord mes poches de petits fragment
porphyre, d'albâtre, de vert antique, de
ceaux de stuc peint, et de mosaïque, en
j'ai tout jeté.

Elles ne sont déjà plus pour moi ces rui
puisqu'il est probable que rien ne m'y r
nera. On meurt à chaque moment pou
temps, une chose, une personne, qu'on n
verra jamais : la vie est une mort succes
Beaucoup de voyageurs, mes devanciers
écrit leurs noms sur les marbres de la
Adriana; ils ont espéré prolonger leur
tence, en attachant à des lieux célèbre
souvenir de leur passage; ils se sont trom
Tandis que je m'efforçois de lire un de
noms nouvellement crayonné et que je cr
reconnoître, un oiseau s'est envolé d'une t
de lierre; il a fait tomber quelques goutte
la pluie passée : le nom a disparu.

A demain la *villa* d'Est[1].

1 Voyez ci-après la lettre sur Rome.

LE VATICAN.

22 nbre 1805.

J'ai visité le Vatican à une heure. Beau jour, soleil brillant, air extrêmement doux.

Solitude de ces grands escaliers, ou plutôt de ces rampes où l'on peut monter avec des mulets; solitude de ces galeries ornées des chefs-d'œuvre du génie, où les papes d'autrefois passoient avec toutes leurs pompes; solitude de ces Loges que tant d'artistes célèbres ont étudiées, que tant d'hommes illustres ont admirées : le Tasse, Arioste, Montaigne, Milton, Montesquieu, des reines, des rois ou puissants ou tombés, et tous ces pèlerins de toutes les parties du monde.

Dieu débrouillant le Chaos.

J'ai remarqué l'Ange qui suit Loth et sa femme.

Belle vue de Frascati par-dessus R
coin ou au coude de la galerie.

Entrée dans les *Chambres*. — Ba
Constantin : le tyran et son cheval se

Saint Léon arrêtant Attila. Pourq
phaël a-t-il donné un air fier et non
au groupe chrétien? pour exprimer
ment de l'assistance divine.

Le Saint-Sacrement, premier ou
Raphaël : froid, nulle piété, mais dis
et figures admirables.

Apollon, les Muses et les Poëtes. —
tère des poëtes bien exprimé. Singu
lange.

Héliodore chassé du temple. — Un
marquable, une figure de femme céle
tée par Girodet dans son Ossian.

L'incendie du bourg. — La fen
porte un vase : copiée sans cesse. C
de l'homme suspendu et de l homme
atteindre l'enfant; l'art trop visible.
la femme et l'enfant rendus mille fois
phaël et toujours excellemment.

L'école d'Athènes; j'aime autant le

Saint Pierre délivré. — Effet des tr[illegible]
res, cité partout.

Bibliothèque : porte de fer. hé[illegible]ée de pointes ; c'est bie[illegible]ience. Armes d'un pape [illegible] ; symbole heureux.

Magnifique vaisseau : livres invisibles. Si on les communiquoit, on pourroit refaire ici l'histoire moderne tout entière.

Musée chrétien. — Instruments de martyre : griffes de fer pour déchirer la peau, grattoir pour l'enlever, martinets de fer, petites tenailles : belles antiquités chrétiennes ! Comment souffroit-on autrefois ? comme aujourd'hui, témoins ces instruments. En fait de douleurs, l'espèce humaine est stationnaire.

Lampes trouvées dans les catacombes. — Le christianisme commence à un tombeau ; c'est à la lampe d'un mort qu'on a pris cette lumière qui a éclairé le monde. — Anciens calices, anciennes croix, anciennes cuillères pour administrer la communion. — Tableaux

apportés de Grèce pour les sauver d
clastes.

Ancienne figure de Jésus-Christ
duite depuis par les peintres; elle
guère remonter au-delà du huitièm
Jésus-Christ étoit-il *le plus beau des*
ou étoit-il laid? Les Pères grecs et
latins se sont partagés d'opinion :
pour la beauté.

Donation à l'Église sur papyrus,
recommence ici.

Musée antique. — Chevelure d'un
trouvée dans un tombeau. Est-ce c
mère des Gracques? est-ce celle de
Cinthie, de Lalagé ou de Lycinie, d
nes, si nous en croyons Horace, n'a
voulu changer un seul cheveu contre
pulence d'un roi de Phrygie.

> Aut pinguis Phrygiæ mygdonias opes
> Permutare velis crine Lyciniæ?

Si quelque chose emporte l'idée de
lité, ce sont les cheveux d'une jeune

qui furent peut-être l'objet de l'idolâ[illegible] a plus volage des passions, et pourtan[illegible] ut survécu à l'Empire romain. La mort, [illegible] brise toutes les chaines, n'a pu rompre ce[illegible] er réseau.

Belle colonne tors[illegible]tre. Suaire d'amianthe retiré d'un sa[illegible]ge : la mort n'en a pas moins consumé sa proie.

Vase étrusque. Qui a bu à cette coupe? un mort. Toutes les choses, dans ce musée, sont trésor du sépulcre, soit qu'elles aient servi aux rites des funérailles ou qu'elles aient appartenu aux fonctions de la vie.

MUSÉE CAPITOLIN

25 décembr

La Colonne Milliaire. *Dans la cour*
et la tête d'un colosse : l'a-t-on fait
Dans le Sénat : noms des sénateu
nes ; Louve frappée de la foudre ;
Capitole :

Tous les siècles y sont ; on y voit tous les
Là sont les devanciers avec leurs descen

Mesures antiques de blé, d'huile
en forme d'autel, avec des têtes de
Peintures représentant les prem
nements de la république romaine.
Statue de Virgile : contenance ru
mélancolique, front grave, yeux
rides circulaires partant des narines

se terminer au menton, en embrassant la joue.

Cicéron : une certaine régularité avec une expression de légèreté ; moins de force de caractère que de philosophie, autant d'esprit que d'éloquence.

L'Alcibiade ne m'a point frappé par sa beauté ; il a du sot et du niais.

Un jeune Mithridate ressemblant à un Alexandre.

Fastes consulaires antiques et modernes.

Sarcophage d'Alexandre Sévère et de sa mère. Bas-relief de Jupiter enfant dans l'île de Crète : admirable.

Colonne d'albâtre oriental, la plus belle connue.

Plan antique de Rome sur un marbre : perpétuité de la Ville Éternelle.

Buste d'Aristote : quelque chose d'intelligent et de fort.

Buste de Caracalla : œil, nez et bouche pointus, nez contracté ; l'air féroce et fou.

Buste de Domitien : lèvres serrées.

Buste de Néron : visage gros et rond ; enfoncé vers les yeux, de manière que le front

et le menton avancent ; l'air d'un esc
débauché.

Bustes d'Agrippine et de Germa
seconde figure longue et maigre ; la
sérieuse.

Buste de Julien : front petit et ét

Buste de Marc-Aurèle : grand f
élevé vers le ciel ainsi que le sou

Buste de Vitellius : gros nez, lèv
ces, joues bouffies, petits yeux, tê
abaissée comme le porc.

Buste de César : figure maigre, t
rides profondes, l'air prodigieusem
tuel, le front proéminent entre l
comme si la peau étoit amoncelée
d'une ride perpendiculaire, sourcil
sés et touchant l'œil, la bouche g
singulièrement expressive ; on croit
parler, elle sourit presque ; le nez
mais pas aussi aquilin qu'on le tr
nairement ; les tempes aplaties con
Buonaparte ; presque point d'occiput
ton rond et double ; les narines u
mées ; figure d'imagination et de g

Un bas-relief : Endymion dorm
sur un rocher ; sa tête est penchée
poitrine, et un peu appuyée sur l bois de
sa lance qui repose sur son épaule gauche ;
la main gauche jet t sur cette
lance, tient à pein chien qui,
planté sur ses patt , cherche à
regarder au-dessus d er. C'est un des
plus beaux bas-reliefs connus [1].

Des fenêtres du Capitole on découvre tout le Forum, les temples de la Fortune et de la Concorde, les deux colonnes du temple de Jupiter Stator, les Rostres, le temple de Faustine, le temple du Soleil, le temple de la Paix, les ruines du palais doré de Néron, celles du Colysée, les arcs de triomphe de Titus, de Septime Sévère, de Constantin ; vaste cimetière des siècles avec leurs monuments funèbres, portant la date de leur décès.

1 J'ai fait usage de cette *pose* dans *les Martyrs*.

GALERIE DORIA.

24 décembre 1805.

Gaspard Poussin : grand paysage. Vues de Naples. Frontispice d'un temple en ruines dans une campagne.

Cascade de Tivoli et temple de la Sibylle.

Paysage de Claude Lorrain. Une fuite en Égypte du même : la Vierge arrêtée au bord d'un bois, tient l'Enfant sur ses genoux ; un Ange présente des mets à l'Enfant, et saint Joseph ôte le bât de l'âne; un pont dans le lointain, sur lequel passent des chameaux et leurs conducteurs ; un horizon où se dessinent à peine les édifices d'une grande ville ; le calme de la lumière est merveilleux.

Deux autres petits paysages de Claude Lorrain, dont l'un représente une espèce de Ma-

riage patriarcal dans un bois : c'est l'ouvrage le plus fini de ce grand

Une Fuite en Égypte, de Nicolas Poussin; la Vierge et l'Enf[illegible] ar l'âne que conduit un Ange [illegible] d'une colline dans un bois : sai[illegible] le mouvement du vent est [illegible] vêtements et sur les arbres.

Plusieurs paysages du Dominiquin : couleur vive et brillante ; les sujets riants, mais en général un ton de verdure cru et une lumière peu vaporeuse, peu idéale : chose singulière ! ce sont des yeux françois qui ont mieux vu la lumière de l'Italie.

Paysage d'Annibal Carrache : grande vérité, mais point d'élévation de style.

Diane et Endymion, de Rubens : l'idée est heureuse. Endymion est à peu près endormi dans la position du beau bas-relief du Capitole ; Diane suspendue dans l'air appuie légèrement une main sur l'épaule du chasseur, pour donner à celui-ci un baiser sans l'éveiller ; la main de la déesse de la nuit est d'une blancheur de lune, et sa tête se distingue à

peu l'azur du firmament. Le tout est bien dess mais quand Rubens dessine bien, il pe al; le grand coloriste perdoit sa palette and il retrouvoit son crayon.

De el. Les quatre Avares e Temps arrachant les ue a Titien ou de l'Albane : maniéré et froid; une chair toute vivante.

Noces Aldobrandines, copie de Nicolas Poussin : dix figures sur un même plan, formant trois groupes de trois, quatre, et trois figures. Le fond est une espèce de paravant gris à hauteur d'appui; les poses et le dessin tiennent de la simplicité de la sculpture; on diroit d'un bas-relief. Point de richesse de fond, point de détails, de draperies, de meubles, d'arbres, point d'accessoire quelconque, rien que les personnages naturellement groupés.

PROMENAD[illegible] E,

AU CL[illegible].

Du haut de la Trinité du mont, les clochers et les édifices lointains paroissent comme les ébauches effacées d'un peintre, ou comme des côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre.

Ombre de l'obélisque : combien d'hommes ont regardé cette ombre en Égypte et à Rome ?

Trinité du Mont déserte ; un chien aboyant dans cette retraite des François. Une petite lumière dans une chambre élevée de la villa Médicis.

Le Cours : calme et blancheur des bâtiments; profondeur des ombres transversales. Place Colonne : Colonne Antonine à moitié éclairée.

Panthéon sa beauté au clair de la lune.

MUSÉE CAPITOLIN.

23 décembre 1805.

La Colonne Milliaire. *Dans la cour* les pieds et la tête d'un colosse : l'a-t-on fait exprès?

Dans le Sénat : noms des sénateurs modernes ; Louve frappée de la foudre ; Oies du Capitole :

Tous les siècles y sont ; on y voit tous les temps ;
Là sont les devanciers avec leurs descendants.

Mesures antiques de blé, d'huile et de vin, en forme d'autel, avec des têtes de lion.

Peintures représentant les premiers événements de la république romaine.

Statue de Virgile : contenance rustique et mélancolique, front grave, yeux inspirés, rides circulaires partant des narines et venant

se terminer au menton, en embrassant la joue.

Cicéron : une certaine régularité avec une expression de légèreté ; moins de force de caractère que de philosophie, autant d'esprit que d'éloquence.

L'Alcibiade ne m'a point frappé par sa beauté ; il a du sot et du niais.

Un jeune Mithridate ressemblant à un exandre.

Fastes consulaires antiques et modernes.

Sarcophage d'Alexandre Sévère et de sa re. Bas-relief de Jupiter enfant dans l'île Crète : admirable.

blonne d'albâtre oriental, la plus belle ue.

n antique de Rome sur un marbre : tuité de la Ville Éternelle.

te d'Aristote : quelque chose d'intelli- t de fort.

e de Caracalla : œil, nez et bouche , nez contracté ; l'air féroce et fou.

de Domitien : lèvres serrées.

de Néron : visage gros et rond ; en- rs les yeux, de manière que le front . 2.

ton avancent ; l'air d'un esclave grec

d'Agrippine et de Germanicus : la figure longue et maigre ; la première

petit et étroit.

: grand front, œil élevé [illegible] que le sourcil.

Buste de Vitellius : gros nez, lèvres minces, joues bouffies, petits yeux, tête un peu abaissée comme le porc.

Buste de César : figure maigre, toutes les rides profondes, l'air prodigieusement spirituel, le front proéminent entre les yeux, comme si la peau étoit amoncelée et coupée d'une ride perpendiculaire, sourcils surbaissés et touchant l'œil, la bouche grande et singulièrement expressive ; on croit qu'elle va parler, elle sourit presque ; le nez saillant, mais pas aussi aquilin qu'on le trace ordinairement ; les tempes aplaties comme chez Buonaparte ; presque point d'occiput ; le menton rond et double ; les narines un peu fermées ; figure d'imagination et de génie.

Un bas-relief : Endymion dorm
sur un rocher ; sa tête est penché
poitrine, et un peu appuyée sur l' bois de
sa lance qui repose sur son épaule gauche ;
la main gauche jet it sur cette
lance, tient à pein chien qui,
planté sur ses patt. , cherche à
regarder au-dessus du rocher. C'est un des
plus beaux bas-reliefs connus [1].

Des fenêtres du Capitole on découvre tout le Forum, les temples de la Fortune et de la Concorde, les deux colonnes du temple de Jupiter Stator, les Rostres, le temple de Faustine, le temple du Soleil, le temple de la Paix, les ruines du palais doré de Néron, celles du Colysée, les arcs de triomphe de Titus, de Septime Sévère, de Constantin ; vaste cimetière des siècles avec leurs monuments funèbres, portant la date de leur décès.

1 J'ai fait usage de cette *pose* dans *les Martyrs*.

et le [illegible]nton avancent ; l'air d'un esclave grec dé[illegible]é.

[illegible]s d'Agrippine et de Germanicus : la sec[illegible] figure longue et maigre ; la première séri[illegible]

[illegible] petit et étroit.

[illegible] : grand front, œil élevé [illegible] que le sourcil.

Buste de Vitellius : gros nez, lèvres minces, joues bouffies, petits yeux, tête un peu abaissée comme le porc.

Buste de César : figure maigre, toutes les rides profondes, l'air prodigieusement spirituel, le front proéminent entre les yeux, comme si la peau étoit amoncelée et coupée d'une ride perpendiculaire, sourcils surbaissés et touchant l'œil, la bouche grande et singulièrement expressive ; on croit qu'elle va parler, elle sourit presque ; le nez saillant, mais pas aussi aquilin qu'on le trace ordinairement ; les tempes aplaties comme chez Buonaparte ; presque point d'occiput ; le menton rond et double ; les narines un peu fermées ; figure d'imagination et de génie.

Un bas-relief : Endymion dorm
sur un rocher ; sa tête est penché
poitrine, et un peu appuyée sur le bois de
sa lance qui repose sur son épaule gauche ;
la main gauche jet ent sur cette
lance, tient à pein n chien qui,
planté sur ses patt , cherche à
regarder au-dessus du rocner. C'est un des
plus beaux bas-reliefs connus [1].

Des fenêtres du Capitole on découvre tout le Forum, les temples de la Fortune et de la Concorde, les deux colonnes du temple de Jupiter Stator, les Rostres, le temple de Faustine, le temple du Soleil, le temple de la Paix, les ruines du palais doré de Néron, celles du Colysée, les arcs de triomphe de Titus, de Septime Sévère, de Constantin ; vaste cimetière des siècles avec leurs monuments funèbres, portant la date de leur décès.

1 J'ai fait usage de cette *pose* dans *les Martyrs*.

GALERIE DORIA.

24 décembre 1803.

Gaspard Poussin : grand paysage. Vues de Naples. Frontispice d'un temple en ruines dans une campagne.

Cascade de Tivoli et temple de la Sibylle.

Paysage de Claude Lorrain. Une fuite en Égypte du même : la Vierge arrêtée au bord d'un bois, tient l'Enfant sur ses genoux ; un Ange présente des mets à l'Enfant, et saint Joseph ôte le bât de l'âne; un pont dans le lointain, sur lequel passent des chameaux et leurs conducteurs ; un horizon où se dessinent à peine les édifices d'une grande ville ; le calme de la lumière est merveilleux.

Deux autres petits paysages de Claude Lorrain, dont l'un représente une espèce de Ma-

riage patriarcal dans un bois : c'est [illegible] re l'ouvrage le plus fini de ce grand [illegible].

Une Fuite en Égypte, de Nicolas Poussin; la Vierge et l'Enf[illegible] ur l'âne que conduit un Ange [illegible] d'une colline dans un bois : sai[illegible] ; le mouvement du vent est [illegible] s vêtements et sur les arbres.

Plusieurs paysages du Dominiquin : couleur vive et brillante ; les sujets riants, mais en général un ton de verdure cru et une lumière peu vaporeuse, peu idéale : chose singulière ! ce sont des yeux françois qui ont mieux vu la lumière de l'Italie.

Paysage d'Annibal Carrache : grande vérité, mais point d'élévation de style.

Diane et Endymion, de Rubens : l'idée est heureuse. Endymion est à peu près endormi dans la position du beau bas-relief du Capitole; Diane suspendue dans l'air appuie légèrement une main sur l'épaule du chasseur, pour donner à celui-ci un baiser sans l'éveiller ; la main de la déesse de la nuit est d'une blancheur de lune, et sa tête se distingue à

peine de l'azur du firmament. Le tout est l
dessiné ; mais quand Rubens dessine bi
il peint mal ; le grand coloriste perdoit sa
lette, quand il retrouvoit son crayon.

Deux Têtes, par Raphaël. Les quatre
res, par Albert Durer. Le Temps arrac
les plumes de l'Amour, du Titien ou de
bane : maniéré et froid ; une chair toute
vante.

Noces Aldobrandines, copie de Ni
Poussin : dix figures sur un même plan,
mant trois groupes de trois, quatre, et
figures. Le fond est une espèce de para
gris à hauteur d'appui ; les poses et le d
tiennent de la simplicité de la sculpture
diroit d'un bas-relief. Point de richess
fond, point de détails, de draperies, de
bles, d'arbres, point d'accessoire quel
que, rien que les personnages naturelle
groupés.

PROMENAD[illegible]

AU CL[illegible]

Du haut de la Trinité du mont, les clochers et les édifices lointains paroissent comme les ébauches effacées d'un peintre, ou comme des côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre.

Ombre de l'obélisque : combien d'hommes ont regardé cette ombre en Égypte et à Rome ?

Trinité du Mont déserte ; un chien aboyant dans cette retraite des François. Une petite lumière dans une chambre élevée de la villa Médicis.

Le Cours : calme et blancheur des bâtiments; profondeur des ombres transversales. Place Colonne : Colonne Antonine à moitié éclairée.

Panthéon sa beauté au clair de la lune.

Colysée : sa grandeur et son silence à cette même clarté.

Saint-Pierre : effet de la lune sur son dôme, sur le Vatican, sur l'obélisque, sur les deux fontaines, sur la colonnade circulaire.

Une jeune femme me demande l'aumône; sa tête est enveloppée dans son jupon relevé; la *poverina* ressemble à une Madone : elle a bien choisi le temps et le lieu. Si j'étois Raphaël, je ferois un tableau. Le Romain demande parce qu'il meurt de faim ; il n'importune pas si on le refuse ; comme ses ancêtres, il ne fait rien pour vivre : il faut que son sénat ou son prince le nourrisse.

Rome sommeille au milieu de ces ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colysée.

Que se passoit-il, il y a dix-huit siècles, à

pareille heure et aux mêmes lieux? Non-seu-
lement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Ita-
lie du moyen âge a disparu. Toutefois la trace
de ces deux Italies est encore bien marquée à
Rome : si la Rome moderne montre son Saint-
Pierre et tous ses chefs-d'œuvre, la Rome an-
cienne lui oppose son Panthéon et tous ses
débris; si l'une fait descendre du Capitole ses
consuls, et ses empereurs, l'autre amène du
Vatican la longue suite de ses pontifes. Le Ti-
bre sépare les deux gloires : assises dans la
même poussière, Rome païenne s'enfonce de
plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chré-
tienne redescend peu à peu dans les catacom-
bes d'où elle est sortie.

J'ai dans la tête le sujet d'une vingtaine de
livres sur l'Italie, qui peut-être se feroient
bien, si je parvenois à rendre mes idées telles
que je les conçois; mais les jours s'en vont, et
le repos me manque. Je me sens comme un
voyageur qui forcé de partir demain, a en-
voyé devant lui ses bagages. Les bagages de
la vie sont ses illusions et ses années; il en
part, à chaque minute, une partie à celui

que l'Écriture appelle un courrier rapid
Temps[1].

[1] De cette vingtaine de lettres que j'avois
tête, je n'en ai écrit qu'une seule, la let
Rome à M. de Fontanes. Les divers fragment
vient de lire et qu'on va lire, devoient former
des autres lettres; mais j'ai achevé de décrir
et Naples dans le quatrième et dans le cinquiè
des Martyrs. Il ne manque donc à tout ce que je
dire sur l'Italie que la partie historique et p

VOYAGE DE NAPLES.

Terracine, 31 décembre.

Voici les personnages, les équipages, les choses et les objets que l'on rencontre pêle-mêle sur les routes de l'Italie : des Anglois et des Russes qui voyagent à grands frais dans de bonnes berlines, avec tous les usages et les préjugés de leurs pays ; des familles italiennes qui passent dans de vieilles calèches pour se rendre économiquement aux *vendanges ;* des moines à pied, tirant par la bride une mule rétive chargée de reliques; des laboureurs conduisant des charettes que traînent de grands bœufs, et qui portent une petite image de la Vierge élevée sur le timon au bout d'un bâton : des paysannes voilées ou les cheveux bizarrement tressés, jupon court de couleur tranchante,

corsets ouverts aux mamelles, et entrelacés avec d[illegible] rubans, colliers et bracelets de coquil[illegible]; des fourgons attelés de mulets ornés de [illegible]ttes, de plumes et d'étoffe rouge; des bac[illegible]s ponts et des moulins; des troupeaux d'[illegible]e chèvres, de moutons; des voiturins, de [illegible]riers la tête enveloppée d'un réseau co[illegible]es enfants tout nus; de. [illegible]nts, des pénitents bla[illegible]ires cahotés dans de méc[illegible]scouades de gendarmer[illegible] à des femmes. L'air de bienveillance est grand, mais grand est aussi l'air de curiosité; on se suit des yeux tant qu'on peut se voir, comme si on vouloit se parler, et l'on ne se dit mot.

Dix heures du soir.

J'ai ouvert ma fenêtre : les flots venoient expirer au pied des murs de l'auberge. Je ne revois jamais la mer sans un mouvement de joie et presque de tendresse.

Gaëte, 1er janvier 1804.

e une année écoulée !

rtant de Fondi j'ai salué le premier
'orangers : ces beaux arbres étoient
argés de fruits mûrs que pourroient
pommiers les plus féconds de la Nor-
Je trace ce peu de mots à Gaëte, sur
n, à quatre heures du soir, par un so-
rbe, ayant en vue la pleine mer. Ici
Cicéron dans cette patrie, comme il le
même, qu'il avoit sauvée : *Moriar in*
vpè servatâ. Cicéron fut tué par un
qu'il avoit jadis défendu; ingratitude
stoire fourmille. Antoine reçut au *Fo-*
ête et les mains de Cicéron; il donna
onne d'or et une somme de 200 mille
l'assassin; ce n'étoit pas le prix de la
a tête fut clouée à la tribune publique
s deux mains de l'orateur. Sous Néron
t beaucoup Cicéron, on n'en parla pas
guste. Du temps de Néron le crime
erfectionné; les vieux assassinats du
uguste étoient des vétilles, des essais,

presque de l'innocence au milieu d
nouveaux. D'ailleurs on étoit déjà
liberté ; on ne savoit plus ce que
esclaves qui assistoient aux jeux
alloient-ils prendre feu pour les ré
Catons et des Brutus ? Les rhéteurs
donc, en toute sûreté de servitud
paysan d'Arpinum. Néron lui-même
homme à débiter des harangues s
lence de la liberté : et si le peuple
fût endormi pendant ces harangues
est à croire, son maître, selon sa
l'eût fait réveiller à coups de bât
forcer d'applaudir.

Naples ; s

Le duc d'Anjou, roi de Naples
saint Louis, fit mettre à mort Conr
time héritier de la couronne de Sic
din, sur l'échafaud, jeta son gant da
qui le releva? Louis XVI, descenda
Louis.

Le royaume des Deux-Siciles
chose d'à part en Italie : Grec sous

Romains, il a été Sarrazin, No[illegible] Alle-
mand, François, Espagnol, au te[illegible] Ro-
mains nouveaux.

L'Italie du moyen âge [illegible] les deux
grandes factions [illegible] l'Italie
des rivalités répub[illegible] tes tyran
nies; on n'y enten[illegible] le crimes et
de liberté, tout s'y [illegible] pointe du poi-
gnard. Les aventures de cette Italie tenoient
du roman: qui ne sait Ugolin, Françoise de Ri-
mini, Roméo et Juliette, Othello? Les doges
le Gênes et de Venise, les princes de Vérone,
e Ferrare et de Milan, les guerriers, les na-
igateurs, les écrivains, les artistes, les mar-
ands de cette Italie étoient des hommes de
nie: Grimaldi, Fregose, Adorni, Dandolo,
rin Zéno, Morosini, Gradenigo, Scaligieri,
conti, Doria, Trivulce, Spinola, Zeno,
ni, Christophe Colomb, Améric Vespusce,
ato, le Dante, Pétrarque, Bocace, Arios-
Machiavel, Cardan, Pomponace, Achel-
Érasme, Politien, Michel-Ange, Pérugin,
aël, Jules Romain, Dominiquin, Titien,
io, les Médicis; mais, dans tout cela, pas

un chevalier, rien de l'Europe transalpine.

A Naples, au contraire, la chevalerie se mêle au caractère italien et les prouesses aux émeutes populaires : Tancrède et le Tasse, Jeanne de Naples et le bon roi Réné qui ne régna point, les Vêpres Siciliennes, Mazaniel et le dernier duc de Guise, voilà les Deux-Siciles. Le souffle de la Grèce vient aussi expirer à Naples; Athènes a poussé ses frontières jusqu'à Pœstum; ses temples et ses tombeaux forment une ligne au dernier horizon d'un ciel enchanté.

Je n'ai point été frappé de Naples en arrivant : depuis Capoue et ses délices jusqu'ici, le pays est fertile, mais peu pittoresque. On entre dans Naples presque sans le voir, par un chemin assez creux[1].

5 janvier 1804.

Visité le Musée.

Statue d'Hercule dont il y a des copies par-

1 On peut, si l'on veut, ne plus suivre l'ancienne route. Sous la dernière domination françoise une autre

tout : Hercule en repos appuyé sur u[illegible] d'arbre; légèreté de la massue. Vénus : [illegible] des formes; draperies mouillées. Buste de Scipion l'Africain.

Pourquoi la sculptur[illegible] elle supérieure[1] à la sculpture [illegible]ne, tandis que la peinture moderne est vraisemblablement supérieure, ou du moins égale à la peinture antique?

Pour la sculpture, je réponds :

Les habitudes et les mœurs des anciens étoient plus graves que les nôtres, les passions

entrée a été ouverte, et l'on a tracé un beau chemin autour de la colline du Pausilype.

1 Cette assertion, généralement vraie, admet pourtant d'assez nombreuses exceptions. La statuaire antique n'a rien qui surpasse les cariatides du Louvre, de Jean Goujon. Nous avons tous les jours sous les yeux ces chefs-d'œuvre, et nous ne les regardons pas. L'Apollon a été beaucoup trop vanté : les métopes du Parthénon offrent seuls la sculpture grecque dans sa perfection. Ce que j'ai dit des arts dans le *Génie du Christianisme* est étriqué, et souvent faux. A cette époque, je n'avois vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte.

moins turbulentes. Or, la sculpture qui se refuse à rendre les petites nuances et les petits mouvements, s'accommodoit mieux des poses tranquilles et de la physionomie sérieuse du Grec et du Romain.

De plus, les draperies antiques laissoient voir en partie le nu; ce nu étoit toujours ainsi sous les yeux des artistes, tandis qu'il n'est exposé qu'occasionnellement aux regards du sculpteur moderne : enfin les formes humaines étoient plus belles.

Pour la peinture, je dis :

La peinture admet beaucoup de mouvement dans les attitudes; conséquemment la *manière* quand malheureusement elle est sensible, nuit moins aux grands effets du pinceau.

Les règles de la perspective qui n'existent presque point pour la sculpture, sont mieux entendues des modernes qu'elles ne l'étoient des anciens. On connoit aujourd'hui un plus grand nombre de couleurs; reste seulement à savoir si elles sont plus vives et plus pures.

Dans ma revue du Musée, j'ai admiré la mère de Raphaël peinte par son fils : belle et sim-

ple, elle ressemble un peu à Raphaël lui
comme les Vierges de ce génie divin
blent à des Anges.

Michel-Ange peint par lui-même.

Armide et Renaud : scen. iroir magi-
que.

POUZZOLES ET LA SOLFATARA

4 janvier.

A Pouzzoles, j'ai examiné le temple d Nymphes, la maison de Cicéron, celle qu appeloit la *Puteolane*, d'où il écrivit souve à Atticus, et où il composa peut-être sa s conde Philippique. Cette *villa* étoit bâtie s le plan de l'Académie d'Athènes; embellie d puis par Vétus, elle devint un palais sous l'e pereur Adrien qui y mourut, en disant adi à son ame :

> Animula vagula, blandula,
> Hospes comesque corporis, etc.

Il vouloit qu'on mit sur sa tombe qu'il av été tué par les médecins :

> Turba medicorum regem interfecit.

science a fait des progrès.

ette époque, tous les hommes de mérite
it philosophes, quand ils n'étoient pas
ens.

le vue dont on jouissoit du Portique : un
verger occupe aujourd'hui la maison de
on.

nple de Neptune et tombeaux.

Solfatare, champ de soufre. Bruit des fon-
d'eau bouillante ; bruit du Tartare pour
ëtes.

e du golfe de Naples en revenant : cap
ié par la lumière du soleil couchant ; re-
e cette lumière sur le Vésuve et l'Apen-
accord ou harmonie de ces feux et du ciel.
ar diaphane à fleur d'eau et à mi-monta-
Blancheur des voiles des barques rentran-
port. L'île de Caprée au loin. La mon-
des Camaldules avec son couvent et son
iet d'arbres au-dessus de Naples. Con-
de tout cela avec la Solfatare. Un Fran-
abite sur l'île où se retira Brutus. Grotte
nlape. Tombeau de Virgile, d'où l'on
vre le berceau du Tasse.

LE VÉSUVE.

5 janvier 1804.

Aujourd'hui 5 janvier, je suis parti de Naples à sept heures du matin ; me voilà à Portici. Le soleil est dégagé des nuages du levant, mais la tête du Vésuve est toujours dans le brouillard. Je fais marché avec un *cicerone*, pour me conduire au cratère du volcan. Il me fournit deux mules, une pour lui, une pour moi : nous partons.

Je commence à monter par un chemin assez large, entre deux champs de vignes appuyés sur des peupliers. Je m'avance droit au levant d'hiver. J'aperçois, un peu au-dessus des vapeurs descendues dans la moyenne région de l'air, la cime de quelques arbres : ce sont les ormeaux de l'hermitage. De pauvres habitations de vignerons se montrent à droite et à

gauche, au milieu des riches ceps du *Lacryma-Christi*. Au reste, partout une terre brûlée, des vignes dépouillées entremêlées de pins en forme de parasols, quelques aloès dans les haies, d'innombrables pierres roulantes, pas [illegible] oiseau.

J'arrive au premier plateau de la montagne. Une plaine nue s'étend devant moi. J'entrevois les deux têtes [illegible] gauche la *Somma*, à droite l[illegible] le du volcan : ces deux têtes so[illegible] nuages pâles. Je m'avanc[illegible] *ma* s'abaisse ; de l'autre [illegible] nguer les ravines tracée[illegible] du volcan, que je vais bientôt gravir. La lave de 1766 et de 1769 couvre la plaine où je marche. C'est un désert enfumé où les laves jetées comme des scories de forge, présentent sur un fond noir leur écume blanchâtre, tout à fait semblable à des mousses desséchées.

Suivant le chemin à gauche, et laissant à droite le cône du volcan, j'arrive au pied d'un coteau ou plutôt d'un mur formé de la lave qui a recouvert Herculanum. Cette espèce de muraille est plantée de vignes sur la lisière

de la plaine, et son revers offre une vallée profonde occupée par un taillis. Le froid devient très piquant.

Je gravis cette colline pour me rendre à l'hermitage que l'on aperçoit de l'autre côté. Le ciel s'abaisse, les nuages volent sur la terre comme une fumée grisâtre, ou comme des cendres chassées par le vent. Je commence à entendre le murmure des ormeaux de l'hermitage.

L'hermite est sorti pour me recevoir. Il a pris la bride de ma mule, et j'ai mis pied à terre. Cet hermite est un grand homme de bonne mine, et d'une physionomie ouverte. Il m'a fait entrer dans sa cellule; il a dressé le couvert, et m'a servi un pain, des pommes et des œufs. Il s'est assis devant moi, les deux coudes appuyés sur la table, et a causé tranquillement tandis que je déjeunois. Les nuages s'étoient fermés de toutes parts autour de nous; on ne pouvoit distinguer aucun objet par la fenêtre de l'hermitage. On n'oyoit dans ce gouffre de vapeurs que le sifflement du vent et le bruit lointain de la mer sur les côtes

d'Herculanum : scène paisible d[illegible] l'hospitalité chrétienne, placée dans une [illegible]etite cellule au pied d'un volcan, et au milie[illegible] d'une tempête !

L'hermite m'a [illegible] où les étrangers ont coutume [illegible] [illegible]que chose. Dans ce livre, je n'ai pa[illegible]vé une pensée qui méritât d'être reten[illegible]es François, avec ce bon goût naturel à [illegible]r nation, se sont contentés de mettre la date de leur passage, ou de faire l'éloge de l'hermite. Ce volcan n'a donc inspiré rien de remarquable aux voyageurs ; cela me confirme dans une idée que j'ai depuis longtemps : les très grands sujets, comme les très grands objets, sont peu propres à faire naître les grandes pensées ; leur grandeur étant, pour ainsi dire, en évidence, [illegible]out ce qu'on ajoute au-delà du fait ne sert [illegible]u'à le rapetisser. Le *nascitur ridiculus mus* [illegible]st vrai de toutes les montagnes.

Je pars de l'hermitage à deux heures et de[illegible]ie ; je remonte sur le coteau de laves que [illegible]vois déjà franchi : à ma gauche est la vallée [illegible] me sépare de la *Somma*, à ma droite,

la p du cône. Je marche en m'élevant sur te du coteau. Je n'ai trouvé dans cet horr lieu, pour toute créature vivante, qu'u pauvre jeune fille, maigre, jaune, dem sous un fardeau de boi gne.

L sent plus rien voir; le vent, soumant ce pas en haut, les chasse du plateau noir que je domine, et les fait passer sur la chaussée de laves que je parcours: je n'entends que le bruit des pas de ma mule.

Je quitte le coteau, je tourne à droite et redescends dans cette plaine de lave qui aboutit au cône du volcan, et que j'ai traversée plus bas, en montant à l'hermitage. Même en présence de ces débris calcinés, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de métaux fondus, au moment des éruptions du Vésuve. Le Dante les avoit peut-être vus, lorsqu'il a peint dans son Enfer ces sables brûlants où des flammes éternelles descendent lentement et en silence, *come di neve in Alpe sanza vento :*

Arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove.
. . . . . .
Lo spazzo er' un' arena arida e spessa
. . . . . .
Sovra tutto' l sabbion d'un cader lento
Pioven di fuoco di latata, e falde,
Come di neve in Alpe sanza vento.

Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points; je découvre subitement, et par intervalles, Portici, Caprée, Ischia, le Pausilype, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, et la côte du golfe de Naples, bordée d'orangers : c'est le Paradis vu de l'Enfer.

Je touche au pied du cône; nous quittons nos mules; mon guide me donne un long bâton, et nous commençons à gravir l'énorme monceau de cendres. Les nuages se referment, le brouillard s'épaissit, et l'obscurité redouble.

Me voilà au haut du Vésuve, écrivant assis à la bouche du volcan, et prêt à descendre au fond de son cratère. Le soleil se montre de temps en temps à travers le voile

POUZZOLES ET LA SOLFA

4 jan

A Pouzzoles, j'ai examiné le te
Nymphes, la maison de Cicéron, c
appeloit la *Puteolane*, d'où il écrivi
à Atticus, et où il composa peut-ê
conde Philippique. Cette *villa* étoit
le plan de l'Académie d'Athènes; eml
puis par Vétus, elle devint un palais s
pereur Adrien qui y mourut, en dis
à son ame :

> Animula vagula, blandula,
> Hospes comesque corporis, etc.

Il vouloit qu'on mit sur sa tombe q
été tué par les médecins :

> Turba medicorum regem interfecit

La science a fait des progrès.

A cette époque, tous les hommes de mérite étoient philosophes, quand ils n'étoient pas chrétiens.

Belle vue dont on jouissoit du Portique : un petit verger occupe aujourd'hui la maison de Cicéron.

Temple de Neptune et tombeaux.

La Solfatare, champ de soufre. Bruit des fontaines d'eau bouillante ; bruit du Tartare pour les poëtes.

Vue du golfe de Naples en revenant : cap dessiné par la lumière du soleil couchant ; reflet de cette lumière sur le Vésuve et l'Apennin ; accord ou harmonie de ces feux et du ciel. Vapeur diaphane à fleur d'eau et à mi-montagne. Blancheur des voiles des barques rentrantes au port. L'île de Caprée au loin. La montagne des Camaldules avec son couvent et son bouquet d'arbres au-dessus de Naples. Contraste de tout cela avec la Solfatare. Un François habite sur l'île où se retira Brutus. Grotte d'Esculape. Tombeau de Virgile, d'où l'on découvre le berceau du Tasse.

LE VÉSUVE.

5 janv

Aujourd'hui 5 janvier, je suis pa
à sept heures du matin ; me voilà
soleil est dégagé des nuages du le
tête du Vésuve est toujours dans l
Je fais marché avec un *cicerone*, p
duire au cratère du volcan. Il me
mules, une pour lui, une pour m
tons.

Je commence à monter par un
large, entre deux champs de vig
sur des peupliers. Je m'avance dr
d'hiver. J'aperçois, un peu au-de
peurs descendues dans la moyen
l'air, la cime de quelques arbres
ormeaux de l'hermitage. De pau
tions de vignerons se montrent à

gauche, au milieu des riches ceps du
Christi. Au reste, partout une terre b
vignes dépouillées entremêlées de pin
de parasols, quelques aloès dans les l
nombrables pierres
J'arrive au premi
Une plaine nue s'é
vois les deux têtes
Somma, à droite la bouche actuelle du volcan :
ces deux têtes sont enveloppées de nuages pâles. Je m'avance. D'un côté la *Somma* s'abaisse ; de l'autre je commence à distinguer les ravines tracées dans le cône du volcan, que je vais bientôt gravir. La lave de 1766 et de 1769 couvre la plaine où je marche. C'est un désert enfumé où les laves jetées comme des scories de forge, présentent sur un fond noir leur écume blanchâtre, tout à fait semblable à des mousses desséchées.

Suivant le chemin à gauche, et laissant à droite le cône du volcan, j'arrive au pied d'un coteau ou plutôt d'un mur formé de la lave qui a recouvert Herculanum. Cette espèce de muraille est plantée de vignes sur la lisière

de la plaine, et son revers offre un
profonde occupée par un taillis. Le
vient très piquant.

Je gravis cette colline pour me
l'hermitage que l'on aperçoit de l'au
Le ciel s'abaisse, les nuages volent su
comme une fumée grisâtre, ou co
cendres chassées par le vent. Je com
entendre le murmure des ormeaux
mitage.

L'hermite est sorti pour me recev
pris la bride de ma mule, et j'ai mi
terre. Cet hermite est un grand ho
bonne mine, et d'une physionomie
Il m'a fait entrer dans sa cellule; il
le couvert, et m'a servi un pain, des
et des œufs. Il s'est assis devant
deux coudes appuyés sur la table, e
tranquillement tandis que je déjeu
nuages s'étoient fermés de toutes par
de nous; on ne pouvoit distinguer au
par la fenêtre de l'hermitage. On n'o
ce gouffre de vapeurs que le sifflemen
et le bruit lointain de la mer sur

d'Herculanum : scène paisible de l'ho
chrétienne, placée dans une petite
au pied d'un volcan, et au milieu d'u an-
pête !

L'hermite m'a prés les étran-
gers ont coutume de n uose. Dans
ce livre, je n'ai pas t ..e pensée qui mé-
ritât d'être retenue ; les François, avec ce
bon goût naturel à leur nation, se sont con-
tentés de mettre la date de leur passage, ou
de faire l'éloge de l'hermite. Ce volcan n'a
donc inspiré rien de remarquable aux voya-
geurs ; cela me confirme dans une idée que j'ai
depuis longtemps : les très grands sujets,
comme les très grands objets, sont peu pro-
pres à faire naitre les grandes pensées ; leur
grandeur étant, pour ainsi dire, en évidence,
tout ce qu'on ajoute au-delà du fait ne sert
qu'à le rapetisser. Le *nascitur ridiculus mus*
est vrai de toutes les montagnes.

Je pars de l'hermitage à deux heures et de-
mie ; je remonte sur le coteau de laves que
j'avois déjà franchi : à ma gauche est la vallée
qui me sépare de la *Somma*, à ma droite,

la plaine du cône. Je marche en
sur l'arête du coteau. Je n'ai trou
horrible lieu, pour toute créatur
qu'une pauvre jeune fille, maigr
demi-nue et succombant sous un
bois coupé dans la montagne.

Les nuages ne me laissent plus
le vent, soufflant de bas en haut
du plateau noir que je domine,
passer sur la chaussée de laves que j
je n'entends que le bruit des pas d

Je quitte le coteau, je tourne
redescends dans cette plaine de lav
tit au cône du volcan, et que j'ai tra
bas, en montant à l'hermitage. Mê
sence de ces débris calcinés, l'ima
représente à peine ces champs d
métaux fondus, au moment des é
Vésuve. Le Dante les avoit peut-
lorsqu'il a peint dans son Enfer
brûlants où des flammes éternelles
lentement et en silence, *come di n*
sanza vento :

Arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove.
. . . . . .
Lo spazzo er' un' arena arida e spessa
. . . . . .
Sovra tutto' l sabbion [illegible] cader lento
Pioven di fuoco di lata[illegible], e falde,
Come di neve in Alpe sanza vento.

Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points ; je découvre subitement, et par intervalles, Portici, Caprée, Ischia, le Pausilype, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, et la côte du golfe de Naples, bordée d'orangers : c'est le Paradis vu de l'Enfer.

Je touche au pied du cône ; nous quittons nos mules ; mon guide me donne un long bâton, et nous commençons à gravir l'énorme monceau de cendres. Les nuages se referment, le brouillard s'épaissit, et l'obscurité redouble.

Me voilà au haut du Vésuve, écrivant assis à la bouche du volcan, et prêt à descendre au fond de son cratère. Le soleil se montre de temps en temps à travers le voile

de vap[illegible]rs, qui enveloppe toute la montagne. Cet ac[illegible]dent, qui me cache un des plus beaux paysag[illegible] de la terre, sert à redoubler l'horreur d[illegible]ce lieu. Le Vésuve, séparé par les nua[illegible]s qui sont à sa base, a l'[illegible]dans le plus profond des deserts, et [illegible] de terreur qu'il inspire n'est point affoiblie par le spectacle d'une ville florissante à ses pieds.

Je propose à mon guide de descendre dans le cratère; il fait quelque difficulté, pour obtenir un peu plus d'argent. Nous convenons d'une somme qu'il veut avoir sur-le-champ. Je la lui donne. Il dépouille son habit; nous marchons quelque temps sur les bords de l'abime, pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile à descendre. Le guide s'arrête et m'avertit de me préparer. Nous allons nous précipiter.

Nous voilà au fond du gouffre [1]. Je désespère de pouvoir peindre ce chaos.

1 Il n'y a que de la fatigue et peu de danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudroit avoir

Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour et de trois cents pieds d'élévation, qui va s'élargissant en forme d'entonnoir. Ses bords ou ses parois intérieures sont sillonnées par le fluide de feu que ce bassin a contenu, et qu'il a versé au dehors. Les parties saillantes de ces sillons ressemblent aux jambages de briques dont les Romains appuyoient leurs énormes maçonneries. Des rochers sont suspendus dans quelques parties du contour, et leurs débris, mêlés à une pâte de cendres, recouvrent l'abîme.

Ce fond du bassin est labouré de différentes manières. A peu près au milieu, sont creusés trois puits ou petites bouches nouvellement ouvertes, et qui vomirent des flammes pendant le séjour des François à Naples, en 1798.

Des fumées transpirent à travers les pores du gouffre, surtout du côté de *la Torre del Greco*. Dans le flanc opposé, vers Caserte, j'aperçois une flamme. Quand vous enfoncez

le malheur d'y être surpris par une éruption. Les dernières éruptions ont changé la forme du cône.

la main dans les cendres, vous les tr
brûlantes à quelques pouces de profo
sous la surface.

La couleur générale du gouffre est
d'un charbon éteint. Mais la nature s
pandre des grâces jusque sur les obje
plus horribles. La lave en quelques en
est peinte d'azur, d'outre-mer, de jau
d'orangé. Des blocs de granit, tourmen
tordus par l'action du feu, se sont reco
à leurs extrémités, comme des palmes
feuilles d'acanthe. La matière volcaniqu
froidie sur les rocs vifs autour desque
a coulé, forme çà et là des rosaces, d
randoles, des rubans; elle affecte aus
figures de plantes et d'animaux, et im
dessins variés que l'on découvre dans le
tes. J'ai remarqué sur un rocher bl
un cygne de lave blanche parfaitemen
delé; vous eussiez juré voir ce bel
dormant sur une eau paisible, la tête c
sous son aile, et son long cou alongé s
dos comme un rouleau de soie.

Ad vada Meandri concinit albus olor.

Je retrouve ici ce silence absolu que j'ai observé autrefois, à midi, dans les forêts de l'Amérique, lorsque, retenant mon haleine, je n'entendois que le bruit de mes artères dans mes tempes et le battement de mon cœur. Quelquefois seulement des bouffées de vent, tombant du haut du cône au fond du cratère, mugissent dans mes vêtements ou sifflent dans mon bâton; j'entends aussi rouler quelques pierres que mon guide fait fuir sous ses pas, en gravissant les cendres. Un écho confus, semblable au frémissement du métal ou du verre, prolonge le bruit de la chute, et puis tout se tait. Comparez ce silence de mort aux détonations épouvantables qui ébranloient ces mêmes lieux, lorsque le volcan vomissoit le feu de ses entrailles, et couvroit la terre de ténèbres.

On peut faire ici des réflexions philosophiques, et prendre en pitié les choses humaines. Qu'est-ce en effet que ces révolutions si fameuses des empires, auprès de ces accidents de la nature, qui changent la face de la terre et des mers? Heureux du moins, si

les [illegible] es n'employoient pas à se tourmenter mutu- [illegible] ment le peu de jours qu'ils ont à pass [illegible] nsemble ! Le Vésuve n'a pas ouvert une [illegible] s pour dévorer les cité [illegible] ient surpris les peu- ples [illegible] u des larmes. Quels sont les [illegible] de civilisation, les premières marques du passage des hommes que l'on a retrouvés sous les cendres éteintes du volcan ? Des instruments de supplice, des squelettes enchaînés [1].

Les temps varient, et les destinées humaines ont la même inconstance. « *La vie*, dit la chanson grecque, *fuit comme la roue d'un char.* »

Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἶα
Βίοτος τρέχει κυλινδεῖς.

Pline a perdu la vie pour avoir voulu contempler de loin le volcan dans le cratère duquel je suis tranquillement assis. Je regarde fumer l'abîme autour de moi. Je songe qu'à

1 A Pompéïa.

quelques toises de profondeur j'ai u
de feu sous mes pieds, je songe que l
pourroit s'ouvrir, et me lancer en l ec
ces quartiers de marbre fracassés.

Quelle Providence m'a c ans ce lieu? Par quel hasard les tempêtes de l'océan américain, m'ont-elles jeté aux *Champs de Lavinie : Lavinaque venit littora.* Je ne puis m'empêcher de faire un retour sur les agitations de cette vie « où les choses, dit Saint Augustin, sont pleines de misères et l'espérance vide de bonheur. » *Rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem.* » Né sur les rochers de l'Armorique, le premier bruit qui a frappé mon oreille en venant au monde, est celui de la mer; et sur combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser ces mêmes flots que je retrouve ici?

Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrois gémir aux tombeaux de Scipion et de Virgile, ces vagues qui se déroulaient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre, ou sur les grèves du Maryland? Mon nom est dans la cabane du Sauvage de la Floride; le

le livre de l'hermite du Vésuve.
époserai-je à la porte de mes pères
et le manteau du voyageur?

Ilium !

PATRIA, OU LITERNE.

6 janvier 1804.

Sorti de Naples par la grotte du Pausilype, j'ai roulé une heure en calèche dans la campagne ; après avoir traversé de petits chemins ombragés, je suis descendu de voiture pour chercher à pied *Patria*, l'ancienne Literne. Un bocage de peupliers s'est d'abord présenté à moi, ensuite des vignes et une plaine semée de blé. La nature étoit belle, mais triste. A Naples, comme dans l'État Romain, les cultivateurs ne sont guère aux champs, qu'au temps des semailles et des moissons après quoi ils se retirent dans les faubourgs des villes ou dans de grands villages. Les campagnes manquent ainsi de hameaux, de troupeaux, d'habitants, et n'ont point le mouvement rustique de la Toscane, du

M et des contrés Transalpines. J'ai p rencontré aux environs de *Patria* qu fermes agréablement bâties ; elles avo puits orné de fleurs et pilastres, que cou- ron des paniers. Il y a dans ce pays un goût turel d'architecture qui annonce l'ancienne patrie de la civilisation et des arts.

Des terrains humides semés de fougères, attenant à des fonds boisés, m'ont rappelé les aspects de la Bretagne. Qu'il y a déjà long-temps que j'ai quitté mes bruyères natales ! On vient d'abattre un vieux bois de chênes et d'ormes parmi lesquels j'ai été élevé, je serois tenté de pousser des plaintes, comme ces êtres dont la vie étoit attachée aux arbres de la magique forêt du Tasse.

J'ai aperçu de loin au bord de la mer, la tour que l'on appelle Tour de Scipion. A l'extrémité d'un corps de logis que forment une chapelle et une espèce d'auberge, je suis entré dans un camp de pêcheurs : ils étoient occupés à raccommoder leurs filets au bord d'une pièce d'eau.

Deux d'entre eux m'ont amené un bateau et m'ont débarqué près d'un pont, sur le terrain de la tour, J'ai passé des dunes, où croissent des lauriers, des myrtes et des oliviers nains. Monté, non sans peine, au haut de la tour qui sert de point de reconnaissance aux vaisseaux, mes regards ont erré sur cette mer que Scipion avoit contemplée tant de fois. Quelques débris des voûtes appelées Grottes de Scipion, se sont offerts à mes recherches religieuses; je foulois, saisi de respect, la terre qui couvrit les os de celui dont la gloire cherchoit la solitude. Je n'aurai de commun avec ce grand citoyen que ce dernier exil, dont aucun homme n'est rappelé.

BAIES.

9 janvier.

Vue du haut de Monte-Nuovo ; culture au fond de l'entonnoir ; myrtes et élégantes bruyères.

Lac Averne : il est de forme circulaire, et enfoncé dans un bassin de montagnes ; ses bords sont parés de vignes à haute tige. L'antre de la Sibylle est placé vers le midi, dans le flanc des falaises, auprès d'un bois. J'ai entendu chanter les oiseaux, et je les ai vus voler autour de l'antre, malgré les vers de Virgile :

Quam super haud ullæ poterant impunè volantes
Tendere iter pennis. . . . . .

Quant au *rameau d'or*, toutes les colombes du monde me l'auroient montré, que je n'aurois su le cueillir.

Le lac Averne communiquoit au lac [illegible]rin; restes de ce dernier lac dans la mer; r[illegible]s du pont Julia.

On s'embarque et l'on suit la digue jusqu'aux bains de Néron. J'ai fait cuire des œufs dans le Phlégéton. Rembarqué en sortant des bains de Néron; tourné le promontoire: sur une côte abandonnée gisent, battues par les flots, les ruines d'une multitude de bains et de *villa* romaines. Temples de Vénus, de Mercure, de Diane; tombeaux d'Agrippine, etc. Baïes fut l'Élysée de Virgile et l'enfer de Tacite.

HERCULANUM, PORTICI, POMPEIA.

11 janvier.

La lave a rempli Herculanum, comme le plomb fondu remplit les concavités d'un moule.

Portici est un magasin d'antiques.

Il y a quatre parties découvertes à Pompeïa : 1° le temple, le quartier des soldats, les théâtres ; 2° une maison nouvellement déblayée par les François ; 3° un quartier de la ville ; 4° la maison hors de la ville.

Le tour de Pompeïa est d'environ quatre milles. Quartier des soldats, espèce de cloître autour duquel régnoient quarante-deux chambres ; quelques mots latins estropiés et mal ortographiés barbouillés sur les murs. Près de là étoient les squelettes enchainés : « Ceux qui » étaient autrefois enchainés ensemble, dit

» Job, ne souffrent plus, et il[illegible] tendent
» plus la voix de l'exacteur. »

Un petit théâtre : vingt-un gradins en demi-cercle, les corridors derrière. Un grand théâtre : trois portes pour s[illegible] la scène dans le fond et communiquant [illegible]mbres des acteurs. Trois rangs marqués pour les gradins ; celui du bas plus large et en marbre. Les corridors derrière larges et voutés.

On entroit par le corridor au haut du théâtre, et l'on descendoit dans la salle par les vomitoires. Six portes s'ouvroient dans ce corridor. Viennent non loin de là un portique carré de soixante colonnes, et d'autres colonnes en ligne droite, allant du midi au nord, dispositions que je n'ai pas bien comprises.

On trouve deux temples : l'un de ces temples a trois autels et un sanctuaire élevé.

La maison découverte par les François est curieuse : les chambres à coucher extrêmement peuplées, sont peintes en bleu ou en jaune, et ornées de petits tableaux à fresque. On voit dans ces tableaux un personnage romain, un

Apollon jouant de la lyre, des p
perspectives de jardins et de vi
plus grande chambre de cette
peinture représente Ulysse fu
nes : le fils de Laërte, attaché
vaisseau, écoute trois Syrènes
rochers ; la première touche
conde sonne une espèce de tr
sième chante.

On entre dans la partie la
découverte de Pompeïa, par
quinze pieds de large ; des
trottoirs ; le pavé garde la
divers endroits. La rue est
et de maisons dont le pren
Dans deux de ces maison
suivantes :

Une chambre de chir
de toilette avec des pei

On m'a fait remarq
les marques d'un inst
pierre de la boutique
boulanger, je ne sa

La rue conduit à

a mis à nu une portion des murs d'enceinte. A cette porte commençoit la file des sépulcres qui bordoient le chemin public.

Après avoir passé la porte, on rencontre la maison de campagne si connue. Le portique qui entoure le jardin de cette maison est composé de piliers carrés, groupés trois par trois. Sous ce premier portique, il en existe un second : c'est là que fut étouffée la jeune femme dont le sein s'est imprimé dans le morceau de terre que j'ai vu à Portici : la mort, comme un statuaire, a moulé sa victime.

Pour passer d'une partie découverte de la cité à une autre partie découverte, on traverse un riche sol cultivé ou planté de vignes. La chaleur étoit considérable, la terre riante de verdure et émaillée de fleurs [1].

En parcourant cette cité des morts, une idée me poursuivoit. A mesure que l'on déchausse quelque édifice à Pompeïa, on enlève ce que donne la fouille, ustensiles de ménage, instruments de divers métiers, meubles, sta-

1 Je donne à la fin de ce volume des notices curieuses sur Pompeïa, et qui complétent ma courte description.

tues [illegible] nuscrits, etc., et l'on entasse le tout au M[illegible] *Portici*. Il y auroit selon moi quelque ch[illegible] de mieux à faire : ce seroit de laisser les [illegible]oses dans l'endroit où on les trouve et co[illegible] remettre des toits, des p[illegible] rs et des fenêtres, pour [illegible] lation des peintures et des murs ; de relever [illegible] ancienne enceinte de la ville, d'enclore les portes, enfin d'y établir une garde de soldats avec quelques savants versés dans les arts. Ne seroit-ce pas là le plus merveilleux Musée de la terre ? Une ville romaine conservée toute entière, comme si ses habitants venoient d'en sortir un quart d'heure auparavant !

On apprendroit mieux l'histoire domestique du peuple romain, l'état de la civilisation romaine dans quelques promenades à Pompeïa restaurée, que par la lecture de tous les ouvrages de l'antiquité. L'Europe entière accourroit : les frais qu'exigeroit la mise en œuvre de ce plan seroient amplement compensés par l'affluence des étrangers à Naples. D'ailleurs rien n'obligeroit d'exécuter ce travail à la fois ;

on continueroit lentement, mais régulièrement les fouilles ; il ne faudroit qu'un peu de brique, d'ardoise, de plâtre, de pierre, de bois, de charpente et de menuiserie pour les employer en proportion du déblai. Un architecte habile suivroit quant aux restaurations, le style local dont il trouveroit des modèles dans les paysages peints sur les murs mêmes des maisons de Pompeïa.

Ce que l'on fait aujourd'hui me semble funeste ; ravies à leurs places naturelles, les curiosités les plus rares s'ensevelissent dans des cabinets où elles ne sont plus en rapport avec les objets environnants. D'une autre part, les édifices découverts à Pompeïa tomberont bientôt : les cendres qui les engloutirent les ont conservés ; ils périront à l'air, si on ne les entretient ou si on ne les répare.

En tous pays les monuments publics, élevés à grands frais avec des quartiers de granit et de marbre, ont seuls résisté à l'action du temps, mais les habitations domestiques, les *villes* proprement dites, se sont écroulées, parce que la fortune des simples particuliers ne leur permet pas de bâtir pour les siècles.

M. DE FONTANES.

le 10 janvier 1804.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet nunc Parthenope.* » Il y a longtemps que j'aurois dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant, je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirois au hasard et sans suite tout ce que je penserois de l'Italie, comme je vous disois autrefois l'impression que faisoient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer

s peindre les *dehors* de Rome, ses cam-
s et ses ruines.

s avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce
mais je ne sais si les voyageurs vous
nné une idée bien juste du tableau que
ıte la campagne de Rome. Figurez-vous
ıe chose de la désolation de Tyr et de
ɔne dont parle l'Écriture ; un silence et
ɔlitude aussi vastes que le bruit et le
:e des hommes qui se pressoient jadis
: sol. On croit y entendre retentir cette
iction du prophète : *Venient tibi duo ibitò in die unâ, sterilitas et viduitas*[1].
apercevez çà et là quelques bouts de
:omaines, dans des lieux où il ne passe
ersonne, quelques traces desséchées des
ts de l'hiver : ces traces vues de loin ont
nêmes l'air de grands chemins battus et
ntés, et elles ne sont que le lit désert
onde orageuse qui s'est écoulée comme
ple romain. A peine découvrez-vous

[1] « Deux choses te viendront à la fois dans un seul
stérilité et veuvage. » *Isaïe.*

quelques arbres, mais partout s'élève
ruines d'aqueducs et de tombeaux; ruin
semblent être les forêts et les plante
gènes d'une terre composée de la po
des morts et des débris des empires. So
dans une grande plaine, j'ai cru voir
ches moissons; je m'en approchois : des
flétries avoient trompé mon œil. Parfoi
ces moissons stériles vous distinguez l
ces d'une ancienne culture. Point d'oi
point de laboureurs, point de mouve
champêtres, point de mugissements d
peaux, point de villages. Un petit n
de fermes délabrées se montrent sur la
des champs; les fenêtres et les portes
fermées; il n'en sort ni fumée, ni br
habitants. Une espèce de Sauvage, p
nu, pâle et miné par la fièvre, garde c
tes chaumières, comme les spectres qui
nos histoires gothiques, défendent l'
des châteaux abandonnés. Enfin l'on
qu'aucune nation n'a osé succéder aux
du monde dans leur terre natale, et
champs sont tels que les a laissés le

, ou la dernière charrue romaine.
milieu de ce terrain inculte que
qu'attriste encore un monument
la voix populaire le *Tombeau de*
ne s'élève la grande ombre de la
elle. Déchue de sa puissance ter-
semble, dans son orgueil, avoir
er : elle s'est séparée des autres
erre ; et, comme une reine tom-
e, elle a noblement caché ses mal-
la solitude.

oit impossible de vous dire ce qu'on
rsque Rome vous apparoit tout à
lieu de ses *royaumes vides*, *inania*
u'elle a l'air de se lever pour vous,
e où elle étoit couchée. Tâchez de
r ce trouble et cet étonnement qui
les prophètes, lorsque Dieu leur
vision de quelque cité à laquelle
aché les destinées de son peuple :

ble tombeau de Néron étoit à la porte
dans l'endroit même où l'on a bâti depuis
nta-Maria del Popolo.

Quasi aspectus splendoris[1]. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent ; votre ame est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob[2].

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines ? Vous vous tromperiez beaucoup ; elles ont une inconcevable grandeur ; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

1 « C'étoit comme une vision de splendeur. » *Ézéch.*

2 Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle étoit il y a environ deux cents ans :

« Nous avions loin, sur notre main gauche, l'A-
» pennin, le prospect du pays mal plaisant, bossé,
» plein de profondes fandasses, incapable d'y rece-
» voir nulle conduite de gens de guerre en ordon-
» nance : le terroir nu, sans arbres, une bonne partie
» stérile, le pays fort ouvert tout autour, et plus
» de dix milles à la ronde ; et quasi tout de cette
» sorte, fort peu peuplé de maisons. »

Salve, magna parens frugum, Sa[illegible]r,
Magna virûm ! »

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront; si vous les [illegible]z en artiste, en poëte, et même en [illegible], vous ne voudriez peut-être pas qu'elle [illegible]ent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne vous donneroit pas d'aussi fortes émotions, que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme de l'arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasses, comme la main puissante des Romains avoit remué cette terre. Une vapeur particulière, ré-

[illegible]lut, terre féconde, terre de Saturne, mère [illegible]rands hommes. »

pandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourroient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse, marie la terre, le ciel, et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien, c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassois point de voir à la *villa* B[illegible]ghèse, le soleil se coucher sur les cyprès [illegible]mont Marius et sur les pins de la *villa* Pampl[illegible] plantés par le Nôtre. J'ai souvent aussi rem[illegible] le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de [illegible] grande scène de la fin du jour. Les som[illegible] des montagnes de la Sabine apparoissent de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que

bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelqu'autre point de l'horizon; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques; les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva!* mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle

pieux Enée ...

Je conviendrai toutefois q...
sont peut-être plus éblouissants q...
Rome : lorsque le soleil enflammé ...
lune large et rouge, s'élève au-dessus ...
suve, comme un globe lancé par le volc...
baie de Naples avec ses rivages bordés ...
gers, les montagnes de l'Apouille, l'Ac...
prée, la côte du Pausylipe, Baïes, ...
Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées ...
cette terre Virgilienne, présentent ...
tacle magique; mais il n'a pas tel ...
grandiose de la campagne romaine. ...
est-il certain que l'on s'attache pr...
ment à ce sol fameux : il y a deux ...
... se croyoit exilé sous l...

la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages : au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connoître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son *Winckelman*.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les

crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Épîtres familières*. Comme j'ai cité partout de mémoire, on voudra bien me pardonner s'il se trouve quelque inexactitude dans les citations.

du sep
ami vertueux, ou
cilia Metella au modeste cercueil
infortunée ! Il pourra croire que ce
chéris se plaisent à errer autour de ce
ments avec l'ombre de Cicéron, pleu
core sa chère Tullie, ou d'Agrippin
occupée de l'urne de Germanicus.
chrétien, ah ! comment pourroit-il al
racher de cette terre qui est devenu
trie ; de cette terre qui a vu naître u
empire, plus saint dans son berc
grand dans sa puissance que celui
cédé ; de cette terre où les ami
avons perdus, dormant avec les u
tombes sous l'œil du Père des

particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie ; on croiroit voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains *ce ton des chairs* auquel les peintres ont donné le nom *de couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il est naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres et, surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où

i ient autrefois pour conduire le triom-
p romain à ce Capitole que Cicéron ap-
p *conseil public de l'univers :*

R luxere triumphos.

res des grandes cités,
se ux que l'on entend de
toutes parts, comme si l'on étoit auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver les toits des maisons sont couverts d'herbe, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisoient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs : et le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y étoit pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome; je les ai vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de Pœstum, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez que ces ruines doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étois allé m'asseoir au Colysée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchoit, versoit des fleuves d'or par toutes ces galeries où

rouloit jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortoient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tomboient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevois, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussoient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendoit que les aboiements des chiens de l'hermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colysée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion: je songeai que l'édifice moderne tomberoit comme l'édifice antique; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés; je rappelai dans ma

moire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avoient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétoient les sons de la cloche chrétienne étoient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colysée pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montroient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'hermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point répondu; l'hermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon Solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu; j'ai cru voir les

es d'un édifice que j'avois admiré
s jours auparavant dans toute son in-
et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon
er ami, que nous sommes avertis à
e pas de notre néant; l'homme cherche
hors des raisons p
éditer sur les ruin
l est lui-même u
ncelante, et qu'il
bris [1]. Ce qui achève
nge d'une ombre [2], c'est
as même espérer de vivre
souvenir de nos amis, puisq
s'est gravée notre image, est
dont il retient les traits, une argile sujette à
se dissoudre. On m'a montré à Portici un mor-
ceau de cendre du Vésuve, friable au toucher,
et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus
effacée, du sein et du bras d'une jeune femme
ensevelie sous les ruines de Pompeïa : c'est

1 L'homme à qui cette lettre est adressée n'est plus!
(*Note de la présente édition.*)

2 Pindare.

age assez juste, bien qu'elle ne soit pas
assez vaine, de la trace que notre mé-
aisse dans le cœur des hommes, *cendre*
sière [1].

it de partir pour Naples, j'étois allé
quelques jours seul à Tivoli : je par-
les ruines des environs, et surtout
e la *villa Adriana*. Surpris par la pluie,
eu de ma course, je me réfugiai dans
es des Thermes voisins du Pœcile [2],
figuier qui avoit renversé le plan d'un
croissant. Dans un petit salon octo-
une vigne vierge perçoit la voûte de
, et son gros cep lisse, rouge et tor-
montoit le long du mur comme un
. Tout autour de moi, à travers les
des ruines, s'ouvroient des points de
la campagne romaine. Des buissons
eau remplissoient les salles désertes où
it se réfugier quelques merles. Les frag-

uments de la *Villa*. Voyez plus haut la des-
de Tivoli et de la *villa Adriana*, page 207
ites.

ats de maçonnerie étoient tapissés de feuil-
de scolopendre, dont la verdure satinée se
essinoit comme un travail en mosaïque sur
a blancheur des marbres. Çà et là de hauts
cyprès remplaçoient les colonnes tombées dans
ces palais de la mort; l'acanthe sauvage ram-
poit à leurs pieds, sur des débris, comme si la
nature s'étoit plue à reproduire sur les chefs-
d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement
de leur beauté passée. Les salles diverses et
les sommités des ruines ressembloient à des
corbeilles et à des bouquets de verdure; le
vent agitoit les guirlandes humides, et toutes
les plantes s'inclinoient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplois ce tableau, mille
idées confuses se pressoient dans mon esprit;
tantôt j'admirois, tantôt je détestois la gran-
deur romaine; tantôt je pensois aux vertus,
tantôt aux vices de ce propriétaire du monde
qui avoit voulu rassembler une image de son
empire dans son jardin. Je rappelois les évè-
nements qui avoient renversé cette *villa* su
perbe; je la voyois dépouillée de ses plus bea
ornements par le successeur d'Adrien, je voy

ts y passer comme un tourbillon,
nér quelquefois, et pour se défaire
es mêmes monuments qu'ils avoient
létruits, couronner l'ordre grec et
créneau gothique : enfin, des Ré-
étiens, ramenant la civilisation dans
plantoient la vigne et conduisoient
dans le *temple des Stoïciens* et les
Académie [1]. Le siècle des arts re-
t de nouveaux souverains achevoient
erser ce qui restoit encore des rui-
s palais, pour y trouver quelques
ivre des arts. A ces diverses pensées
une voix intérieure qui me répétoit
a cent fois écrit sur la vanité des
maines. Il y a même double vanité
nonuments de la *villa Adriana* : ils
comme on sait, que les imitations
nonuments répandus dans les pro-
l'empire romain : le véritable temple
is à Alexandrie, la véritable Acr-

ents de la *Villa*. Voyez la description de
, page 215.

Athènes, n'existent plus; vous ne
me dans les copies d'Adrien que des
le ruines.

lroit maintenant, mon cher ami, vous
dé Sibylle à Tivoli, et
l'é suspendu sur la cas-
cade inque. Je regrette de
ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace; j'étois là dans vos domaines, vous l'héritier de l'Αφελια des Grecs ou du *simplex munditiis* [1] du chantre de l'*Art poétique*; mais je l'ai vue dans une saison triste, et je n'étois pas moi-même fort gai [2]. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvois lorsque, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écoutois la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus

1 « Élégante simplicité. » *Hor.*

2 Voyez la description de Tivoli, page 207.

forts, tantôt plus foibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisoient tressaillir ; chaque arbre étoit pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiroient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature ; je doute que la cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très jeune, la nature muette parle beaucoup ; il y a surabondance dans l'homme ; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression) ; il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères. Mais dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu* [1]. Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des sou-

1 La Fontaine.

venirs de la société : nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis* [1].

Je n'ai pas quitté Tivoli sans visiter la maison du poëte que je viens de citer : elle étoit en face de la *villa* de Mécène. C'étoit là qu'il offroit *floribus et vino genium memorem brevis ævi* [2]. L'hermitage ne pouvoit pas être grand, car il est situé sur la croupe même du coteau ; mais on sent qu'on devoit être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y étoit commode, quoique petit. Du verger devant la maison, l'œil embrassoit un pays immense : vraie retraite du poëte à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui, *spatio brevi spem longam resesces* [3]. Après tout il est fort aisé d'être philosophe comme Horace ; il avoit une maison à Rome, deux *villa* à la campagne,

1 Horace.

2 « Des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle » la brièveté de la vie. »

3 « Renferme dans un espace étroit tes longues es- » pérances. » *Hor.*

l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvoit d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis; son *buffet étoit couvert d'argenterie;* il disoit familièrement au premier ministre du Maître du monde : « *Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulois quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserois pas.* » Avec cela on peut chanter *Lalagé*, se couronner *de lis qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste, qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restoit rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques Religieux chrétiens; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit

venu composer ses *fables comiques* [1] au même lieu où Horace s'est joué de toutes les choses de la vie. On se demande avec surprise comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines* folies à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avoit sous les yeux les sévères monuments et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *villa* d'Est est la seule *villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *villa* de tant d'empereurs et de Consulaires. Cette maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir été chantée par les deux plus grands poëtes de son temps et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

> Piacciavi, generose Ercolea prole,
> Ornamento, e splendor del secol nostro
> Ippolito, etc.

C'est ici le cri d'un homme heureux, qui rend grâce à la Maison puissante dont il re-

1 Boileau.

cueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation les accents de la reconnoissance d'un grand homme infortuné :

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talents exilés, et recueillir le mérite fugitif. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés ? au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre ; la *villa* du cardinal d'Est tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste ; c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes :

Linquenda tellus, et domus et placens
Uxor 1.

1 « Il faudra quitter la terre, une maison, une épouse chérie. » *Hor.*

Je passai presque tout un jour à cette superbe *villa ;* je ne pouvois me lasser d'admirer la perspective dont on jouit du haut de ses terrasses : au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès ; après les jardins viennent les restes de la maison de Mécène placée au bord de l'Anio [1] ; de l'autre côté de la rivière, sur la colline en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *villa* de Varus [2] ; un peu plus loin à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli*, *san Francesco* et *san Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins, apparoît le sommet lointain et azuré de l'antique Soracte ; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines ; en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum ; enfin,

1 Aujourd'hui *le Teverone.*

2 Le Varus qui fut massacré avec les légions en Germanie. Voyez l'admirable morceau de Tacite.

revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *villa Adriana* avec toutes ses ruines.

On peut suivre au milieu de ce tableau le cours du Teverone, qui descend vers le Tibre, jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille *Plautia*, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne ; c'étoit l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin élevées en pyramides imitent encore des tombeaux.

Il seroit difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes et qui seule dit tout; je parle seulement des lieux, et des monuments renfermés dans cette vaste étendue Voilà la maison où Mécène rassasié des biens de la terre mourut d'une maladie de langueur ; Varus quitta

ce coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie ; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur patrie ; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictoit ses Tusculanes ; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert. C'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée ; c'est ici qu'Hercule avoit son temple, et que la Sibylle Tiburtine dictoit ses oracles ; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium ; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or, chanté par tous les poëtes ; riants coteaux de Tibur et de Lucrétile dont le seul génie françois a pu retracer les grâces, et qui attendoient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

[illegible] la *villa* [illegible] trois heures après midi, je passai le Teverone sur le pont [illegible], pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois des vieux olivier, dont je viens de vous parler, j'aperçus une petite chapelle blanche, dédiée à la Madone Quintilienne, et bâtie sur les ruines de la *villa* de Varus. C'étoit un dimanche : la porte de cette chapelle étoit ouverte, j'y entrai. Je vis trois petits autels disposés en forme de croix ; sur celui du milieu s'élevoit un grand crucifix d'argent, devant lequel brûloit une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avoit l'air très malheureux, étoit prosterné auprès d'un banc ; il prioit avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain apaisement

On a vu, à la fin de ma description de la *villa Varus*, que j'annonçois pour le lendemain une promenade à la *villa* d'Est. Je n'ai point donné le détail de cette promenade, parce qu'il se trouve déjà dans ma *Lettre sur Rome*, à M. de Fontanes.

des troubles du cœur (pour parler comme no
vieilles bibles), et je ne sais quel dégoût d
la terre. Je me mis à genoux à quelque dis
tance de cet homme, et, inspiré par le lieu
je prononçai cette prière : « Dieu du voya
» geur, qui avez voulu que le pèlerin vou
» adorât dans cet humble asile bâti sur le
» ruines du palais d'un grand de la terre
» Mère de douleur, qui avez établi votre cult
» de miséricorde dans l'héritage de ce Romai
» infortuné, mort loin de son pays dans le
» forêts de la Germanie ! nous ne sommes i
» que deux fidèles prosternés au pied de votr
» autel solitaire. Accordez à cet inconnu,
» profondément humilié devant vos grandeur
» tout ce qu'il vous demande ; faites que le
» prières de cet homme servent à leur tou
» à guérir mes infirmités, afin que ces deu
» chrétiens qui sont étrangers l'un à l'autre
» qui ne se sont rencontrés qu'un instant da
» la vie, et qui vont se quitter pour ne plu
» se voir ici-bas, soient tout étonnés, en
» retrouvant au pied de votre trône, de
» devoir mutuellement une partie de le

» bonheur, par les miracles de la charité ! »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur ma table, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurois dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de Tusculum, de Cicéron, qui, selon Sénèque, « fut le seul génie » que le peuple romain ait eu d'égal à son em- » pire. » *Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit.* Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve [1], mes courses à Pompeïa, à Caserte [2], à

1 Il n'y a (comme je l'ai déjà dit dans une autre note) que de la fatigue et aucun danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudroit avoir le malheur d'y être surpris par une éruption ; dans ce cas-là même, si l'on n'étoit pas emporté par l'explosion, l'expérience a prouvé qu'on peut encore se sauver sur la lave : comme elle coule avec une extrême lenteur, sa surface se refroidit assez vite pour qu'on puisse y passer rapidement.

2 Je n'ai rien retrouvé sur Caserte.

placée la maison d'Agrippine, et où
mot sublime aux assassins envoyés p
Ventrem feri [1]. L'île Nisida, qui se
traite à Brutus, après le meurtre de
pont de Caligula, la Piscine admir
ces palais bâtis dans la mer, dont
race, vaudroient bien la peine qu'es
tât un peu. Virgile a placé ou trouv
lieux les belles fictions du sixième li
Énéide : c'est de là qu'il écrivoit
ces paroles modestes (elles sont, je
seules lignes de prose que nous conn
ce grand homme) : *Ego vero frequ*
litteras accipio... De Æneâ quidem
hercule iam dignum auribus hab

mihi videar; nam prœnominem, ut solo, alia quæque abstitit ab id opus multoque poteris informatiar [1]

Mon pèlerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avoit dit que le mausolée existoit encore; et qu'on y lisoit même le mot *patriæ*, seul resté de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrate patriæ, tu n'auras pas mes os.* Je me suis rendu à Patria, l'ancienne Literne : je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai cerré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitoit dans son exil : il me sembloit voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à la ville de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome, par les charmes de l'amitié et du souvenir de ses vertus [1].

[1] Ce fragment se trouve dans Macrobe, mais je ne puis indiquer le livre : je crois pourtant que c'est le 1er des *Saturnales*. Voyez *les Martyrs* sur le séjour de Baïes.

[1] Un seulement on m'avoit dit que ce tombeau exis-

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me semble avoir de l'humeur lors-

toit, mais j'avois lu les circonstances de ce que je rapporte ici dans je ne sais plus quel voyageur. Cependant les raisons suivantes me font douter de la vérité des faits :

1° Il me paroît que Scipion, malgré les justes raisons de plainte qu'il avoit contre Rome, aimoit trop sa patrie pour avoir voulu qu'on gravât cette inscription sur son tombeau : cela semble contraire à tout ce que nous connoissons du génie des anciens.

2° L'inscription rapportée est conçue presque littéralement dans les termes de l'imprécation que Tite-Live fait prononcer à Scipion en sortant de Rome : ne seroit-ce pas là la source de l'erreur ?

3° Plutarque raconte que l'on trouva près de Gaëte une urne de bronze dans un tombeau de marbre, où les cendres de Scipion devoient avoir été renfermées, et qui portoit une inscription très-différente de celle dont il s'agit ici.

4° L'ancienne Literne ayant pris le nom de *Patria*, cela a pu donner naissance à ce qu'on a dit du mot *patria*, resté seul de toute l'inscription du tombeau. Ne seroit-ce pas, en effet, un hasard fort singulier que le lieu se nommât *Patria*, et que le mot *patria* se trouvât aussi sur le monument de Scipion? à moins que l'on ne suppose que l'un a pris son nom de l'autre.

qu'il les appelle les *Italiens de Rome*; je crois qu'il y a encore chez eux le fond d'une nation

Il se peut faire toutefois que des auteurs que je ne connois pas aient parlé de cette inscription de manière à ne laisser aucun doute ; il y a même une phrase dans Plutarque qui semble favorable à l'opinion que je combats. Un homme du plus grand mérite, et qui m'est d'autant plus cher qu'il est fort malheureux *, a fait, presque en même temps que moi, le voyage de *Patria*. Nous avons souvent causé ensemble de ce lieu célèbre ; je ne suis pas bien sûr qu'il m'ait dit avoir vu lui-même *le tombeau et le mot* (ce qui trancheroit la difficulté), ou s'il m'a seulement raconté la tradition populaire. Quant à moi, je n'ai point trouvé le monument, et je n'ai vu que les ruines de *la Villa*, qui sont très-peu de chose. (*Voyez* ci-dessus. pag. 271.)

Plutarque parle de l'opinion de ceux qui plaçoient le tombeau de Scipion auprès de Rome ; mais ils confondoient évidemment le tombeau *des* Scipions et le tombeau *de* Scipion. Tite-Live affirme que celui-ci étoit à Literne, qu'il étoit surmonté d'une statue, laquelle fut abattue par une tempête, et que lui,

* M. Bertin l'aîné, que je puis nommer aujourd'hui. Il étoit alors exilé, et persécuté par Buonaparte pour son dévouement à la maison de Bourbon.

peu commune. On peut découvrir
peuple, trop sévèrement jugé, un gr
du courage, de la patience, du g
traces profondes de ses anciennes n
ne sais quel air de souverain, et que
usages qui sentent encore la royaut
de condamner cette opinion, qui
paroître hasardée, il faudroit ente
raisons, et je n'ai pas le temps de
donner.

Que de choses me resteroient à vou
la littérature italienne! Savez-vous q
vu qu'une seule fois le comte Alfiéri
vie, et devineriez-vous comment?
mettre dans sa bière! On me dit qu
presque pas changé. Sa physionomi

Tite-Live, avoit vu cette statue. On savoi
par Sénèque, Cicéron et Pline, que l'autre
c'est-à-dire celui des Scipions, avoit exis
à une des portes de Rome. Il a été décc
Pie VI; on en a transporté les inscription
du Vatican: parmi les noms des membres de
des Scipions trouvés dans le monument
l'Africain manque.

rut noble et grave; la mort y ajoutoit sans doute une nouvelle sévérité; le cercueil étant un peu trop court, on inclina la tête du défunt sur sa poitrine, ce qui lui fit faire un mouvement formidable. Je tiens de la bonté d'une personne qui lui fut bien chère [1], et de la politesse d'un ami du comte Alfiéri, des notes curieuses sur les ouvrages posthumes, les opinions et la vie de cet homme célèbre. La plupart des papiers publics, en France, ne vous ont donné sur tout cela que des renseignements tronqués et incertains. En attendant que je puisse vous communiquer mes notes, je vous

1 La personne pour laquelle avoit été composée d'avance l'épitaphe que je rapportois ici, n'a pas fait mentir longtemps le *hic sita est* : elle est allée rejoindre le comte Alfieri. Rien n'est triste comme de relire, vers la fin de ses jours, ce que l'on a écrit dans sa jeunesse; tout ce qui étoit au présent, quand on tenoit la plume, se trouve au passé : on parloit de vivants, et il n'y a plus que des morts. L'homme qui vieillit, en cheminant dans la vie, se retourne pour regarder derrière lui ses compagnons de voyage, et ils ont disparu ! Il est resté seul sur une route déserte.

envoie l'épitaphe que le comte Alfiéri avoit faite, en même temps que la sienne, pour sa noble amie :

HIC. SITA. EST.

AL. . . . E. . . . ST. . . .

ALB. . . . COM. . . . .

GENERE. FORMA. MORIBUS.

INCOMPARABILI. ANIMI. CANDORE.

PRÆCLARISSIMA.

A VICTORIO. ALFERIO.

JUXTA. QUEM. SARCOPHAGO UNO *.

TUMULATA. EST.

ANNORUM. 26. SPATIO.

ULTRA. RES. OMNES. DILECTA.

ET. QUASI. MORTALE. NUMEN.

AB IPSO. CONSTANTER. HABITA.

ET. OBSERVATA.

* *Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, premoriente : sed, aliter jubente Deo, aliter inscribendum :*

Qui. juxta. eam. sarcophago. uno
Conditus. erit. quamprimùm.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ANNO DOMINI. M. D. [illegible].

La simplicité de cette épitaphe, et surtout la note qui l'accompagne, m'ont semblé extrêmement touchantes.

Pour cette fois, j'ai fini; je vous envoie ce morceau de ruines, faites-en tout ce qu'il vous

1 « Ici repose Hélène E. St. comtesse d'Al., illustre » par ses aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, » par les agréments de son esprit, et par la candeur » incomparable de son âme. Inhumée près de Victor » Alfiéri, dans un même tombeau,* ; il la préféra, » pendant vingt-six ans, à toutes les choses de la » terre. Mortelle, elle fut constamment suivie et ho- » norée par lui, comme si elle eût été une Divinité.

» Née à Mons; elle vécut..... et mourut le.... »

* Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier; mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire : *Inhumée par la volonté de Victor Alfiéri, qui sera bientôt enseveli près d'elle dans un même tombeau.*

plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis rien de remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages : le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source.

VOYAGE A CLERMONT

(AUVERGNE).

CINQ JOURS
A CLERMONT (AUVERGNE).

2, 3, 4, 5 et 6 août 1805.

Me voici au berceau de Pascal et au tombeau de Massillon. Que de souvenirs ! les anciens rois d'Auvergne et l'invasion des Romains, César et ses légions, Vercingetorix, les derniers efforts de la liberté des Gaules contre un tyran étranger, puis les Visigoths, puis les Francs, puis les évêques, puis les comtes et les Dauphins d'Augergne, etc.

Gergovia, oppidum Gergovia, n'est pas Clermont : sur cette colline de Gergoye que j'aperçois au sud-est, étoit la véritable Gergovie. Voilà Mont-Rognon, *Mons Rugosus*, dont César s'empara pour couper les vivres aux Gaulois renfermés dans Gergovie. Je ne sais

Averni urbs, *Civitas Averna*, *Oppidum*
num, témoins Pline, Ptolémée, la c
Peutinger, etc.

Mais d'où lui vient ce nom de Clern
quand a-t-il pris ce nom? Dans le n
siècle, disent Loup de Ferrières et Gu
de Tyr : il y a quelque chose qui
mieux la question. L'anonyme, aut
Gestes de Pipin, ou, comme nous pron
Pepin, dit : *Maximam partem Aquitan*
tans, *usque urbem Avernam*, *cum om*
citu veniens (*Pipinus*) CLARE MONTEM
captum, *atque succensum bellando ce*

Le passage est curieux en ce qu'il d
la ville, *urbem Avernam* du châte

[illegible] ou de la ville romaine, *Averni* [illegible], fatigués d'être sans cesse ravagés dans une ville ouverte, se retirèrent peu à peu autour et sous la protection du château. Une nouvelle ville du nom de Clermont s'éleva dans l'endroit où elle est aujourd'hui, vers le milieu du huitième siècle, un siècle avant l'époque fixée par Guillaume de Tyr.

Faut-il croire que les anciens Avernes, les Auvergnats d'aujourd'hui, avoient fait des incursions en Italie, avant l'arrivée du pieux Énée; ou faut-il croire, d'après Lucain, que les Avernes descendoient tout droit des Troyens? Alors, ils ne se seroient guère [illegible] en peine des imprécations de Didon, puisqu'ils s'étoient faits les alliés d'Annibal, et les protégés de Carthage. Selon les Druides, si autefois nous savons ce que disoient les Druides, Pluton auroit été le père des Avernes: cette fable ne pourroit-elle tirer son origine de la tradition des anciens volcans d'Auvergne?

Faut-il croire, avec Athénée et Strabon, [illegible] Luernius, roi des Avernes, donnoit de

grands repas à tous ses sujets, et qu'il se promenoit sur un char élevé en jetant des sacs d'or et d'argent à la foule? Cependant les rois Gaulois (*Cæsar. rom.*) vivoient dans des espèces de huttes faites de bois et de terre, comme nos montagnards d'Auvergne.

Faut-il croire que les Avernes avoient enrégimenté des chiens, lesquels manœuvroient comme des troupes régulières, et que Bituitus avoit un assez grand nombre de ces chiens pour manger toute une armée romaine?

Faut-il croire que ce roi Bituitus attaqua avec deux cent mille combattants le consul Fabius qui n'avoit que trente mille hommes? Nonobstant ce, les trente mille Romains tuèrent ou noyèrent dans le Rhône cent cinquante mille Auvergnats, ni plus ni moins. Comptons:

Cinquante mille noyés; c'est beaucoup.

Cent mille tués.

Or, comme il n'y avoit que trente mille Romains, chaque légionnaire a dû tuer trois Auvergnats, ce qui fait quatre-vingt-dix mille Auvergnats.

Restent dix mille tués à partager entre les

plus forte douceur, ou les machines de l'armée [illegible]

[illegible] entendu que les Auvergnats ne se sont pas défendus du tout, que leurs chiens enrégimentés n'ont pas fait meilleure contenance, qu'un seul coup d'épée, de pilum, de flèche ou de fronde, dûment ajusté dans une partie mortelle, a suffi pour tuer son homme; que les Auvergnats n'ont ni fui, ni pu fuir; que les Romains n'ont pas perdu un seul soldat, et qu'enfin quelques heures ont suffi *matériellement* pour tuer avec le glaive cent mille hommes ! le géant Robastre étoit un Myrmidon auprès de cela. A l'époque de la victoire de [illegible]abius, chaque légion ne traînoit pas encore [illegible]ès elle dix machines de guerre de la pre[illegible]ère grandeur, et cinquante-cinq plus petites.

[illegible]faut-il croire que le royaume d'Auvergne, [illegible]gé en république, arma sous Vercingeto[illegible] quatre cent mille soldats contre César ? [illegible]aut-il croire que Nemetum étoit une ville [illegible]mse qui n'avoit rien moins que trente [illegible] ?

[illegible] l'histoire, je suis un peu de l'humeur

de mon compatriote le père Hardouin, qui avoit du bon : il prétendoit que l'histoire ancienne avoit été refaite par les moines du treizième siècle, d'après les odes d'Horace, les Géorgiques de Virgile, les ouvrages de Pline et de Cicéron. Il se moquoit de ceux qui prétendoient que le soleil étoit loin de la terre : voilà un homme raisonnable.

La ville des Avernes, devenue romaine sous le nom d'*Augusto-Nemetum*, eut un Capitole, un amphitéâtre, un temple de Wasso-Galates, un colosse qui égaloit presque celui de Rhodes : Pline nous parle de ses carrières et de ses sculpteurs. Elle eut aussi une école célèbre d'où sortit le rhéteur Fronton, maître de Marc-Aurèle. *Augusto-Nemetum*, régie par le droit latin, avoit un sénat ; ses citoyens, citoyens romains, pouvoient être revêtus des grandes charges de l'État : c'étoit encore le souvenir de Rome républicaine qui donnoit la puissance aux esclaves de l'empire.

Les collines qui entourent Clermont étoient couvertes de bois et marquées par des temples : à Champturgues un temple de Bacchus, à

Montjeout un temple de Jupiter, desservi par des femmes-fées (*fatuæ, fatidicæ*) au Puy de Montaudon un temple de Mercure ou de Teutatès, Montaudon, *Mons Teutates*, etc.

Nemetum tomba avec toute l'Auvergne sous la domination des Visigoths, par la cession de l'empereur Népos; mais Alaric ayant été vaincu à la bataille de Vouillé, l'Auvergne passa aux Francs. Vinrent ensuite les temps féodaux, et le gouvernement souvent indépendant des évêques, des comtes et des Dauphins.

Le premier apôtre de l'Auvergne fut saint Austremoine : la *Gallia christiana* compte quatre-vingt-seize évêques depuis ce premier apôtre jusqu'à Massillon. Trente-un ou trente-deux de ces évêques ont été reconnus pour saints; un d'entre eux a été pape, sous le nom d'Innocent VI. Le gouvernement de ces évêques n'a rien eu de remarquable : je parlerai de Caulin.

Chilping disoit à Thierry, qui vouloit détruire Clermont : « Les murs de cette cité sont » très forts, et remparés de boulevards inex- » pugnables; et, afin que votre majesté m'en-

» tende mieux, je parle des saints et de leurs » églises qui environnent les murailles de » cette ville. »

Ce fut au concile de Clermont que le pape Urbain II prêcha la première croisade. Tout l'auditoire s'écria : « *Diex el volt.!* » et Aymar, évêque du Puy, partit avec les croisés. Le Tasse le fait tuer par Clorinde :

. . . . . Fu del sangue sacro
Su l'arme femminili, ampio lavacro.

Les comtes qui régnèrent en Auvergne, ou qui en furent les premiers seigneurs féodaux, produisirent des hommes assez singuliers. Vers le milieu du dixième siècle, Guillaume, septième comte d'Auvergne, qui, du côté maternel, descendoit des Dauphins Viennois, prit le titre de Dauphin et le donna à ses terres.

Le fils de Guillaume s'appela Robert, nom des aventures et des romans. Ce second Dauphin d'Auvergne favorisa les amours d'un pauvre chevalier. Robert avoit une sœur, femme de Bertrand I, sire de Mercœur; Pérols, troubadour, aimoit cette grande dame; il en fit

l'[illegible] à Robert qui ne s'en fâcha pas du tout : c'est l'histoire du Tasse retournée. Robert lui-même étoit poëte, et échangeoit des *sirventes* avec Richard-Cœur-de-Lion.

Le petit-fils de Robert, commandeur des Templiers en Aquitaine, fut brûlé vif à Paris : il expia avec courage dans les tourments un premier moment de foiblesse. Il ne trouva pas dans Philippe-le-Bel la tolérance qu'un troubadour avoit rencontrée dans Robert : pourtant Philippe, qui brûloit les Templiers, faisoit enlever et souffleter les papes.

Une multitude de souvenirs historiques s'attachent à différents lieux de l'Auvergne. Le village de la Tour rappelle un nom à jamais glorieux pour la France, La Tour d'Auvergne.

Marguerite de Valois se consoloit un peu trop gaîment à Usson de la perte de ses grandeurs et des malheurs du royaume ; elle avoit duit le marquis de Canillac, qui la gardoit ns ce château. Elle faisoit semblant d'aimer femme de Canillac. « Le bon du jeu, dit l'Aubigné, fut qu'aussitôt que son mari Canillac) eut le dos tourné pour aller à

» Paris, Marguerite la dépouilla de ses beaux » joyaux, la renvoya comme une peteuse avec » tous ses gardes, et se rendit dame et maî- » tresse de la place. Le marquis se trouva » bête, et servit de risée au roi de Navarre. »

Marguerite aimoit beaucoup ses amants tandis qu'ils vivoient; à leur mort elle les pleuroit, faisoit des vers pour leur mémoire, déclaroit qu'elle leur seroit toujours fidèle : *Mentem Venus ipsa dedit* :

Atys, de qui la perte attriste mes années;
Atys, digne des vœux de tant d'âmes bien nées,
Que j'avois élevé pour montrer aux humains
Une œuvre de mes mains.
. . . . . .
Si je cesse d'aimer, qu'on cesse de prétendre :
Je ne veux désormais être prise, ni prendre.

Et dès le soir même, Marguerite étoit prise et mentoit à son amour et à sa Muse.

Elle avoit aimé La Molle, décapité avec Conconnas : pendant la nuit, elle fit enlever la tête de ce jeune homme, la parfuma, l'enterra de ses propres mains, et soupira ses regrets au beau *Hyacinthe*. « Le pauvre dia-

» ble d'Aubiac, en allant à la potence, au » lieu de se souvenir de son ame et de son » salut, baisoit un manchon de velours raz » bleu qui lui restoit des bienfaits de sa » dame. » Aubiac, en voyant Marguerite pour la première fois, avoit dit : « Je voudrois » avoir passé une nuit avec elle, à peine d'être » pendu quelque temps après. » Martigues portoit aux combats et aux assauts un petit chien que lui avoit donné Marguerite.

D'Aubigné prétend que Marguerite avoit fait faire à Usson les lits de ses dames extrêmement hauts, « afin de ne plus s'écorcher, » comme elle souloit, les épaules en s'y fou- » rant à quatre pieds pour y chercher Po- » miny, » fils d'un chaudronnier d'Auvergne, et qui d'enfant de chœur qu'il étoit, devint secrétaire de Marguerite.

Le même historien la prostitue dès l'âge de onze ans à d'Entragues et à Charin ; il la livre à ses deux frères, François, duc d'Alençon, et Henri III ; mais il ne faut pas croire entièrement les satires de d'Aubigné, huguenot hargneux, ambitieux, mécontent, d'un es-

prit caustique : Pibrac et Brantôme ne parlent pas comme lui.

Marguerite n'aimoit point Henri IV, qu'elle trouvoit malpropre. Elle recevoit Champvallon « dans un lit éclairé avec des flambeaux, » entre deux linceuils de taffetas noir. » Elle avoit écouté M. de Mayenne, *bon compagnon gros et gras, et voluptueux comme elle, et ce grand dégoûté de vicomte de Turenne, et ce vieux rufian de Pibrac, dont elle montroit les lettres pour rire à Henri IV;* et *ce petit chicon de valet de Provence, Date, qu'avec six aulnes d'étoffe elle avoit anobli dans Uson;* et *ce bec-jaune de Bajaumont*, le dernier de la longue liste qu'avoit commencée d'Entragues, et qu'avoient continuée, avec les favoris déjà cités, le duc de Guise, Saint-Luc et Bussy.

Selon le Père Lacoste, la seule *vue de l'ivoire du bras de Marguerite* triompha de Canillac.

Pour finir ce *notable commentaire, qui m'est échappé d'un flux de caquet*, comme parle Montaigne, je dirai que les deux lignées

royales des d'Orléans et des Valois avoient peu de mœurs, mais qu'elles avoient du génie; elle aimoient les lettres et les arts : le sang françois et le sang italien se mêloient en elles par Valentine de Milan et Catherine de Médicis. François Ier étoit poëte, témoins ses vers charmants sur Agnès Sorel; sa sœur, *la royne de Navarre*, contoit à la manière de Boccace; Charles IX rivalisoit avec Ronsard; les chants de Marguurite de Valois, d'ailleurs tolérante et humaine (elle sauva plusieurs victimes à la Saint-Barthélemy) étoient répétés par toute la cour : ses *Mémoires* sont pleins de dignité, de grâce et d'intérêt.

Le siècle des arts en France est celui de François Ier en descendant jusqu'à Louis XIII, nullement le siècle de Louis XIV : le *petit palais* des Tuileries, le vieux Louvre, une partie de Fontainebleau et d'Anet, le palais du Luxembourg, sont où étoient fort supérieurs aux monuments du grand roi.

C'étoit tout un autre personnage que Marguerite de Valois, ce chancelier de L'Hôpital, né à Aigueperse, à quinze ou seize lieues

d'Usson. « C'étoit un autre censeur
» celui-là, dit Brantôme, et qui savoi
» bien censurer et corriger le mond
» rompu. Il en avoit du moins toute l
» rence avec sa grande barbe blanche
» visage pâle, sa façon grave, qu'on
» à le voir que c'étoit un vrai portrait d
» Jérôme.

» Il ne falloit pas se jouer avec ce
» juge et rude magistrat, si étoit-il po
» doux quelquefois, là où il voyoit de
» son.... Ces belles-lettres humaines l
» battoient beaucoup de sa rigueur de ju
» Il étoit grand orateur et fort disert;
» historien, et surtout très divin poë
» tin, comme plusieurs de ses œuvre
» manifesté tel. »

Le chancelier de L'Hôpital, peu ai
la cour et disgracié, se retira pauvre da
petite maison de campagne auprès d'Éta
On l'accusoit de modération en religion
politique : des assassins furent envoyé
le tuer, lors du massacre de la Saint-B
lemy. Ses domestiques vouloient ferm

portes de sa maison : « Non, non, dit-il ; si » la petite porte n'est bastante pour les faire » entrer, ouvrez la grande. »

La veuve du duc de Guise sauva la fille du chancelier, en la cachant dans sa maison ; il dut lui-même son salut aux prières de la duchesse de Savoie. Nous avons son testament en latin ; Brantôme nous le donne en françois : il est curieux, et par les dispositions, et par les détails qu'il renferme.

« Ceux, dit L'Hôpital, qui m'avoient chassé, » prenoient une couverture de religion, et » eux-mêmes étoient sans piété et religion ; » mais je vous puis assurer qu'il n'y avoit rien » qui les émût davantage que ce qu'ils pen- » soient que tant que je serois en charge il » ne leur seroit permis de rompre les édits du » roi, ni de piller ses finances et celles de ses » sujets.

» Au reste, il y a presque cinq ans que » je mène ici la vie de Laërte..... et ne veux » point rafraîchir la mémoire des choses que » j'ai souffert en ce département de la cour. »

Les murs de sa maison tomboient ; il avoit

ne à nourrir ses vieux serviteurs et
reuse famille ; il se consoloit comme
avec les muses : mais il avoit désiré
euples rétablis dans leur liberté, et
lorsque les cadavres des victimes
sme n'avoient pas encore été mangés
ers, ou dévorés par les poissons et les

ndrois bien placer Châteauneuf de
en Auvergne ; il en est si près ! C'est
aguesclin reçut sur son cercueil les
la forteresse ; nargue des deux ma-
qui ont fait capituler la place quel-
ures avant la mort du connétable.
errez dans l'histoire de ce Breton une
orte, nourrie dans le fer, pétrie
les palmes dans laquelle masse fit
longtemps. La Bretagne en fut l'essai,
ois son boute-hors, la Castille son
'œuvre ; dont les actions n'étoient que
ts de sa gloire ; les défaveurs, théâ-
levés à sa constance ; le cercueil,
sement d'un immortel trophée. »
ergne a subi le joug des Visigoths et

des Francs, mais elle n'a été colonisée que par les Romains; de sorte que s'il y a des Gaulois en France, il faut les chercher en Auvergne, *montes Celtorum*. Tous ses monuments sont celtiques; et ses anciennes maisons descendent ou des familles romaines consacrées à l'épiscopat, ou des familles indigènes.

La féodalité poussa néanmoins de vigoureuses racines en Auvergne; toutes les montagnes se hérissèrent de châteaux. Dans ces châteaux s'établirent des seigneurs qui exercèrent ces petites tyrannies, ces droits bizarres enfants de l'arbitraire, de la grossièreté des mœurs et de l'ennui. A Langeac, le jour de la fête de saint Galles, un châtelain jetoit un millier d'œufs à la tête des paysans, comme en Bretagne, chez un autre seigneur, on apportoit un œuf garrotté dans un grand chariot traîné par six bœufs.

Un seigneur de Tournemine assigné dans son manoir d'Auvergne par un huissier appelé *Loup*, lui fit couper le poing, disant que jamais loup ne s'étoit présenté à son château, sans qu'il n'eût laissé sa patte clouée à la

porte. Aussi arriva-t-il qu'aux *grands jours* tenus à Clermont en 1665, ces petites fredaines produisirent douze mille plaintes rendues en justice criminelle. Presque toute la noblesse fut obligé de fuir, et l'on n'a point oublié l'homme *aux douze apôtres*. Le cardinal de Richelieu fit raser une partie des châteaux d'Auvergne; Louis XIV en acheva la destruction. De tous ces donjons en ruines, un des plus célèbres est celui de Murat ou d'Armagnac. Là fut pris le malheureux Jacques, duc de Nemours, jadis lié d'amitié avec ce Jean V, comte d'Armagnac, qui avoit épousé publiquement sa propre sœur. En vain le duc de Nemours adressa-t-il une lettre bien humble à Louis XI, *écrite en la cage de la Bastille* et signée *le pauvre Jacques;* il fut décapité aux Halles de Paris, et ses trois jeunes fils, placés sous l'échafaud, furent couverts du sang de leur père.

Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, frère utérin de la marquise de Verneuil, fut investi du comté de Clermont et d'Auvergne.

entra dans les complots de Biron dont la
ort est justement reprochée à Henri IV. A
mort d'Henri III, Henri IV avoit dit à
rmand de Gontaud baron de Biron : *C'est à
tte heure qu'il faut que vous mettiez la
ain droite à ma couronne ; venez-moi servir
père et d'ami contre ces gens qui n'aiment
vous ni moi.* Henri auroit dû garder la mé-
oire de ces paroles ; il auroit dû se sou-
nir que Charles de Gontaud, fils d'Armand,
oit été son compagnon d'armes ; il auroit
se souvenir que la tête de celui qui avoit
s *la main droite à sa couronne* avoit été em-
rtée par un boulet : ce n'étoit pas au Béar-
is à joindre la tête du fils à la tête du père.
Le comte d'Auvergne, pour de nouvelles
trigues, fut arrêté à Clermont ; sa maîtresse,
dame de Châteaugay, menaçoit de tuer de
nt coups de pistolet et de cent coups d'é-
e d'Eure et Murat qui avoient saisi le comte :
e ne tua personne. Le comte d'Auvergne
mis à la Bastille ; il en sortit sous Louis XIII,
vécut jusqu'en 1650 : c'étoit la dernière
utte du sang des Valois.

Le duc d'Angoulême étoit brave, lé
lettré comme tous les Valois. Ses Mé
contiennent une relation touchante de l
d'Henri III, et un récit détaillé du c
d'Arques, auquel lui, duc d'Angoulêm
toit trouvé à l'âge de seize ans. Charge
gonne, ligueur décidé qui lui crioit :
fouet! du fouet! petit garçon! » il lui
la cuisse d'un coup de pistolet, et obt
prémices de la victoire.

L'Auvergne fut presque toujours en
sous la seconde race; elle dépendoit de l
taine; et la charte d'Aalon a prouvé q
premiers ducs d'Aquitaine descendoi
ligne directe de la race de Clovis; ils co
toient donc les Carlovingiens comme de
pateurs du trône. Sous la troisième race
que la Guyenne, fief de la couronne de F
tomba par alliance et héritage à la coc
d'Angleterre, l'Auvergne se trouva ar
en partie : elle fut alors ravagée par les
des compagnies, par les écorcheurs, e
chantoit partout des complaintes latin
les malheurs de la France.

Plange regni Respublica,
Tua gens ut schismatica
Desolatur, etc.

Pendant les guerres de la Ligue, l'Auvergne eut beaucoup à souffrir. Les sièges d'Issoire sont fameux : le capitaine Merle, partisan protestant, fit écorcher vifs trois Religieux de l'abbaye d'Issoire. Ce n'étoit pas la peine de crier si haut contre les violences des catholiques.

On a beaucoup cité, et avec raison, la réponse du gouverneur de Bayonne à Charles IX qui lui ordonnoit de massacrer les protestants. Montmorin, commandant en Auvergne à la même époque, fit éclater la même générosité. La noble famille qui avoit montré un si véritable dévouement à son prince, ne l'a point démenti de nos jours; elle a répandu son sang pour un monarque aussi vertueux que Charles IX fut criminel.

Voltaire nous a conservé la lettre de Montmorin.

« Sire,

« J'ai reçu un ordre sous le sceau de Votre

» Majesté, de faire mourir tous les protes-
» tants qui sont dans ma province. Je respecte
» trop Votre Majesté pour ne pas croire que
» ces lettres sont supposées ; et si, ce qu'à
» Dieu ne plaise, l'ordre est véritablement
» émané d'elle, je la respecte aussi trop pour
» lui obéir. »

C'est de Clermont que nous viennent les deux plus anciens historiens de la France, Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours. Sidoine, natif de Lyon et évêque de Clermont, n'est pas seulement un poëte, c'est un écrivain qui nous apprend comment les rois francs célébroient leurs noces dans un fourgon, comment ils s'habilloient et quel étoit leur langage. Grégoire de Tours nous dit, sans compter le reste, ce qui se passoit à Clermont de son temps ; il raconte avec une ingénuité de détails qui fait frémir, l'épouvantable histoire du prêtre Anastase, enfermé par l'évêque Caulin, dans un tombeau avec le cadavre d'un vieillard. L'anecdote des deux amants est aussi fort célèbre : les deux tombeaux d'Injuriosus et de Scholastique se rapprochèrent, en signe

étroite union de deux chastes époux qui
ignoient plus de manquer à leur serment.
que chose de semblable a été dit depuis
ilard et d'Héloïse : on n'a pas la même
nce dans le fait. Grégoire de Tours,
ans ses pensées. barbare dans son lan-
ne laisse pas que d'être fleuri et rhétori-
ans son style.

Auvergne a vu naître le chancelier de
pital, Donat, Pascal, le cardinal de Po-
, l'abbé Gérard, le père Sirmond, et de
ours Lafayette, Desaix, d'Estaing,
fort, Thomas, l'abbé Delille, Chabrol,
ire, Montlosier et Barante. J'oubliois de
ter ce Lizet, ferme dans la prospérité,
au malheur, faisant brûler les protes-
, requérant la mort pour le connétable de
bon, et n'ayant pas le courage de perdre
lace.

intenant que ma mémoire ne fournit plus
l'essentiel sur l'histoire d'Auvergne, par-
le la cathédrale de Clermont, de la Li-
e et du Puy-de-Dôme.

cathédrale de Clermont est un monument

gothique qui, comme tant d'autres, n'a jamais été achevé. Hugues de Tours commença à la faire bâtir en partant pour la Terre-Sainte, sur un plan donné par Jean de Campis. La plupart de ces grands monuments ne se finissoient qu'à force de siècles, parce qu'ils coûtoient des sommes immenses. La chrétienté entière payoit ces sommes du produit des quêtes et des aumônes.

La voûte en ogive de la cathédrale de Clermont est soutenue par des piliers si déliés qu'ils sont effrayants à l'œil : c'est à croire que la voûte va fondre sur votre tête. L'église, sombre et religieuse, est assez bien ornée pour la pauvreté actuelle du culte. On y voyoit autrefois le tableau de la *Conversion de saint Paul*, un des meilleurs de Lebrun; on l'a ratissé avec la lame d'un sabre : *Turba ruit!* Le tombeau de Massillon étoit aussi dans cette église; on l'en a fait disparoître dans un temps où rien n'étoit à sa place, pas même la mort.

Il y a longtemps que la Limagne est célèbre par sa beauté. On cite toujours le roi Childebert à qui Grégoire de Tours fait dire : « Je

« voudrois voir quelque jour la Limagne d'Au-
« vergne, que l'on dit être un pays si agréa-
« ble. » Salvien appelle la Limagne la *moelle des Gaules*. Sidoine, en peignant la Limagne d'autrefois, semble peindre la Limagne d'aujourd'hui. *Taceo territorii peculiarem jocunditatem viatoribus molle, fructuosum aratoribus, venatoribus voluptuosum ; quod montium cingunt dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis, saxosa castellis, opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus : quod deniquè hujusmodi est, ut semel visum advenis, multis* PATRIÆ OBLIVIONEM SÆPÈ PERSUADEAT.

On croit que la Limagne a été un grand lac; que son nom vient du grec λιμεν : Grégoire de Tours écrit alternativement *Limane* et *Limania*. Quoi qu'il en soit, Sidoine, jouant sur le mot, disoit dès le quatrième siècle, *æquor agrorum in quo, sine periculo, quæstuosæ fluctuant in segetibus undæ*. C'est en effet une mer de moissons.

La position de Clermont est une des plus belles du monde.

Qu'on se représente des montagnes s'arrondissant en un demi-cercle ; un monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle ; sur ce monticule Clermont ; au pied de Clermont, la Limagne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large.

La place du[1] . . . . . offre un point de vue admirable sur cette vallée. En errant par la ville au hasard, je suis arrivé à cette place vers six heures et demie du soir. Les blés mûrs ressembloient à une grève immense, d'un sable plus ou moins blond. L'ombre des nuages parsemoit cette plage jaune de taches obscures comme des couches de limon ou des bancs d'algue : vous eussiez cru voir le fond d'une mer dont les flots venoient de se retirer.

Le bassin de la Limagne n'est point d'un niveau égal ; c'est un terrain tourmenté dont les bosses de diverses hauteurs, semblent unies quand on les voit de Clermont, mais qui, à la vérité, offrent des inégalités nombreuses

1 Je n'ai jamais pu lire le nom à demi effacé l'original écrit au crayon, c'est sans doute la de Jaude.

forment une multitude de petits vallons au sein de la grande vallée. Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vignes, des prairies bordées de saules, des noyers isolés qui s'arrondissent comme des orangers, ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments. Ajoutez à cela tous les jeux de la lumière.

A mesure que le soleil descendoit à l'occident, l'ombre couloit à l'orient et envahissoit la plaine. Bientôt le soleil a disparu; mais baissant toujours et marchant derrière les montagnes de l'ouest, il a rencontré quelque défilé débouchant sur la Limagne : précipités à travers cette ouverture, ses rayons ont soudain coupé l'uniforme obscurité de la plaine par un fleuve d'or. Les monts qui bordent la Limagne au levant, retenoient encore la lumière sur leur cime; la ligne que ces monts traçoient dans l'air, se brisoit en arcs dont la partie convexe étoit tournée vers la terre.

Tous ces arcs se liant les uns aux autres par les extrémités, imitoient à l'horizon la sinuosité d'une guirlande, ou les festons de ces draperies que l'on suspend aux murs d'un palais avec des roses de bronze. Les montagnes du levant dessinées de la sorte, et peintes, comme je l'ai dit, des reflets du soleil opposé, ressembloient à un rideau de moire bleu et pourpre; lointaine et dernière décoration du pompeux spectacle que la Limagne étaloit à mes yeux.

Les deux degrés de différence entre la latitude de Clermont et celle de Paris sont déjà sensibles dans la beauté de la lumière : cette lumière est plus fine et moins pesante que dans la vallée de la Seine; la verdure s'aperçoit de plus loin et paroît moins noire :

Adieu donc, *Chanonat!* adieu, frais paysages!
Il semble qu'un autre air parfume vos rivages;
Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
M'ait redonné la joie, et rendu mon printemps.

Il faut en croire le poëte de l'Auvergne.

J'ai remarqué ici dans le style de l'architec-

ture des souvenirs et des traditions de l'Italie : les toits sont plats, couverts en tuiles à canal, les lignes des murs longues, les fenêtres étroites et percées haut, les portiques multipliés, les fontaines fréquentes. Rien ne ressemble plus aux villes et aux villages de l'Apennin que les villes et les villages des montagnes de Thiers, de l'autre côté de la Limagne, au bord de ce Lignon où Céladon ne se noya pas, sauvé qu'il fut par les trois nymphes Sylvie, Galatée et Léonide.

Il ne reste aucune antiquité romaine à Clermont, si ce n'est peut-être un sarcophage, un bout de voie romaine, et des ruines d'aqueduc; pas un fragment du colosse, pas même de traces des maisons, des bains, et des jardins de Sidoine. Nemetum et Clermont ont soutenu au moins seize siéges, ou, si l'on veut, ils ont été pris et détruits une vingtaine de fois.

Un contraste assez frappant existe entre les femmes et les hommes de cette province. Les femmes ont les traits délicats, la taille légère et déliée; les hommes sont construits fortement, et il est impossible de ne pas reconnoître

un véritable Auvergnat, à la forme de la mâchoire inférieure. Une province, pour ne parler que des morts, dont le sang a donné Turenne à l'armée, L'Hôpital à la magistrature, et Pascal aux sciences et aux lettres, a prouvé qu'elle a une vertu supérieure.

Je suis allé au Puy-de-Dôme, par pure affaire de conscience. Il m'est arrivé ce à quoi je m'étois attendu : la vue du haut de cette montagne est beaucoup moins belle que celle dont on jouit de Clermont. La perspective à vol d'oiseau est plate et vague, l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend.

Il y avoit autrefois sur le Puy-de-Dôme une chapelle dédiée à saint Barnabé ; on en voit encore les fondements : une pyramide de pierres de dix ou douze pieds marque aujourd'hui l'emplacement de cette chapelle. C'est là que Pascal a fait les premières expériences sur la pesanteur de l'air. Je me représentois ce puissant génie cherchant à découvrir, sur ce sommet solitaire, les secrets de la nature, qui devoient le conduire à la connoissance de

mystères du Créateur de cette même nature. Pascal se fraya au moyen de la science le chemin à l'ignorance chrétienne; il commença par être un homme sublime, pour apprendre à devenir un simple enfant.

Le Puy-de-Dôme n'est élevé que de huit cent vingt-cinq toises au-dessus du niveau de la mer; cependant je sentis à son sommet une difficulté de respirer que je n'ai éprouvée ni dans les Alléghany, en Amérique, ni sur les plus hautes Alpes de la Savoie. J'ai gravi le Puy-de-Dôme avec autant de peine que le Vésuve; il faut près d'une heure pour monter de sa base au sommet par un chemin roide et glissant, mais la verdure et les fleurs vous suivent. La petite fille qui me servoit de guide, m'avoit cueilli un bouquet des plus belles pensées; j'ai moi-même trouvé sous mes pas des œillets rouges d'une élégance parfaite. Au sommet du mont, on voit partout de larges feuilles d'une plante bulbeuse, assez semblable au lis. J'ai rencontré, à ma grande surprise, sur ce lieu élevé, trois femmes qui se tenoient par la main et qui chantoient un can-

tique. Au-dessous de moi, des troupeaux de vaches paissoient parmi les monticules que domine le Puy-de-Dôme. Ces troupeaux montent à la montagne avec le printemps, et en descendent avec la neige. On voit partout les *burons* ou les chalets d'Auvergne, mauvais abris de pierres sans ciment, ou de bois gazonné. Chantez les chalets, mais ne les habitez pas.

Le patois de la montagne n'est pas exactement celui de la plaine. La *musette*, d'origine celtique, sert à accompagner quelques airs de romances, qui ne sont pas sans euphonie, et sur lesquels on a fait des paroles françoises. Les Auvergnats, comme les habitants du Rouergue, vont vendre des mules en Catalogne et en Aragon; ils rapportent de ce pays quelque chose d'espagnol, qui se marie bien avec la solitude de leurs montagnes; ils font pour leurs longs hivers provision de soleil et d'histoires. Les voyageurs et les vieillards aiment à conter, parce qu'ils ont beaucoup vu : les uns ont cheminé sur la terre, les autres dans la vie.

Les pays de montagnes sont propres à conserver les mœurs. Une famille d'Auvergne, appelée les *Gaittard-Pinon*, cultivoit en commun des terres dans les environs de Thiers; elle étoit gouvernée par un chef électif, et ressembloit assez à un ancien clan d'Écosse. Cette espèce de république champêtre a survécu à la révolution, mais elle est au moment de se dissoudre.

Je laisse de côté les curiosités naturelles de l'Auvergne, la grotte de Royat, charmante néanmoins par ses eaux et sa verdure, les diverses fontaines minérales, la fontaine pétrifiante de Saint-Allyre, avec le pont de pierres qu'elle a formé et que Charles IX voulut voir; le puits de la poix, les volcans éteints, etc.

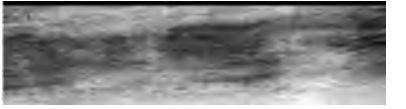
Je laisse aussi à l'écart les merveilles des siècles moyens, les orgues, les horloges avec leur carillon et leurs têtes de Maure ou de Mort, qui ouvroient des bouches effroyables quand l'heure venoit à sonner. Les processions bizarres, les jeux mêlés de superstition et d'indécence, mille autres coutumes de ces

temps. n'appartiennent pas plus à l'Auvergne qu'a[illegible]te de l'Europe gothique.

J'[illegible]lu, avant de mourir, jeter un regard sur l[illegible]ergne, en souvenance des impressions de m[illegible]eunesse. Lorsque j'étois enfant dans les [illegible]res de ma Bretagne, et que j'entendois [illegible]er de l'Auvergne et des petits Auvergnats [illegible] figur[illegible] l'Auvergne étoit un pays [illegible] l'on voyoit des choses [illegible]ouvoit aller qu'avec de g[illegible]inant sous la garde de la mère de Dieu. Une chose m'a frappé et charmé à la fois : j'ai retrouvé dans l'habit du paysan Auvergnat le vêtement du paysan Breton. D'où vient cela ? C'est qu'il y avoit autrefois pour ce royaume, et même pour l'Europe entière, un fond d'habillement commun. Les provinces reculées ont gardé les anciens usages, tandis que les départements voisins de Paris ont perdu leurs vieilles mœurs : de là cette ressemblance entre certains villageois placés aux extrémités opposées de la France, et qui ont été défendus contre les nouveautés par leur indigence et leur solitude.

Je ne vois jamais sans une sorte d'attendrissement, ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde, avec une boite et quelques méchantes paires de ciseaux. Pauvres enfants qui *dévalent* bien tristes de leurs montagnes, et qui préféreront toujours le pain bis et la *bourrée* aux prétendues joies de la plaine. Ils n'avoient guère que l'espérance dans leur boite, en descendant de leurs rochers; heureux s'ils la rapportent à la chaumière paternelle!

VOYAGE AU MONT-BLANC.



LE MONT-BLANC.

PAYSAGES DES MONTAGNES.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Fin d'août 1805.

J'ai vu beaucoup de montagnes en Europe et en Amérique, et il m'a toujours paru que dans les descriptions de ces grands monuments de la nature, on alloit au-delà de la vérité. Ma dernière expérience à cet égard ne m'a point fait changer de sentiment. J'ai visité la vallée de Chamouni, devenue célèbre par les travaux de M. de Saussure; mais je ne sais si le poëte y trouveroit le *speciosa deserti* comme le minéralogiste. Quoi qu'il en soit, j'exposerai avec simplicité les réflexions que j'ai faites dans mon voyage : mon opinion d'ailleurs a trop

peu d'autorité pour qu'elle puisse choque personne.

Sorti de Genève par un temps assez nébu leux, j'arrivai à Servoz au moment où le cie commençoit à s'éclaircir. La crête du Mont Blanc ne se découvre pas de cet endroit, mai on a une vue distincte de sa croupe *neigée* appelée le Dôme. On franchit ensuite le pas sage des Montées, et l'on entre dans la vallé de Chamouni. On passe au-dessous du glacie des Bossons ; ses pyramides se montrent travers les branches des sapins et des mélèzes M. Bourrit a comparé ce glacier pour sa blan cheur et la coupe alongée de ses cristaux, une flotte à la voile; j'ajouterois, au milie d'un golfe bordé de vertes forêts.

Je m'arrêtai au village de Chamouni, et l lendemain je me rendis au Montanvert. J' montai par le plus beau jour de l'année. Par venu à son sommet, qui n'est qu'une croup du Mont-Blanc, je découvris ce qu'on nomm très improprement, la Mer de Glace.

Qu'on se représente une vallée dont le fon est entièrement couvert par un fleuve. Le

montagnes qui forment cette vallée, laissent pendre au-dessus de ce fleuve des masses de rochers, les aiguilles du Dru, du Bochard, des Charmoz. Dans l'enfoncement, la vallée et le fleuve se divisent en deux branches, dont l'une va aboutir à une haute montagne, le Col du Géant, et l'autre aux rochers des Jorasses. Au bout opposé de cette vallée se trouve une pente qui regarde la vallée de Chamouni. Cette pente presque verticale est occupée par la portion de la Mer de Glace qu'on appelle le Glacier des Bois. Supposez donc un rude hiver survenu; le fleuve qui remplit la vallée, ses inflexions et ses pentes, a été glacé jusqu'au fond de son lit; les sommets des monts voisins se sont chargés de neige partout où les plans du granit ont été assez horizontaux pour retenir les eaux congelées : voilà la Mer de Glace et son site. Ce n'est point, comme on le voit, une mer : c'est un fleuve, c'est si l'on veut le Rhin glacé : la Mer de Glace sera son cours, et le Glacier des Bois sa chute à Laufen.

Lorsqu'on est sur la Mer de Glace, la surface, qui vous en paroissoit unie du haut du

M ivert, offre une multitude de pointes et d'a tuosités. Ces pointes imitent les formes et l échirures de la haute enceinte de rocs qui plombent de toutes parts : c'est comme le c des montagnes en-v

es montagnes en général.

Il y a deux manières de les voir : avec les nuages, ou sans les nuages.

Avec les nuages, la scène est plus animée; mais alors elle est obscure, et souvent d'une telle confusion, qu'on peut à peine y distinguer quelques traits.

Les nuages drapent les rochers de mille manières. J'ai vu au-dessus de Servoz un piton chauve et ridé qu'une nue traversoit obliquement comme une toge; on l'auroit pris pour la statue colossale d'un vieillard romain. Dans un autre endroit on apercevoit la pente défrichée de la montagne; une barrière de nuages arrêtoit la vue à la naissance de cette pente, et au-dessus de cette barrière s'élevoient de noires ramifications de rochers imitant des gueu-

les de Chimère, des corps de Sphinx, des têtes d'Anubis, diverses formes des monstres et des dieux de l'Égypte.

Quand les nues sont chassées par le vent, les monts semblent fuir derrière ce rideau mobile : ils se cachent et se découvrent tour à tour, tantôt un bouquet de verdure se montre subitement à l'ouverture d'un nuage, comme une île suspendue dans le ciel; tantôt un rocher se dévoile avec lenteur, et perce peu à peu la vapeur profonde comme un fantôme. Le voyageur attristé n'entend que le bourdonnement du vent dans les pins, le bruit des torrents qui tombent dans les glaciers, par intervalle la chute de l'avalanche, et quelquefois le sifflement de la marmotte effrayée qui a vu l'épervier dans la nue.

Lorsque le ciel est sans nuages, et que l'amphithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé : les sommets des montagnes dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil que n'ont point les objets de la plaine.

Ces es anguleuses, sous le dôme transpa-
rent ciel, ressemblent à de superbes mor-
ceau 'histoire naturelle, à de beaux arbres
de c ax, à des girandoles de stalactite ren-
fe ristal le plus pur. Le
n ces découpures élé-
g ui lui sont familiers :
de la ces roches ..... es les *Mulets*, les
Charmoz, ou les *Chamois* ; de là ces appella-
tions empruntées de la religion, les *sommets des croix*, le *rocher du reposoir*, le *glacier des pèlerins* ; dénominations naïves qui prouvent que si l'homme est sans cesse occupé de l'idée de ses besoins, il aime à placer partout le souvenir de ses consolations.

Quant aux arbres des montagnes, je ne parlerai que du pin, du sapin et du mélèze, parce qu'ils font, pour ainsi dire, l'unique décoration des Alpes.

Le pin a quelque chose de monumental; ses branches ont le port de la pyramide, et son tronc celui de la colonne. Il imite aussi la forme des rochers où il vit : souvent je l'ai confondu sur les redans et les corniches avan-

cées des montagnes, avec des flèches et des aiguilles élancées ou échevelées comme lui. Au revers du col de Balme, à la descente du glacier de Trient, on rencontre un bois de pins, de sapins et de mélèzes : chaque arbre dans cette famille de géants compte plusieurs siècles. Cette tribu alpine a un roi que les guides ont soin de montrer aux voyageurs : c'est un sapin qui pourroit servir de mât au plus grand vaisseau. Le monarque seul est sans blessure, tandis que tout son peuple autour de lui est mutilé : un arbre a perdu sa tête, un autre ses bras; celui-ci a le front sillonné par la foudre, celui-là le pied noirci par le feu des pâtres. Je remarquai deux jumeaux sortis du même tronc, qui s'élançoient ensemble dans le ciel : ils étoient égaux en hauteur et en âge; mais l'un étoit plein de vie, et l'autre étoit desséché.

Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas.

Fils jumeaux de Daucus, rejetons sembla-

» ô Laris et Thymber, vos parents
» s ne pouvoient vous distinguer, et
» v eur causiez de douces méprises ! Mais
» l rt mit entre vous une cruelle diffé-
» r

nonce la solitude et
l'i . Il est le compagnon
du pauvre Savoyard dont il partage la destinée : comme lui, il croît et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles où sa postérité se perpétue également ignorée. C'est sur le mélèze que l'abeille cueille ce miel ferme et savoureux, qui se marie si bien avec la crême et les framboises du Montanvert. Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poëtes bucoliques; quand ils sont violents, ils ressemblent au mugissement de la mer: vous croyez quelquefois entendre gronder l'Océan au milieu des Alpes. Enfin, l'odeur du pin est aromatique et agréable; elle a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai respirée à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie; aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau-

Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'étoit apporté par la brise du matin; et comme tout s'enchaîne dans nos souvenirs, elle rappelle aussi dans ma mémoire les sentiments de regrets et d'espérance qui m'occupoient, lorsqu'appuyé sur le bord du vaisseau je rêvois à cette patrie que j'avois perdue, et à ces déserts que j'allois trouver.

Mais pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai : que comme n'y a pas de beaux paysages sans un horizon montagnes, il n'y a point aussi de lieux réables à habiter ni de satisfaisants pour les ux et pour le cœur, là où l'on manque d'air l'espace; or, c'est ce qui arrive dans l'inieur des monts. Ces lourdes masses ne sont t en harmonie avec les facultés de l'homme foiblesse de ses organes.

attribue aux paysages des montagnes la nité : celle-ci tient sans doute à la grandes objets. Mais si l'on prouve que cette eur, très réelle en effet, n'est cependant

pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art ; pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective ; autrement les formes, les couleurs, les proportions, tout disparoît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur : chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouni ? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang ; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir ; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous sembloit que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est

guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente, quand ils sont trop rapprochés du spectateur, sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourroit leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails. Si la nature avoit fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines; si les fleuves et les cascades y versoient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux, pourroient produire des effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre. Il n'en est pas de la sorte; le cadre du tableau s'accroit démésurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent les proportions ordinaires : alors il n'y a plus de rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration. Le plan des montagnes étant vertical, devient une échelle toujours dressée, où l'œil rapporte et compare les objets qu'il embrasse; et ces objets accusent

tour [illegible] our leur petitesse sur cette énorme
mes[illegible] Les pins les plus altiers, par exemple,
se [illegible] guent à peine dans l'escarpement des
val[illegible] où ils paroissent collés comme des
floc[illegible] des eaux pluviales
est [illegible] grêles et noirs par
de [illegible] et parallèles; et les
torrents les plus larges, les cataractes les plus
élevées ressemblent à de maigres filets d'eau
ou à des vapeurs bleuâtres.

Ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers, sont plus heureux que moi : mon imagination n'a jamais pu découvrir ces trésors. Les neiges du bas du Glacier des Bois, mêlées à la poussière de granit, m'ont paru semblables à de la cendre; on pourroit prendre la Mer de Glace, dans plusieurs endroits, pour des carrières de chaux et de plâtre; ses crevasses seules offrent quelques teintes du prisme, et quand les couches de glace sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de gros verres de bouteille.

Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient; elles noircissent

tout ce qui les environne, et jusqu'au ciel dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leurs pieds. La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouni, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi par dessus une barrière glacée.

Qu'on me permette, pour me faire mieux entendre, d'énoncer une vérité triviale. Il faut une toile pour peindre : dans la nature, le ciel est la toile des paysages; s'il manque au fond du tableau, tout est confus et sans effet. Or, les monts, quand on en est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes; ils se

fo re l'un à l'autre, et se prêtent mu-
tu at les ténèbres qui résident dans
qu enfoncement de leurs rochers. Pour
sav les paysages des montagnes avoient
un , il suffisoit de con-
sul it toujours jeté les
mo en ouvrant à l'œil un
paysage sur les bois et les plaines.

Un seul accident laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle : c'est le clair de lune. Le propre de ce demi-jour sans reflets et d'une seule teinte est d'agrandir les objets, en isolant les masses, et en faisant disparoître cette gradation de couleurs qui lie ensemble les parties d'un tableau. Alors plus les coupes des monuments sont franches et décidées, plus leur dessin a de longueur et de hardiesse, et mieux la blancheur de la lumière profile les lignes de l'ombre. C'est pourquoi la grande architecture romaine, comme les contours des montagnes, est si belle à la clarté de la lune.

Le *grandiose*, et par conséquent l'espèce de sublime qu'il fait naître, disparoît donc dans

l'intérieur des montagnes : voyons si le *gracieux* s'y trouve dans un degré plus éminent.

On s'extasie sur les vallées de la Suisse ; mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison. Certes, l'œil fatigué d'errer sur des plateaux stériles ou des promontoires couverts d'un lichen rougeâtre, retombe avec grand plaisir sur un peu de verdure et de végétation. Mais en quoi cette verdure consiste-t-elle ? en quelques saules chétifs, en quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et mûrissent tard, en quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers. Si une vigne végète péniblement dans un petit abri tourné au midi, et garantie avec soin du vent du nord, on vous fait admirer cette fécondité extraordinaire. Vous élevez-vous sur les rochers voisins, les grands traits des monts font disparoître la miniature de la vallée. Les cabanes deviennent à peine visibles, et les compartiments cultivés ressemblent à des échantillons d'étoffes sur la carte d'un drapier.

On parle beaucoup des fleurs des montagnes,

des violettes que l'on cueille au bord des
ciers, des fraises qui rougissent dans la
ge, etc. Ce sont d'imperceptibles merveille
ne produisent aucun effet : l'ornement est
petit pour des colosses.

Enfin, je suis bien malheureux, car je
pu voir dans ces fameux chalets enchanté
l'imagination de J.-J. Rousseau, que de
chantes cabanes remplies du fumier des
peaux, de l'odeur des fromages et du lai
menté; je n'y ai trouvé pour habitants q
misérables montagnards qui se regar
comme en exil, et aspirent à descendre
la vallée.

De petits oiseaux muets voletant de gl
en glaçons, des couples assez rares de corb
et d'éperviers, animent à peine ces solit
de neiges et de pierres, où la chute de la
est presque toujours le seul mouvemen
frappe vos yeux. Heureux quand le piv
annonçant l'orage, fait retentir sa voix c
au fond d'un vieux bois de sapins! Et pou
ce triste signe de vie rend plus sensible la
qui vous environne. Les chamois, les bou

tine, les lapins blancs sont presque entièrement détruits; les marmottes même deviennent rares, et le petit Savoyard est menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes, par des troupeaux de vaches qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres. Couchés dans les herbages du pays de Caux, ces troupeaux offriroient une scène aussi belle, et ils auroient en outre le mérite de rappeler les descriptions des poëtes de l'antiquité.

Il ne reste plus qu'à parler du sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. Eh bien ! ce sentiment, selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme, et ses travaux inouïs qu'une terre ingrate refuse de payer. Le montagnard, qui sent son mal, est plus sincère que les voyageurs; il appelle la plaine le *bon pays*, et ne prétend pas que des rochers arrosés de ses sueurs, sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de meilleur dans les distributions de la Providence. S'il est très attaché à sa montagne, cela tient aux relations mer-

veilleuses que Dieu a établies en
l'objet qui les cause, et les lie
avons éprouvées; cela tient au
l'enfance, aux premiers sentim
aux douceurs, et même aux r
maison paternelle. Plus solitaire
hommes, plus sérieux par l'hab
frir, le montagnard appuie dava
les sentiments de sa vie. Il ne
buer au charme des lieux qu'il
extrême qu'il montre pour son pa
vient de la concentration de ses
peu d'étendne de ses besoins.

Mais les montagnes sont le s
verie: j'en doute; je doute qu'o
lorsque la promenade est une fa
l'attention que vous êtes obligé
vos pas, occupe entièrement vot
mateur de la solitude qui *baye*
mères [1] en gravissant le Montan
bien tomber dans quelque puits
trologue qui prétendoit lire au
tête et ne *pouvoit voir à ses pi*

1 La Fontaine.

[redacted]

Je sais que les poëtes ont désiré les vallées et les bois pour converser avec les Muses. Mais écoutons Virgile :

> Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes:
> Flumina amem, sylvasque inglorius.

D'abord il se plairoit aux champs, *rura mihi*; il chercheroit les vallées agréables, riantes, gracieuses, *vallibus amnes*; il aimeroit les fleuves, *flumina amem* (non pas les torrents), et les forêts où il vivroit sans gloire, *sylvasque inglorius*. Ces forêts sont de belles futaies de chênes, d'ormeaux, de hêtres et non de tristes bois de sapin ; car il n'eût pas dit :

> Et *ingenti* ramorum protegat *umbra*,
> « Et d'un *feuillage épais* ombragera ma tête. »

Et où veut-il que cette vallée soit placée ? Dans un lieu où il y aura de beaux souvenirs, des noms harmonieux, des traditions de la fable et de l'histoire :

> . . . . . O ubi campi,
> Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis

Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat !

Dieux ! que ne suis-je assis au bord du Sperchius !
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus !
Oh ! qui me portera sur le riant Taygète !

Il se seroit fort peu soucié de la vallée de Chamouni, du glacier de Taconay, de la petite et de la grande Jorasse, de l'aiguille du Dru et du rocher de la Tête-Noire.

Enfin, si nous en croyons Rousseau et ceux qui ont recueilli ses erreurs sans hériter de son éloquence, quand on arrive au sommet des montagnes on se sent transformé en un autre homme. « Sur les hautes montagnes, » dit Jean-Jacques, les méditations prennent » un caractère grand, sublime, proportionné » aux objets qui nous frappent; je ne sais » quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre » et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au- » dessus du séjour des hommes, on y laisse » tous les sentiments bas et terrestres.... Je » doute qu'aucune agitation violente pût te- » nir contre un pareil séjour prolongé, etc. »

Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Qu'il seroit doux de pouvoir se délivrer de ses maux, en s'élevant à quelques toises au-dessus de la plaine ! Malheureusement l'ame de l'homme est indépendante de l'air et des sites ; un cœur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées. L'antiquité, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de vérité de sentiments, ne pensoit pas comme Rousseau sur les montagnes; elle les représente au contraire comme le séjour de la désolation et de la douleur : si l'amant de Julie oublie ses chagrins parmi les rochers du Valais, l'époux d'Eurydice nourrit ses douleurs sur les monts de la Thrace. Malgré le talent du philosophe genevois, je doute que la voix de Saint-Preux retentisse aussi longtemps dans l'avenir que la lyre d'Orphée. OEdipe, ce parfait modèle des calamités royales, cette image accomplie de tous les maux de l'humanité, cherche aussi les sommets déserts :

Il va
. . . . . du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.

Enfin une autre antiquité plus belle encore et plus sacrée, nous offre les mêmes exemples. L'Écriture qui connoissoit mieux la nature de l'homme que les faux sages du siècle, nous montre toujours les grands infortunés, les prophètes, et Jésus-Christ même se retirant au jour de l'affliction sur les hauts lieux. La fille de Jephté, avant de mourir, demande à son père la permission d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes de la Judée : *Super montes assumam*, dit Jérémie, *fletum ac lamentum*. « Je m'éleverai sur les montagnes » pour pleurer et gémir. » Ce fut sur le mont des Oliviers que Jésus-Christ but le calice rempli de toutes les douleurs et de toutes les larmes des hommes.

C'est une chose digne d'être observée que dans les pages les plus raisonnables d'un écrivain qui s'étoit établi le défenseur de la morale, on distingue encore des traces de l'esprit de son siècle. Ce changement supposé de nos dispositions intérieures selon le séjour que nous habitons, tient secrètement au système de matérialisme que Rousseau prétendoit com-

battre. On faisoit de l'ame une espèce de plante soumise aux variations de l'air, et qui comme un instrument suivoit et marquoit le repos ou l'agitation de l'atmosphère. Eh ! comment Jean-Jacques lui-même auroit-il pu croire de bonne foi à cette influence salutaire des hauts lieux ? L'infortuné ne traîna-t-il pas sur les montagnes de la Suisse ses passions et ses misères ?

Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit vrai que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la terre : c'est lorsqu'on se retire loin du monde, pour se consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue aux services de l'humanité, un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix et la joie sur des roches désertes ; mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'ame de ces Solitaires, c'est au contraire leur ame qui répand sa sérénité dans la région des orages.

L'instinct des hommes a toujours été d'adorer l'Éternel sur les lieux élevés : plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu.

Il esté dans le christianisme des tradi-
ti ce culte antique : nos montagnes, et,
à le faut, nos collines étoient chargées de
mo es et de vieilles abbayes. Du milieu
d' omme qui marchoit
pe du moins à des va-
nite nt les yeux, des au-
tels sur les coteaux La croix déployant
au loin l'étendard de la pauvreté aux yeux du
luxe, rappeloit le riche à des idées de souf-
france et de commisération. Nos poëtes con-
noissoient bien peu leur art lorsqu'ils se mo-
quoient de ces monts du Calvaire, de ces
missions, de ces retraites qui retraçoient parmi
nous les sites de l'Orient, les mœurs des So-
litaires de la Thébaïde, les miracles d'une
religion divine, et le souvenir d'une antiquité
qui n'est point effacé par celui d'Homère.

Mais ceci rentre dans un autre ordre d'idées
et de sentiments, et ne tient plus à la ques-
tion générale que nous venons d'examiner.
Après avoir fait la critique des montagnes, il
est juste de finir par leur éloge. J'ai déjà ob-
servé qu'elles étoient nécessaires à un beau

paysage, et qu'elles devoient former la chaîne dans les derniers plans d'un tableau. Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables, lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux, ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les montagnes sont la source des fleuves, le dernier asyle de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes. A cette condition, je dirai qu'il y a des montagnes que je visiterois encore avec un plaisir extrême : ce sont celles de la Grèce et de la Judée. J'aimerois à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour ; j'irois volontiers chercher sur le Tabor et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir peint les monts sans renom-

mée, et les vallées inconnues du Nouveau-Monde [1].

1 Cette dernière phrase annonçoit mon voyage en Grèce et dans la Terre-Sainte ; voyage que j'exécutai en effet l'année suivante 1806. Voy. l'*Itinéraire*.

NOTES.

PAGE 117.

« Tels sont les prodiges de la liberté. »

La vérité de ces prodiges est prouvée par des documents authentiques. Voici deux messages du président des États-Unis : l'un de 1825, et l'autre de 1826.

Washington, 10 décembre 1825.

Message du Président des États-Unis, communiqué au Sénat et à la Chambre des Représentants, à l'ouverture de la première session du dix-neuvième Congrès.

« Concitoyens du Sénat et de la Chambre des Représentants, en passant en revue les intérêts de notre chère patrie, dans leurs rapports avec les choses qui touchent au bien-être commun, le premier sentiment qui frappe l'esprit, c'est celui de la reconnoissance envers le

T issant, dispensateur du bien, pour la
ce tion des bénédictions signalées de sa
pre ice, et principalement pour la plus
gra santé dont notre pays a joui, et pour
cet ilieu des vicissitudes
des ue sur notre terre
ave re lui que nous de-
vons gu été permis de jouir
des bontés de sa main en paix et en tranquillité : en paix avec les autres nations de la terre, en tranquillité parmi nous. Il y a eu rarement dans l'histoire du monde civilisé une époque où la condition générale des nations chrétiennes ait été plus satisfaisante. L'Europe, à quelques malheureuses exceptions près, a joui depuis dix ans d'une paix durant laquelle tous les gouvernements, quelle que soit la théorie de leurs constitutions, ont appris successivement que le but de leur institution est le bonheur du peuple, et que l'exercice du pouvoir parmi les hommes ne peut être justifié que par les avantages qu'il confère à ceux sur lesquels il s'étend.

» Pendant cette même période de dix an-

ées, nos relations avec toutes les nations ont
té pacifiques et amicales, et elles continuent
le l'être : depuis la clôture de la dernière
ession, ces relations n'ont éprouvé aucun
hangement notable. Des changements impor-
ants dans les règlements municipaux du sys-
ème commercial et maritime de la Grande-
Bretagne ont été sanctionnés par des actes du
arlement : leurs effets sur les intérêts des
utres nations, et en particulier de la nôtre,
'ont pas encore reçu tout leur développement.
Dans le renouvellement récent des missions
iplomatiques entre les deux gouvernements,
es assurances ont été données et reçues de la
ontinuation, de l'augmentation de cette con-
ance et de cette cordialité mutuelles qui ont
éjà amené l'arrangement de plusieurs points
n litige, et qui donnent tout lieu d'espérer
u'il en sera de même pour tous ceux qui
xistent encore ou qui pourroient se présenter
l'avenir.

» La politique des États-Unis, dans les rap-
orts de commerce avec les nations étrangè-
es, a toujours été de la nature la plus libérale.

Tout-Puissant, dispensateur du bien, pour la continuation des bénédictions signalées de sa providence, et principalement pour la plus grande santé dont notre pays a joui, et pour cette abondance qui, au milieu des vicissitudes des saisons, s'est répandue sur notre terre avec profusion. C'est encore lui que nous devons glorifier s'il nous a été permis de jouir des bontés de sa main en paix et en tranquillité : en paix avec les autres nations de la terre, en tranquillité parmi nous. Il y a eu rarement dans l'histoire du monde civilisé une époque où la condition générale des nations chrétiennes ait été plus satisfaisante. L'Europe, à quelques malheureuses exceptions près, a joui depuis dix ans d'une paix durant laquelle tous les gouvernements, quelle que soit la théorie de leurs constitutions, ont appris successivement que le but de leur institution est le bonheur du peuple, et que l'exercice du pouvoir parmi les hommes ne peut être justifié que par les avantages qu'il confère à ceux sur lesquels il s'étend.

» Pendant cette même période de dix an-

nées, nos relations avec toutes les nations ont été pacifiques et amicales, et elles continuent de l'être : depuis la clôture de la dernière session, ces relations n'ont éprouvé aucun changement notable. Des changements importants dans les règlements municipaux du système commercial et maritime de la Grande-Bretagne ont été sanctionnés par des actes du parlement : leurs effets sur les intérêts des autres nations, et en particulier de la nôtre, n'ont pas encore reçu tout leur développement. Dans le renouvellement récent des missions diplomatiques entre les deux gouvernements, des assurances ont été données et reçues de la continuation, de l'augmentation de cette confiance et de cette cordialité mutuelles qui ont déjà amené l'arrangement de plusieurs points en litige, et qui donnent tout lieu d'espérer qu'il en sera de même pour tous ceux qui existent encore ou qui pourroient se présenter à l'avenir.

» La politique des États-Unis, dans les rapports de commerce avec les nations étrangères, a toujours été de la nature la plus libérale.

Dans l'échange mutuel de leurs product
respectives, nous nous sommes abstenu
toute espèce de prohibition, et nous
sommes interdit le pouvoir de lever des t
sur les exportations. Cette conduite a été s
tement suivie, et quand nous avons cru de
favoriser notre marine par une préférence
ticulière, ou des priviléges exclusifs dans
ports, ce n'a été que dans la vue de co
balancer des mesures semblables décr
par les Puissances avec lesquelles nous fa
le commerce, en faveur de leur marine
désavantage de la nôtre.

» Immédiatement après la fin de la der
guerre, le Congrès, par un acte du 3
1815, fit avec franchise la proposition à t
les nations maritimes d'abandonner le sys
de restrictions et d'exclusions réciproques
de part et d'autre, de placer la navig
sur le pied de l'égalité pour les droits de
nage et d'importation. Cette offre fut su
sivement acceptée par la Grande-Bretagn
Suède, les Pays-Bas, les villes Anséatiq
la Prusse, la Sardaigne, le duché d'Ol

bourg et la Russie : elle fut aussi agréée avec certaines modifications dans notre dernier traité de commerce avec la France; et par l'acte du Congrès du 8 janvier 1824, cette proposition a reçu une nouvelle sanction de toutes les nations qui y ont consenti, et a été soumise de nouveau à toutes celles qui sont ou pourroient être dans l'intention d'adopter le même système. Mais toutes ces mesures, soit qu'elles se trouvent stipulées dans un traité, ou simplement dans des actes municipaux, sont toujours subordonnées à une seule mais importante restriction.

» Cette réciprocité de droits de tonnage ou d'importation est limitée aux produits du sol ou des manufactures du pays auquel le bâtiment appartient, ou aux articles qui sont le plus ordinairement embarqués dans ses ports. Le Congrès devra examiner sérieusement s'il ne faut pas renoncer même à cette dernière restriction, et si la proposition d'une égale concurrence, faite dans l'acte du 8 janvier 1824, ne pourroit pas s'étendre à tous les articles de marchandise non prohibée, n'im-

porte de quelque pays ou de quelque manufacture qu'ils sortent. Des ouvertures à cet égard nous ont déjà été faites par plus d'un gouvernement européen; et il est probable que si cette mesure se trouvoit une fois adoptée par un État maritime important, l'évidence de ses avantages ne tarderoit pas à engager tous les autres États à suivre son exemple.

» La convention de commerce et de navigation conclue entre les États-Unis et la France, le 24 juin 1822, n'étoit, du consentement des deux parties, qu'un arrangement temporaire nécessité par des circonstances très urgentes; elle fut limitée à deux ans, à partir du 1er octobre 1822, avec la réserve qu'elle continuerait d'être en vigueur jusqu'à la conclusion d'un traité général et définitif, à moins qu'une des deux parties n'en notifiât la cessation six mois à l'avance. Cette convention a été avantageuse aux deux parties, et elle continuera d'être en vigueur d'un commun accord; mais elle laisse en litige divers objets d'une grande importance pour les citoyens des deux pays, et particulièrement une masse de réclamations

es sommes considérables de la part des
ıs des États-Unis envers le gouverne-
rançais; réclamations qui ont pour objet
air une indemnité pour des propriétés
ou détruites dans des circonstances de
ıre la plus désagréable. Pendant le long
de temps que nous avons adressé de
eprésentations sur ce sujet à la France,
nous en avons appelé à son équité et à
nanimité, la justice de ces réclamations
s été et ne pouvoit être niée. On espé-
ıe l'avènement d'un nouveau Souverain
ne auroit fourni une occasion favorable
senter ces réclamations à son gouverne-
: elles l'ont effectivement été, mais sans
. Les représentations réitérées de notre
re auprès de la cour de France sont de-
es jusqu'à présent sans réponse. Si les
ıdes réciproques des nations étoient sus-
les d'être décidées par la sentence d'un
ıal impartial, il y a longtemps qu'elles
ient été en notre faveur, et que nous
ns obtenu l'indemnité réclamée.

existe aussi une foule de réclamations

de [illegible] même nature sur les Pays-Bas, sur Nap[illegible] et sur le Danemarck. Quant à celles sur [illegible] pagne, antérieures à 1819, l'indemnité a [illegible] btenue, après plusieurs années d'at- te[illegible] les réclamations sur la [illegible] terminées par un ar[illegible], auquel les réclamants ont eux-mêmes consenti. On a dernièrement rappelé aux gouvernements de Danemarck et de Naples celles qui existent encore contre eux, et on n'en oubliera aucune, tant qu'on conservera l'espoir d'obtenir ce qu'on demande par les moyens qui dépendent du pouvoir constitutionnel de l'exécutif, et sans être réduit à se faire justice soi-même, mesure qui est, quant au temps, aux circonstances et à l'occasion qui la motivent, de la compétence exclusive de la législature.

» C'est avec une grande satisfaction que j'ai vu l'esprit libéral avec lequel la république de Colombie a fait droit à des réclamations d'une nature semblable. Parmi les papiers que je soumets aujourd'hui au Congrès, il remarquera un traité de commerce et de navigation avec

cette république, dont les ratifications ont été échangées depuis le dernier ajournement de la législature. Nous avons l'intention de négocier de semblables traités avec toutes les autres républiques du Sud, et nous espérons y parvenir avec le même succès. La base proposée par les États-Unis pour tous ces traités est formée de deux principes, l'un d'une réciprocité absolue, l'autre de l'obligation mutuelle des deux parties de se placer constamment l'une et l'autre sur le pied des nations les plus favorisées; et, en effet, ses principes sont indispensables pour compléter l'affranchissement de l'hémisphère américain, et l'arracher pour jamais à la servitude des monopoles, des exclusions et de la colonisation.

» Ce grand et utile résultat des lumières se réalise de jour en jour; et la résistance qu'on oppose encore dans certaines parties de l'Europe à la reconnoissance des républiques de l'Amérique du Sud, comme États indépendants, contribuera plus efficacement à le compléter. Il fut un temps, et ce temps n'est pas encore éloigné, où quelques-uns de ces États,

dans leur vif désir d'obtenir une reconnois-
sance nominale, auroient accepté une indé-
pendance nominale, entravée par des condi-
tions gênantes et des priviléges commerciaux
accordés à leur ancienne métropole, au dé-
triment des autres nations. Elles savent très
bien aujourd'hui que de pareilles concessions
à une nation européenne seroient incompati-
bles avec l'indépendance qu'elles ont déclarée
et maintenue.

» Parmi les mesures que leur ont suggérée
leurs nouvelles relations mutuelles, et qui r
sultent naturellement de leur changement
condition, est celle d'assembler à l'isthme
Panama un Congrès où chacune d'elles se
représentée, pour délibérer sur les ob
importants au bien-être de toutes. Les
publiques de Colombie, du Mexique e
l'Amérique centrale, ont déjà député de
nipotentiaires à cette assemblée, et ell
invité les États-Unis à s'y faire repré
par des ministres : cette invitation a
ceptée, et des ministres seront nommé
assister aux délibérations et y prendr

en tant qu'elles seront compatibles avec la neutralité de laquelle il n'est ni dans notre intention, ni dans le désir des autres États américains, que nous nous départions.

» Les commissions, nommées d'après le 7e article du traité de Gand, ont presque terminé leurs travaux relatifs à la délimitation des frontières entre les États-Unis et les possessions angloises de l'Amérique du Nord; et, d'après le rapport reçu de l'agent des États-Unis, il y a lieu d'espérer que la commission sera dissoute à leur prochaine session, fixée au 22 mai de l'année 1826.

» L'autre commission, instituée pour fixer l'indemnité due pour les esclaves enlevés aux États-Unis, vers la fin de la dernière guerre, a rencontré quelques obstacles qui ont arrêté les progrès de cette enquête : on a adressé, à ce sujet, quelques observations au gouvernement anglois; et on espère qu'il s'occupera de hâter la décision des commissaires.

» Parmi les pouvoirs spécialement accordés au Congrès par la constitution, se trouve celui pour établir des lois uniformes sur les

banque[illegible]utes dans tous les États-Unis, et celui p[illegible]prendre des mesures afin d'organiser, d'ar[illegible] de discipliner les milices, et de commanc[illegible] qui pourroient être en[illegible]tats-Unis. La grande[illegible]s intérêts que doivent toucher [illegible] es deux objets, expliquent suffisamment pourquoi ces graves questions ont si longtemps occupé l'attention du Congrès, et donné lieu à des débats si animés, et pourquoi on n'a pas encore présenté de systèmes capables de remplir à la satisfaction de la république les devoirs que la concession de tels pouvoirs impose au Congrès.

» Concilier les droits que possède chaque citoyen à la jouissance de la liberté individuelle avec l'obligation effective des engagements particuliers, tel est le problème que doit résoudre une loi sur la banqueroute. Cette loi est du plus grand intérêt pour la société; elle touche à tout ce qu'il y a de précieux dans l'existence des masses d'individus, dont un grand nombre se trouve dans les classes essentiellement dépendantes et sans ressour-

ces, dans les intérêts de l'âge qui a besoin qu'on le nourrisse, du sexe qui a droit à ce qu'on le protége, privés tous deux qu'ils sont de l'action libre du père et du mari.

» L'organisation de la milice est encore plus nécessaire aux libertés du pays. C'est seulement avec une milice agissante que nous pouvons à la fois goûter le repos de la paix et braver toute agression étrangère. C'est par la milice que nous serons constitués en nation armée, se montrant, toujours et à toutes les nations de la terre, prête à se défendre. Pour atteindre ce but, il seroit indispensable de lui donner une organisation propre à concentrer et à developper davantage son énergie. Il existe des lois pour établir une milice uniforme dans tous les États-Unis, et pour l'armer et l'équiper au grand complet. Mais ce n'est cependant qu'un corps dont les membres sont épars, sans la vigueur que donne l'unité, et n'ayant d'uniforme que le nom. Donner à cette institution si importante tout le pouvoir dont elle est susceptible, la rendre propre à la défense de l'Union, en épargnant le plus

de temps, le plus d'hommes et le plus d
gent possible, voilà un des principaux bi
faits qu'on doit attendre des délibération
de la persévérance du Congrès.

» Une des preuves incontestables de n
prospérité nationale, c'est sans contredit
tat florissant de nos finances. Les recettes
trésor, depuis le 1er janvier jusqu'au 13
tembre, indépendamment de la dernière r
tié de l'emprunt de 5 millions de dollars,
torisé par l'acte du 26 mai 1824, sont éval
à 16 millions 500 mille dollars, et l'on es
que celles du trimestre courant excéderc
millions de dollars, ce qui formera un t
de 22 millions, indépendamment de l'empr
Les dépenses de l'année n'auront pas dép
cette somme de plus de 2 millions, et su
dépenses, près de 8 millions de dollars on
employés à racheter une portion du ca
de la dette publique. Près d'un million et
a été consacré à payer la dette de la re
noissance envers les guerriers de la révolut
et une somme presque égale a été appliqu
la construction de fortifications, ainsi

l'acquisition d'un nombreux matériel d'artillerie et à d'autres dispositions permanentes pour la défense de la nation. Un demi-million a servi à augmenter notre marine, un autre demi-million à acquérir des Indiens des portions de territoire, et à leur payer des annuités; enfin, plus d'un million a été employé à des améliorations intérieures autorisées par des actes spéciaux du dernier Congrès. Si l'on ajoute à ces dépenses 4 millions de dollars pour le paiement des intérêts de la dette publique, il restera une somme d'environ 7 millions, qui a couvert tous les frais du gouvernement dans les branches législative, exécutive et judiciaire, y compris l'entretien des forces militaires et navales, et toutes les dépenses accidentelles d'un État aussi étendu que celui de l'Union américaine.

» Le montant des droits assurés sur marchandises importées depuis le commencement de l'année, est d'environ 25 millions et demi; et on estime à 5 millions et demi l'accroissement qui aura lieu pendant le quartier courant. De ces 31 millions, déduisant les res-

titutions stimées à moins de 7 millions, une somme cédant 24 millions censtituera le revent l'année, et en surpassera toutes les d es. Le montant total de la dette publiqu 1er janvier prochain, ne sera pas de 81 ons de dollars.

» F a acte du Congrès du 3 mars dernier, illions de dollars a été 00, afin de créer un fo gale quotité de la dette, êt de 6 pour 100, remboursa npte des mesures prises pour l'exécution de cet acte sera mis devant vous par le secrétaire de la trésorerie. Comme l'objet qu'il a eu en vue n'est que partiellement accompli, le Congrès examinera si le pouvoir dont il a investi l'autorité exécutive ne devra pas être renouvelé dans les premiers jours de cette session, et d'après quelles modifications.

» L'acte du Congrès du 3 mars dernier, qui charge le secrétaire de la trésorerie de souscrire, au nom et à l'usage des États-Unis, pour 1,500 actions de la compagnie du canal de la

Chesapeack et de la Delaware, a été exécuté, et d'autres mesures ont été adoptées par ce fonctionnaire, d'après les intentions manifestées dans l'acte. Les derniers rapports, reçus sur cette importante entreprise autorisent à la regarder comme étant en plein succès.

» Les paiements au trésor provenant de la vente de terres publiques, pendant la présente année, furent estimés à un million de dollars. La recette des deux premiers trimestres n'est pas restée beaucoup au-dessous de cette somme; on ne présume pas que le reste de l'année soit aussi productif, mais on peut admettre que le produit total de cette branche de revenu sera d'un million et demi. L'acte du Congrès du 18 mai 1824, sur l'extinction de la dette des acheteurs de terres publiques envers les États-Unis, étoit limité, quant à ses dispositions de faveur pour les débiteurs, au terme du 10 avril passé. Ses effets ont été de réduire la dette de 10 millions à 7. C'est par des lois semblables antérieures que la dette avoit été réduite de 22 millions à 10. Il est extrêmement à désirer que cette dette

puisse être entièrement éteinte ; c'est dans c
but que je recommande au Congrès le renou
vellement pour une année de plus de l'act
du 18 mai 1824, avec les modifications qu
seroient jugées nécessaires pour mettre l'Ét
à l'abri des fraudes qu'on pourroit commettr
en revendant des terres abandonnées.

« Les terres publiques so
au nomb rens les plus utiles ;
depuis : des paiements en n
méraire t, on a justement mo
tré une gran ngence envers ceux q
avoient acheté antérieurement à crédit.
dette contractée sous le système des vent
à crédit étoit devenue une masse si peu n
niable, que son extinction étoit égaleme
avantageuse au public et aux acheteurs. D
puis que notre système de ventes a été m
par l'expérience et adapté aux besoins
temps, les terres publiques continuent à ê
une source abondante de revenus ; et lo
qu'après le remboursement de la dette nat
nale, elles cesseront d'être hypothéquées à n
créanciers, le flux des richesses dont el

remplissent le trésor commun pourra être dirigé vers plusieurs canaux, pour servir à des améliorations immanquables depuis l'Océan Atlantique jusqu'à l'Océan Pacifique.

» L'état des différentes branches du service public dépendant du département de la guerre, et leur administration pendant l'année présente, seront l'objet d'un rapport du secrétaire d'État pour la guerre, qui vous communiquera les documents y relatifs. L'organisation et la discipline de l'armée sont satisfaisantes dans leurs effets. Pour arrêter la désertion, assez commune parmi les troupes, on a proposé de retenir une petite portion de leur solde mensuelle, jusqu'à l'époque de leur décharge finale. Il paroîtroit aussi nécessaire de trouver moyen de conserver, parmi les officiers, l'art du cavalier, afin que nous ne fussions pas surpris au commencement d'une guerre n'ayant pas un seul corps de cavalerie. L'académie militaire à West-Point, placée sous une surveillance sévère, mais paternelle, se recommande de plus en plus à la protection nationale : le nombre d'officiers de mé-

rite qu[illegible] cette académie forme et fournit successivement au service public, donne les moyens d'entr[illegible]prendre des travaux publics pour lesquels [illegible]s études de l'académie sont requises. L'éco[illegible] au Fort Monroë est propr[illegible] mérite quelque nouvel appui législ[illegible] rapports des officiers à la tête des divers services militaires, relatifs au logement, à l'habillement, aux subsistances, à la santé et à la paie de l'armée, démontrent leur vigilante assiduité dans l'exécution de leurs devoirs, ainsi que la responsabilité sévère établie dans toutes les parties de notre système.

» Nos relations avec les nombreuses tribus d'indigènes de l'Amérique disséminées sur ce vaste territoire et dépendant de nous, même pour leur subsistance, ont offert un très-haut intérêt pendant cette année. Un acte du Congrès du 25 mai 1824 destine une somme à défrayer les dépenses de traités d'amitié et de commerce avec les tribus indiennes au-delà du Mississipi. Un acte du 3 mai 1825 autorise la conclusion des traités avec les Indiens

pour leur consentement à la confection d'une route depuis la frontière du Missouri jusqu'à celle du Nouveau-Mexique. Un autre acte de la même date pourvoit aux dépenses nécessaires pour maintenir les traités avec les Sioux, les Chippeway, les Menomeuses, les Sanks, les Foxes, pour fixer des limites et conserver la paix entre ces tribus. Le premier et le dernier de ces objets sont remplis; le second est considérablement avancé. Conformément à la constitution, on mettra sous les yeux du Sénat plusieurs traités avec diverses tribus indiennes par lesquelles nous avons acquis des territoires considérables, réglé des limites, et établi une paix permanente entre des peuplades engagées longtemps dans des guerres sanglantes.

» Le 12 février passé, un traité fut signé à Indian-Springs entre des commissaires des États-Unis et plusieurs chefs des Indiens Creeks. Ce traité ne fut reçu au siége du gouvernement que peu de jours avant la clôture de la dernière session et de la dernière administration. Le Sénat y donna son adhésion le

nars; il étoit trop tard pour que le prési-
nt des États-Unis d'alors pût y donner sa
action. Je l'ai ratifié le 7 mars, dans la
rsuasion qu'il avoit été conclu de bonne foi,
en me fiant à l'opinion émise par le Sénat.
s transactions subséquentes relatives à ce
ité seront l'objet d'un message particulier [1].
» Les sommes assignées par le Congrès,
nt pour des ouvrages d'utilité générale que
ur la construction des fortifications, ont
é fidèlement employées. Leurs progrès ont
rouvé des retards, parce qu'il manque des
iciers capables de les surveiller. Mon pré-
cesseur avoit déjà recommandé au Con-
ès, dans sa dernière session, l'augmentation
s corps d'ingénieurs militaires et topogra-
iques. Les motifs de cette proposition sub-
stent dans toute leur force, et en ont même
quis une nouvelle. Il seroit utile d'organi-
r les ingénieurs-topographes dans un corps
écial. L'académie militaire de West-Point

[1] C'est ce traité qui a amené les violentes déclara-
ns de l'État de Géorgie contre le Gouvernement
ntral.

fournira des sujets propres à cet emploi parmi les cadets auxquels elle donne des grades.

» Le bureau des ingénieurs chargé de mettre à exécution l'acte du Congrès du 30 avril 1824, qui ordonne de faire les plans, les estimations et les examens des routes et des canaux, s'est occupé avec activité de ce service depuis la clôture de la dernière session du Congrès. Ils ont achevé les explorations nécessaires pour s'assurer qu'un canal de la baie de Chesapeack à la rivière de l'Ohio est praticable, et ils préparent un rapport sur cet objet. Quand il sera achevé, il sera mis sous vos yeux. Les mêmes explorations se font en ce moment relativement à deux autres objets d'une importance nationale : la possibilité d'une route nationale de cette ville à la Nouvelle-Orléans, et la possibilité d'unir les eaux du lac Memphramagog avec la rivière Connecticut, et d'améliorer la navigation de cette rivière. Les travaux de cette exploration sont presque terminés, et l'on peut attendre le rapport bien avant la fin de la présente session du Congrès.

» Les actes du Congrès, dans la dernière
session, relatifs à la surveillance, à la dési-
gnation ou à l'ouverture des routes dans les ter-
ritoires de la Floride, d'Arkansas, de Mi-
chigan, de Missouri à Mexico, et à la conti-
nuation de la route de Cumberland, sont les
uns entièrement exécutés, les autres en train
de l'être. Les travaux pour compléter ou com-
mencer les fortifications, ont été différés uni-
quement parce que le corps des ingénieurs
n'a pas pu fournir un assez grand nombre
d'officiers pour la surveillance nécessaire des
ouvrages. D'après l'acte confirmatif des sta-
tuts de la Virginie et du Maryland, qui réu-
nit les compagnies de la Chesapeack et du
canal de l'Ohio, trois commissaires des États-
Unis ont été nommés pour ouvrir des regis-
tres et recevoir des souscriptions, d'accord
avec un pareil nombre de commissaires nom-
més par chacun de ces États. La réunion des
commissaires a été différée pour attendre le
rapport définitif du bureau des ingénieurs.
Les phares et les établissements pour la sûreté
de notre commerce et de nos marins, les ou

pour la sûreté de Plymouth-Beach, et
préservation des îles dans le port de
, ont été suivis avec l'attention exigée
lois. La continuation de la route de
rland, la plus importante de toutes,
u'on a eu surmonté des difficultés con-
les pour en fixer la direction, s'exécute
s auspices les plus favorables, grâces
néliorations d'une invention récente
mode de construction, et avec l'a-
d'une grande réduction dans les
es.

opération des lois concernant les pen-
ires de la révolution mérite d'être prise
iveau en considération par le Congrès.
du 18 mars 1818, en pourvoyant aux
de tant de bons citoyens réduits au
nent après avoir servi dans la guerre
lépendance, ouvroit la porte à de nom-
abus et à des fraudes. Pour y remé-
acte du 1er mai 1820 exigea des preuves
ndigence absolue, telles que beaucoup
idus réellement dans le besoin ne pou-
pas les administrer, et que toutes les

pér[illegible]s susceptibles de cette délicatesse qui est [illegible]urs la compagne des vertus, devoient épr[illegible] une extrême répugnance à produire. De [illegible]t résulté que quelques uns parmi ceux qui [illegible]s ont été maintenus sur [illegible]es qui réunissoient à l[illegible] mérite et du besoin en ont été [illegible]ue le nombre de ces vénérables veterans d'un siècle qui n'est plus diminue sans cesse, tandis que l'affoiblissement des facultés physiques et morales et de la fortune de ceux qui survivent doit augmenter d'après le cours ordinaire de la nature, pourquoi ne les traiteroit-on pas avec plus de libéralité et d'indulgence ?

» Dans la plupart des cas, ne doit-on pas trouver la preuve de la situation nécessiteuse dans la demande même qui est faite, lorsque d'ailleurs la preuve des services est acquise ? Ne faut-il pas épargner aux derniers jours de l'infirmité humaine la mortification d'acheter un foible secours au prix de la douleur d'exposer son état fâcheux. Je soumets au Congrès l'alternative, soit de venir au secours des in-

dividus de cette classe par une loi spéciale, soit de réviser l'acte du 1er mai 1820, à l'effet de mitiger la rigueur de ses dispositions en faveur des personnes pour qui la charité qu'on leur accorde actuellement est à peine l'accomplissement d'une juste dette.

» La portion des forces navales de l'Union en service actuel a été principalement employée dans trois stations, la Méditerranée, les côtes de l'Amérique méridionale sur l'Océan Pacifique, et les Indes occidentales. Une croisière a été extraordinairement envoyée sur celles des côtes de l'Afrique qui sont le plus souillées par le trafic des esclaves. Un vaisseau armé a été mis en station sur la côte de notre frontière orientale, pour croiser le long des pêcheries de la baie d'Hudson, et sur la côte du Labrador.

» Le premier service d'une frégate toute neuve a été employé à rendre à son sol natal et aux jouissances de la vie domestique le héros vétéran qui a librement consacré sa jeunesse, son sang et sa fortune pour la cause de l'indépendance de notre pays, et dont la

vie entière a été une suite de sacrifices... et de sacrifices à l'amélioration du sort de ses plables. La visite du général Lafayette, égal nt honorable pour lui-même et pour not elle avoit commencé, par plus touchants d'un atta sa part, et du côté de ce peuple par les témoignages d'une reconnoissance sans bornes. Ce sera dans la suite des temps un glorieux épisode pour les annales de notre Union. Il donnera à l'histoire véritable l'intérêt profond du roman, et signalera l'inappréciable tribut payé par les affections sociales d'une grande nation au champion désintéressé des libertés du genre humain.

» Le maintien constant d'une petite escadre dans la Méditerranée nous a dégagés de l'alternative humiliante de payer un tribut pour la sûreté de notre commerce dans cette mer, et pour obtenir une paix précaire, à la merci des moindres caprices des quatre États Barbaresques qui peuvent la violer. Un motif de plus pour y conserver une force respectable à l'époque actuelle résulte de la guerre maritime

qui continue avec tant de fureur entre les Grecs et les Turcs, et qui expose sans cesse la navigation neutre de notre Union à des déprédations et à des outrages. Il existe un petit nombre d'exemples de ces déprédations commises sur nos vaisseaux marchands par des forbans ou pirates portant le pavillon grec, mais sans aucune autorisation réelle du gouvernement grec, ou de tout autre. Les efforts héroïques des Grecs eux-mêmes, en excitant en nous le plus vif intérêt, comme hommes libres et comme chrétiens, ont continué de se soutenir avec des vicissitudes de revers et de succès.

» De pareils motifs ont fait juger utile d'entretenir des forces de la même nature sur les côtes du Pérou et du Chili dans l'Océan Pacifique. Le caractère irrégulier et convulsif de la guerre sur ces rivages s'est étendu aux combats livrés sur l'Océan lui-même. Depuis plusieurs années les hostilités y continuent avec activité, mais avec des succès variés, quoique généralement à l'avantage des patriotes américains. Cependant leurs forces navales n'ont

pas toujours été soumises à l'action de leur propr[illegible] gouvernement : des blocus que ne sauroit ju[illegible]fier aucun des principes reconnus par le dr[illegible] les gens, ont été proclamés par des officie[illegible] commandants ; et, quoiqu'ils se soient vus de[illegible]voués par l'autorité suprême, la nécessité de protéger notre commerce contre de tels actes [illegible]intes et d'imputations erron[illegible]us braves officiers de notre m[illegible]ches aussi peu fondés ont ét[illegible] commandants des forces royales espagnoles c[illegible]ns ces mêmes mers; mais la protection la plus efficace pour notre commerce a été le pavillon et la fermeté de nos officiers-commandants. La cessation de la guerre, par le triomphe complet de la cause patriotique, a écarté, il faut l'espérer, toutes causes de dissension d'un côté, et tout vestige de force de l'autre.

» Mais une côte de plusieurs degrés de latitude, qui fait partie de notre territoire, qui offre un commerce florissant et des pêcheries abondantes, qui s'étend jusqu'aux îles de l'Océan Pacifique et jusqu'en Chine, et dont le

gouvernement n'est point encore organisé, exige que les forces protectrices de l'Union y soient déployées sous son pavillon, tant sur terre que sur mer.

» L'objet de l'escadre de l'Inde occidentale a été de faire exécuter les lois pour la suppression de la traite des nègres, de protéger notre commerce contre les vaisseaux des pirates, porteurs de commissions délivrées par l'une ou l'autre des parties belligérantes, de le protéger contre les pirates à découvert. Cet objet a eté rempli pendant cette année avec plus de succès qu'il ne l'avoit encore été. Notre pavillon est depuis longtemps interdit au commerce des esclaves de l'Afrique; et si quelques uns de nos concitoyens ont continué à fouler aux pieds les lois de l'Union et celles de la nature et de l'humanité, en persévérant dans cet abominable trafic, ils n'ont pu le faire qu'en se cachant sous les pavillons des autres nations, moins empressées que nous à détruire ce commerce.

» Les corsaires ont été, pendant cette dernière année, à peu près éloignés de ces mers;

et les ates, pendant ces derniers mois, ont été pi ue entièrement chassés des bords des deux espagnoles situées dans ces régions. L'act nergie du capitaine W des troupes sous son co dans ce périlleux service, a été couronnée succès signalé, et a droit à l'approbation de leur patrie; mais l'expérience a montré que toute suspension, que tout relâchement temporaire dans cette station, ne pouvoit avoir lieu sans reproduire la piraterie et les meurtres dans toute leur horreur. Il n'est pas probable qu'encore pendant plusieurs années notre immense et productif commerce dans ces mers puisse se faire en sûreté, sans le maintien d'une force armée uniquement dévouée à sa protection.

» Ce seroit, en vérité, une vaine et dangereuse illusion de croire que dans la condition présente ou probable de la société humaine, un commerce aussi étendu et aussi riche que le nôtre pût exister et être fait en sûreté sans l'appui permanent d'une marine militaire, seule armée par laquelle la puissance de cette

confédération puisse être appréciée ou sentie par les nations étrangères, et la seule force militaire permanente qui ne puisse jamais être dangereuse à nos propres libertés dans l'intérieur. Un établissement naval et permanent de paix, adapté à notre état présent, et susceptible de s'adapter à cette croissance gigantesque vers laquelle cette nation s'avance, est au nombre des grands objets qui ont déjà occupé la prévoyante sagesse des derniers Congrès, et mérite d'occuper vos plus sérieuses délibérations. Notre marine, commencée dès les premiers temps de notre organisation politique actuelle, sur une échelle proportionnée à l'énergie, mais aussi aux foibles ressources, à l'indigence comparative de notre enfance, s'est cependant trouvée capable de lutter avec toutes les puissances Barbaresques, hors une, et avec l'une des principales puissances maritimes de l'Europe; à une époque plus avancée, mais avec une foible augmentation de forces, elle a non-seulement soutenu avec honneur la lutte la plus inégale, mais elle s'est couverte et elle a couvert la patrie d'une gloire immor-

telle. Mais ce n'est que depuis la fin de la dernière guerre que, par le nombre et la force des vaisseaux, elle a mérité le nom de marine. Cependant elle conserve à peu près la même orga[illegible]le consistoit en cinq frégates [illegible] règlements qui la régissent. [illegible]ente révision ; et le besoin d'une école navale d'instruction correspondante à l'Académie militaire de West-Point, pour former des officiers savants et accomplis, se fait sentir tous les jours davantage.

» L'acte du Congrès du 26 mai 1824, qui autorise la visite et la surveillance du port de Charlestown, dans la Caroline méridionale; de Sainte-Marie, dans la Géorgie; et de la côte des Florides, a été exécuté aussitôt que la chose a été possible. Les actes du 3 mars dernier, qui autorisent l'établissement d'un chantier et d'un dépôt de marine sur la côte des Florides, dans le golfe du Mexique, la construction de dix sloops de guerre, sont en pleine exécution. Pour les autres objets relatifs à ce département, j'en réfère au rapport

du secrétaire de la marine, qui vous a été communiqué.

» Un rapport du maître général des postes vous est encore soumis; il expose l'état florissant actuel de ce département. Pour la première fois, depuis bien des années, la recette de l'année, terminée au 1er juillet passé, a excédé la dépense de 45,000 dollars. Voici d'autres faits également honorables à cette administration : c'est qu'en deux ans, à partir du 1er juillet 1823, il a été effectué, dans ses affaires pécuniaires, une amélioration de plus de 185,000 dollars; c'est que dans le même intervalle, l'accroissement dans les voyages de la malle s'est élevé à plus d'un million 500,000 milles, et qu'il a été établi 1040 nouveaux bureaux de postes. Il est donc prouvé que, sous une conduite judicieuse, on peut compter sur le produit de cet établissement comme complétement suffisant pour en couvrir les frais, et qu'en abandonnant les routes de postes non productives, on peut en ouvrir d'autres plus utiles, jusqu'à ce que la circulation de la malle soit au niveau de l'extension de notre

population, de manière que les bienfaits
correspondance amicale, les changes réc
ques du commerce intérieur et les lumièr
la presse périodique se répandent jusq
parties les plus reculées de l'Union, à un
à peine sensible aux individus, et q
coûte pas un dollar au trésor public.

» Comme c'est la première fois qu
l'honneur de parler au corps législatif d
nion, en lui présentant l'exécution, a
qu'elle a eu lieu, de ses mesures pour l
lioration de l'état intérieur du pays,
saurois terminer cette communication
rappeler un principe général à leur consi
tion calme et persévérante. Le grand obj
l'institution du gouvernement civil est d
liorer la condition de ceux qui sont p
intéressées au contrat social : aucun go
nement, quelle que soit sa forme, ne re
son but légitime qu'à mesure qu'il am
l'état de ceux sur lesquels il est établi
routes et des canaux, en multipliant et
litant les communications entre les lieu
gnés et les multitudes d'hommes, so

nombre des moyens d'amélioration les plus importants. Mais l'amélioration morale, politique, intellectuelle, est un devoir prescrit par l'Auteur de notre existence, non moins à l'homme social qu'à l'homme individuel. C'est pour remplir ce devoir que les gouvernements sont investis du pouvoir; et l'exercice de ce pouvoir délégué pour l'amélioration de l'état des gouvernés est un devoir aussi indispensable, aussi sacré que l'usurpation d'un pouvoir non délégué est criminel et odieux. Un des premiers moyens, peut-être le premier, pour améliorer l'état des hommes, c'est le savoir, et pour acquérir beaucoup de connoissances nécessaires aux besoins, aux jouissances, aux agréments de la vie, il faut nécessairement des institutions d'enseignement public et des séminaires de science. Le premier de mes prédécesseurs dans cette place, celui qui tient le premier rang dans la mémoire de ses concitoyens, comme pendant sa vie il le tenoit dans leurs cœurs, étoit si convaincu de cette vérité, que dans toutes ses communications aux divers congrès avec lesquels il

coopé[illegible]it au service public, il ne manquoit jam[illegible] de recommander avec instance l'établis[illegible]ent de deux séminaires de science, pro[illegible] besoins de l'État en te[illegible]s de guerre, savoir, un[illegible]et une *académie militaire*. [illegible]hui, en tournant ses yeux sur l'institution existante à West-Point, il verroit l'accomplissement d'un de ces vœux. Mais en regardant la cité honorée de son nom, il verra encore vide et nue la place qu'il avoit léguée à sa patrie pour servir d'emplacement à une université.

» En prenant son rang parmi les nations civilisées du globe, notre pays semble avoir contracté l'engagement de fournir son contingent de pensées, de recherches et de dépenses à l'amélioration de ces branches de connaissances qui ne peuvent être acquises par des efforts individuels; c'est désigner particulièrement les sciences géographiques et astronomiques. En jetant un regard en arrière sur le demi-siècle écoulé depuis la déclaration de notre indépendance; en observant la géné-

reuse émulation avec laquelle les gouvernements de France, de la Grande-Bretagne et de Russie ont consacré le génie, l'habileté et les trésors de leurs nations respectives aux progrès communs du genre humain dans ces branches de sciences, ne vous paroit-il pas urgent pour nous de considérer si nous n'avons pas la haute et honorable obligation de contribuer, par notre énergie et nos efforts, à ces fonds communs? Les voyages de découvertes, exécutés aux frais des nations que je viens de nommer, ont en même temps accru leur gloire et étendu les connaissances humaines. Nous avons profité de cette amélioration, et nous avons non seulement à remplir le devoir sacré de la reconnoissance, mais encore celui d'une activité égale ou proportionnelle pour la cause commune. Si l'on ne veut considérer que les frais d'armement, d'équipement et de voyage, si ces expéditions n'entrainoient d'autres charges, il seroit indigne d'une grande et généreuse nation d'y réfléchir deux fois. Cent voyages autour du monde, comme ceux de Cook et de la Pérouse, ne surchargeroient pas

aut[illegible] es finances de la nation qui les entre-
pre[illegible]it, que le feroient les frais d'une seule
ca[illegible]ne de guerre. Mais si nous prenons en
co[illegible]ation que la vie de ces bienfaiteurs du
[illegible]ivent le prix de leurs
[illegible] évaluerons-nous les
dépens[illegible]es héroïques ? Quelle
compensation offrirons-nous à eux, à leur pays ? Conservons la mémoire chérie de leurs noms ; surtout imitons leur exemple ! Aidons nos compatriotes à s'élancer dans la même carrière et à risquer leur vie pour la même cause !

» En appelant l'attention du Congrès sur les améliorations intérieures d'après un plan aussi étendu, mon dessein n'est pas de recommander l'équipement d'une expédition destinée à faire le tour du globe pour faire des recherches et des découvertes scientifiques. Nous avons près de nous des objets d'investigation utile auxquels nos soins peuvent être plus avantageusement employés. L'intérieur de notre territoire n'a été jusqu'ici que bien imparfaitement exploré. Nos côtes, le long de

l'Océan Pacifique, dans une latitude de plusieurs degrés, quoique très fréquentées par l'activité de nos bâtiments de commerce, n'ont reçu que de simples visites par nos vaisseaux du gouvernement. La rivière de l'Ouest, dont la première découverte a été faite, et sur laquelle la première navigation a été tentée par l'un de nos compatriotes, porte encore le nom du vaisseau sur lequel il monta son cours, et réclame pour son embouchure la protection d'une flotte nationale armée. Outre l'établissement d'un poste militaire en cet endroit, ou sur quelque autre point de la côte, que mon prédécesseur avoit déjà recommandé, et qui a fait le sujet des délibérations du dernier Congrès, je crois devoir vous proposer l'équipement d'un bâtiment public pour l'exploration de toute la côte nord-ouest de ce continent.

» L'établissement d'un mode uniforme de poids et de mesures a été un des points principaux arrêtés à l'origine de notre constitution, et le droit de fixer ce mode est un des pouvoirs délégués en termes exprès au Congrès, par cet acte fondamental. Les gouver-

nements de la Grande-Bretagne et de la France n'ont point cessé de s'occuper de recherches et de spéculations sur le même sujet depuis l'existence de notre constitution, et indépendamment de ces recherches on en a tenté à grands frais de profondes et de laborieuses pour déterminer la figure de la terre, et la longueur comparative du pendule frappant les secondes sous des latitudes différentes, depuis le pôle jusqu'à l'équateur. Le résultat de ces recherches est consigné dans plusieurs ouvrages qui ont été publiés et qui sont du plus haut intérêt pour la cause de la science. Ces expériences ont encore besoin d'être perfectionnées. Quelques unes d'elles ont été faites sur nos propres rivages, dans l'enceinte de l'habitation de l'un de nos collègues, et en grande partie par l'un de nos plus dignes concitoyens. Il seroit honorable pour notre pays que la suite des mêmes expériences fût encouragée par le patronage de notre gouvernement, comme elles l'ont été par celui des gouvernements de France et d'Angleterre.

» Liée avec l'établissement d'une Univer-

sité, ou séparée de lui, on pourroit entreprendre l'érection d'un Observatoire astronomique, avec des fonds pour l'entretien d'un astronome qui seroit chargé de suivre et d'observer les phénomènes célestes, ainsi que pour la publication périodique de ses observations. Ce n'est pas avec un sentiment d'orgueil pour un Américain que l'on peut faire cette remarque, que, sur le territoire comparativement si petit de l'Europe, il existe plus de cent trente de ces Observatoires, tandis que dans tout le territoire américain il n'y en a pas un seul. Si nous réfléchissons un moment aux découvertes qui ont été faites pendant les siècles derniers sur la constitution physique de l'univers, par le moyen de ces sortes de bâtiments et des observateurs qui y sont placés, peut-on révoquer en doute l'utilité dont ils sont pour chaque nation? et, quand une année passe à peine sur nos têtes sans qu'elle révèle quelque nouvelle découverte astronomique que nous sommes contraints de ne recevoir d'Europe que de la seconde main, n'avons-nous pas à nous reprocher de ne pouvoir rendre lumière pour lu-

mière, parce que, sur cette moitié du globe, nous ne possédons ni Observatoire ni observateur, et qu'ainsi la terre roule à nos yeux indifférents dans une éternelle obscurité?

» Lorsque le 25 octobre 1791, celui qui occupa le premier la présidence des Etats-Unis annonça au Congrès le résultat du premier dénombrement des habitants de l'Union, il déclara que la population des Etats-Unis étoit à peu près de quatre millions. Trente ans plus tard, le dernier dénombrement, fait il y a cinq ans, présentoit une population d'environ dix millions d'habitants. De tous les signes du bonheur et de la prospérité d'une société humaine, la rapidité de l'accroissement de la population est peut-être le moins équivoque. Mais la preuve de notre prospérité ne repose pas seulement sur cette indication. Notre commerce, nos richesses, l'extension de notre territoire, ont suivi les mêmes proportions d'agrandissement, et les communautés indépendantes qui sont entrées dans notre union fédérale ont à peu près, depuis cette époque, doublé de nombre. La représentation législa-

tive des États et du peuple dans les deux Chambres du Congrès s'est accrue avec l'accroissement des corps constituants. La Chambre, qui alors n'étoit que de soixante-cinq membres, en compte aujourd'hui plus de deux cents. Le Sénat, qui n'avoit que vingt-six membres, en a aujourd'hui quarante-huit. Mais le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire sont restés l'un et l'autre strictement renfermés dans leur organisation primitive, et ils ne sont plus en état de suffire aux besoins d'une communauté toujours croissante.

» Les armements maritimes qui, dans l'origine de l'Union, lui avoient été commandés par des circonstances impérieuses, ont bientôt amené à la création d'un ministère de la marine. Mais les départements des affaires étrangères et de l'intérieur, qui, quelque temps après la formation du gouvernement, avoient été réunis en un seul, ont continué jusqu'à ce moment à être unis, au détriment évident du service public. La multiplication de nos relations avec les peuples et les gouvernements de l'ancien monde a maintenu en paix notre

population et notre commerce; cependant, dans ces dix dernières années, une nouvelle famille de nations, dans notre propre hémisphère, s'est élevée parmi les habitants de la terre, et nos rapports de commerce et de politique avec les nouvelles nations pourroient occuper un ministère actif et intelligent. La constitution des corps judiciaires, déjà imparfaite dans l'enfance de notre gouvernement, est encore plus insuffisante à administrer la justice nationale, parvenus que nous sommes à notre état de maturité; neuf années se sont écoulées depuis que l'un de nos prédécesseurs, l'un de nos concitoyens qui ont peut-être le plus contribué à la création et à l'établissement de notre constitution, dans son adresse d'adieu au Congrès qui précéda immédiatement sa retraite de la vie publique, recommanda avec instance la révision de l'organisation judiciaire et l'établissement d'un ministère additionnel dans le pouvoir exécutif.

» Les besoins du service public et les lacunes qui s'y rencontrent, et qu'il est impossible d'éviter dans l'organisation actuelle, ont ajouté

chaque année de nouvelles forces aux considérations sur lesquelles il appuyoit ses propositions; et, en recommandant cet objet à vos délibérations, je suis heureux de pouvoir étayer d'une autorité aussi respectable la conviction que je dois à mon expérience personnelle.

» Les lois relatives à l'administration des brevets d'invention sont dignes d'être prises en considération, et peut-être susceptibles de quelques améliorations. L'acte qui accorde au Congrès le pouvoir de statuer à cet égard, l'a en même temps régularisé, en spécifiant le but que l'on vouloit atteindre, et les moyens que l'on devoit employer pour y parvenir, c'est-à-dire pour encourager les progrès des sciences et des arts utiles, en assurant pour un temps limité, aux auteurs et aux inventeurs, un droit exclusif sur leurs ouvrages et sur leurs découvertes. Si un noble orgueil est permis quand on réfléchit que, dans les archives de ce bureau, sont déjà déposées des inventions égales aux plus belles qu'ait déjà faites l'esprit humain, n'y a-t-il pas un motif

de le tempérer, lorsque l'on est obligé d'examiner si les lois ont effectivement assuré aux inventeurs la récompense qui leur est attribuée par la constitution, c'est-à-dire un terme, même limité, à leurs droits exclusifs sur leurs découvertes ?

» Le 24 décembre 1799, il fut résolu par le Congrès qu'un monument de marbre seroit élevé par les Etats-Unis au Capitole, dans la ville de Washington; que la famille du général Washington seroit priée de permettre que son corps fût déposé sous ce monument, et que le monument seroit destiné à rappeler les grands événements de sa vie politique et militaire. En rappelant au Congrès cette résolution, en lui rappelant que ce monument est resté jusqu'ici sans exécution, je me permettrai seulement la remarque que les ouvrages du Capitole sont sur le point d'être terminés; que le consentement de la famille, demandé par la résolution, a été réclamé et obtenu; qu'un monument a été récemment élevé dans la ville, aux frais de la nation, sur les restes mortels d'un autre patriote distingué de la révolution, et

qu'une place a été réservée dans cette enceinte où vous délibérez pour le bonheur de cet âge et des âges à venir ; place où doit reposer la dépouille mortelle de celui dont l'ame plane sur vous, et où il entend avec transport chaque acte de la représentation nationale qui peut tendre à élever, à embellir son pays et le vôtre.

» La constitution en vertu de laquelle vous êtes assemblés est une Charte de pouvoirs limités. Après une délibération pleine et solennelle sur la totalité ou sur une partie des objets que, pressé par un sentiment irrésistible de mon devoir, j'ai soumis à votre attention, si vous arriviez à cette conclusion, que, quelque désirables qu'ils soient en eux-mêmes, le droit de les réduire en forme de lois surpasse les pouvoirs qui vous ont été attribués par ce pacte vénérable que nous sommes tous obligés de défendre, qu'aucune considération ne vous engage à prendre des pouvoirs qui ne vous auroient pas été accordés par le peuple. Mais le pouvoir d'exercer dans tous les cas une législation exclusive sur le district de Colombie,

pouvoir de régulariser le commer
nations étrangères, et parmi qu
et quelques tribus indiennes; de
les poids et les mesures, d'établir
et des routes de poste; de déclar
de lever et d'introduire des arm
une marine et de la fournir de tou
nécessaires; de créer les règles e
les mesures avantageuses au t
Etats-Unis et aux autres propri
appartiennent, et enfin de faire t
nécessaires à l'exécution de ce
mesures, si ces pouvoirs et d'aut
dans la constitution peuvent être

dans l'intérêt du peuple, ce seroit enfouir dans la terre le trésor qui vous est confié; ce seroit trahir les plus sacrés de vos devoirs.

» L'esprit d'amélioration est répandu sur la terre; il stimule le cœur, il sollicite toutes les facultés, non seulement de nos concitoyens, mais de toutes les nations de l'Europe et de leurs chefs. Tout en considérant avec satisfaction, avec plaisir, la supériorité de nos institutions, n'oublions pas que la liberté est la puissance; que la nation qui jouit de la plus grande portion de liberté doit être, proportionnellement à son nombre, la nation la plus puissante de la terre, et que l'homme ne peut exercer le pouvoir, selon les vues morales de la Providence, que dans des fins de bienfaisance, pour améliorer sa condition et celle de ses semblables.

» Tandis que des nations, moins favorisées que nous de cette liberté qui est la puissance, avancent à pas de géant dans la carrière des améliorations, si nous nous endormions dans l'indolence, ou si nous croisions nos bras, et si nous proclamions à la face du monde que

nous sommes paralysés par la volonté de nos commettants, ne seroit-ce pas dédaigner les bienfaits de la Providence, et nous vouer nous-mêmes à une perpétuelle infériorité?

» Dans le courant de cette année, qui est sur le point de finir, nous avons vu, sous les auspices et aux dépens d'un Etat de l'Union, une Université nouvelle ouvrir ses portiques aux enfants de la science, et offrir le flambeau du perfectionnement aux yeux qui cherchent la lumière; nous avons vu, grâce aux efforts constants et éclairés d'un autre Etat, les eau de nos lacs occidentaux mêlés avec ceux d l'Océan. Si des entreprises pareilles ont accomplies dans l'espace de peu d'année pouvons-nous, nous, les autorités représen tives de toute l'Union, rester en arrièr nos concitoyens dans l'emploi de dépô nous est confié pour l'avantage de notre mun souverain, et ne pas achever de vrages importants à tous, et pour l'acco sement desquels ni l'autorité, ni les ress d'aucun autre Etat en particulier ne roient suffire.

» Enfin, chers concitoyens, j'attendrai avec confiance et une fidèle coopération le résultat de vos délibérations, assuré que je suis que, sans empiéter sur les pouvoirs réservés aux Etats respectifs, ou au peuple, avec le sentiment de vos obligations envers votre pays, et de la haute responsabilité qui pèse sur vous, vous rendrez efficaces les moyens qui vous ont été confiés pour le bien commun. Et puisse celui qui sonde les cœurs des enfants des hommes rendre heureux vos efforts pour assurer à votre pays les bienfaits de la paix et le plus haut degré de prospérité!

« *Signé* JOHN QUINCY ADAMS. »

Message du président des États-Unis aux deux Chambres du Congrès, au commencement de la deuxième session du dix-neuvième Congrès (1826).

Concitoyens du Sénat et de la Chambre des représentants,

» Cette nouvelle assemblée des représen-

tants de l'Union dans les deux chambres
Congrès s'ouvre dans des circonstances
plus que jamais appellent nos actions de g
ces envers le Tout-Puissant. A l'exception
incidents qui se rencontrent au milieu
conditions les plus prospères de l'existe
humaine, nous continuons à être favorisés
tout ce qui constitue le bonheur public et p
ticulier. Dans nos relations politiques et c
les nous jouissons d'une profonde paix. Con
nation nous ne cessons de croître en nomb
nos ressources s'augmentent dans une p
gression non moins rapide. Quelles que so
entre nous les différences d'opinion relat
ment au meilleur moyen de faire tourne
notre avantage les bienfaits de la Provide
nous sommes tous d'accord pour ne nous p
exposer à ce que cette suprême protectio
s'étende pas en vain sur nous, et c'est à
vailler sans relâche au bien général que n
faisons consister notre reconnoissance.

» Il a été statué sur quelques uns des di
rents objets recommandés au Congrès dan
dernière session; d'autres seront de nouv

mis à vos délibérations sans que j'aie plus
ous en parler. Je me propose seulement
ıs cette communication de vous exposer l'é-
actuel de nos affaires, et de vous rendre
npte des mesures qui ont été prises en exé-
ion des dernières lois portées par la légis-
ure.

Dans nos relations avec les autres nations
la terre, nous avons toujours le bonheur
jouir avec toutes de la paix et d'une bonne
elligence, modifiées cependant dans quel-
s cas importants par des collisions d'inté-
et de justes réclamations auxquelles on
pas fait droit, et pour l'ajustement des-
elles l'intervention constitutionnelle de la
islature pourra en définitive devenir in-
pensable.

Par le décès de l'empereur Alexandre de
ssie, décès arrivé en même temps que le
nmencement de la dernière session du Con-
s, les États-Unis ont perdu un ami solide,
le et longtemps éprouvé. Appelé par sa
ssance à hériter d'un pouvoir absolu, et
vé à l'école de l'adversité, dont aucun pou-

ur la terre, quelque absolu qu'il soit, exempt, ce monarque avoit appris, dès nesse, à sentir la force et le prix de ion publique et à connoître que l'intérêt propre gouvernement seroit bien servi es relations franches et amicales avec république, de même que celui de son e seroit favorisé par des rapports com- aux d'une nature libérale avec notre pays. hange de sentiments sincères et confi- ls entre ce Souverain et le gouverne- des États-Unis sur les affaires de l'Amé- du Sud eut lieu peu de temps avant sa et contribua à fixer une marche politi- ui ne laissoit aux autres gouvernements Europe d'autre alternative que celle de noître tôt ou tard l'indépendance de isins du Sud, reconnoissance dont l'exem- oit déjà été donné par les États-Unis. avons reçu les assurances les plus posi- que les sentiments de l'empereur Nico- n successeur, envers les États-Unis, sont ement conformes à ceux qui ont si long- et si constamment animé son frère; et

nous avons sujet d'espérer qu'ils contribueront à cimenter entre les deux nations cette harmonie et cette bonne intelligence qui, fondées sur des intérêts communs, ne peuvent manquer d'avoir pour résultat le progrès du bonheur et de la prospérité de l'une et l'autre.

» Par l'effet de la convention du 24 juin 1822, nos relations du commerce et de la navigation avec la France sont dans un état d'amélioration graduelle et progressive. Convaincus par toute notre expérience non moins que par les principes de réciprocité juste et libérale que les États-Unis ont constamment proposés aux autres nations de la terre, comme étant la règle des relations de commerce qu'elles devroient universellement préférer; convaincus, dis-je, qu'une concurrence franche et égale est plus avantageuse aux intérêts des deux parties, les États-Unis, dans la négociation de cette convention, ont fortement insisté pour une renonciation mutuelle aux droits et taxes différentiels dans les ports des deux pays. Dans l'impossibilité d'obtenir la reconnoissance de ce principe dans toute son

étendue, après avoir diminué les droits différentiels autant que cela fut jugé praticable, il fut convenu qu'à l'expiration de deux années, à partir du 1er octobre 1822, époque à laquelle la convention devoit être mise à exécution, à moins qu'il ne fût donné, six mois d'avance, avis par l'une des deux puissances à l'autre que la convention devoit cesser d'avoir son effet, les droits seroient diminués d'un quart, et que cette réduction seroit répétée d'année en année, jusqu'à ce que toute inégalité cessât, tandis que la convention elle-même continueroit d'être en vigueur. Par l'effet de cette stipulation, les trois quarts des droits différentiels qui avoient été perçus par chacune des parties sur les bâtiments de l'autre, dans ses ports, ont déjà été supprimés, et le 1er octobre prochain, si la convention est encore en vigueur, le quart restant cessera d'être payé. Les bâtiments françois chargés de produits françois seront reçus dans nos ports aux mêmes conditions que nos propres navires, et les nôtres jouiront en retour des mêmes avantages dans les ports de France. Par ce rap-

prochement vers une égalité de droits et de taxes, nonseulement le commerce entre les deux pays a prospéré, mais les dispositions amicales ont été des deux côtés encouragées et favorisées. Ces dispositions continueront d'être cultivées de la part des États-Unis. Il m'eût été agréable de pouvoir ajouter que les réclamations adressées à la justice du gouvernement françois, réclamations qui intéressent la fortune et le bien-être d'un si grand nombre de nos concitoyens, et sur lesquelles nous insistons depuis si longtemps et si fortement, sont dans un meilleur train d'ajustement qu'à l'époque de notre dernière session, mais les choses restent encore à cet égard dans le même état.

« Avec le gouvernement des Pays-Bas, l'abandon mutuel des droits différentiels avoit été réglé des deux côtés par des actes législatifs. L'acte du Congrès du 20 avril 1818 abolissant tous les droits différentiels de douane et de tonnage sur les navires et produits des Pays-Bas dans les ports des États-Unis, d'après l'assurance donnée par le gouvernement

des [illegible]-Bas, que tous droits semblables sur les [illegible]es et le commerce des États-Unis dans ce [illegible]me avoient été abolis, ces règlements réc[illegible]nes avoient continué d'être en vigueur p[illegible], quand le principe dans [illegible] les Pays-Bas sous une forme [illegible] indirecte, par une prime de 10 pour 100, sous la forme de remise de droits accordés à leurs navires nationaux, et à laquelle il n'étoit pas permis à ceux des États-Unis de participer. Par l'acte du Congrès du 7 janvier 1824, tous les droits différentiels ont été de nouveau suspendus aux États-Unis, en ce qui a rapport aux navires et aux produits des Pays-Bas, aussi longtemps que l'exemption réciproque sera étendue aux bâtiments et aux produits des État-Unis dans les Pays-Bas; mais le même acte ordonne que dans le cas d'un rétablissement de droits différentiels sur les navires et le commerce des États-Unis dans quelqu'un des pays étrangers y mentionnés, la suspension des droits différentiels en faveur de la navigation d'un tel pays cesseroit, et toutes les dispositions de

l'acte qui impose des droits différentiels de douane et de tonnage aux étrangers dans les ports des États-Unis seroient remises en pleine vigueur à l'égard de ce pays.

» Dans la correspondance avec le gouvernement des Pays-Bas sur ce sujet, il a soutenu que la faveur accordée à ses propres navires par cette prime sur leur tonnage ne devoit pas être considérée comme un droit différentiel ; mais on ne peut nier qu'elle produit tous les mêmes effets. Si l'abolition mutuelle avoit été stipulée par un traité, une prime semblable sur les navires nationaux n'auroit guère pu être accordée sans manquer à la bonne foi. Cependant comme l'acte du Congrès du 7 janvier 1824 n'a pas expressément autorisé le pouvoir exécutif à déterminer ce qui devoit être considéré comme un rétablissement des droits différentiels par un gouvernement étranger, au préjudice des États-Unis ; et comme des mesures de représailles de notre part, quelque justes et nécessaires qu'elles soient, peuvent tendre plutôt à ce conflit de législation que nous blâmons qu'à

ce concert auquel nous invitons toutes les nations commerçantes, comme plus avantageuses à leurs intérêts et aux nôtres, j'ai pensé qu'il étoit plus conforme à l'esprit de nos institutions de soumettre de nouveau ce sujet à l'autorité de la législature, afin qu'elle décide quelle mesure la circonstance peut exiger, plutôt que de mettre tout à coup à exécution la disposition comminatoire de l'acte de 1824.

» Durant la dernière session du Congrès, des traités d'amitié, de navigation et de commerce ont été négociés et signés à Washington avec le gouvernement de Danemarck en Europe, et avec la fédération de l'Amérique centrale dans cet hémisphère. Ces traités ont ensuite reçu la sanction du Sénat par le consentement donné à leur ratification; ils ont été, en conséquence, ratifiés par les États-Unis, et depuis la dernière session du Congrès, ils l'ont été également par les autres parties contractantes. Ces traités ont établi entre les parties contractantes les principes d'égalité et de réciprocité dans leur plus large

et plus libérale étendue. Chaque puissance admet les navires de l'autre dans ses ports, chargés de produits ou de marchandises de tout pays du globe, moyennant le paiement des mêmes droits de douane et de tonnage que ceux imposés sur ses propres navires. On y stipule en outre que les parties contractantes n'accorderont par la suite aucune faveur de navigation ou de commerce à aucune autre nation qui ne leur sera pas accordée à l'une et l'autre aux mêmes conditions, et qu'elles n'imposeront point sur les denrées et marchandises l'une de l'autre des droits plus élevés que ceux qui le sont sur les mêmes articles, produits du sol ou des manufactures de tout autre pays. Il y a dans la convention avec le Danemarck une exception à ces principes à l'égard des colonies de ce royaume dans les mers arctiques; mais aucune à l'égard de ces colonies aux Indes occidentales.

» Notre situation n'a pas matériellement changé depuis la dernière session du Congrès, avec la Prusse, l'Espagne, le Portugal, et en général tous les pouvoirs Européens avec

intérêts communs ont été dep
années en discussion entre les
nements, et ont été invariable
de la part des États-Unis, dans
franchise et de conciliation. Des
grande importance et d'une na
ont été réglés par les conventio
1818; et celle de 1822, dans l
pereur Alexandre étoit médiate
promettre une transaction satisf
lativement aux réclamations que
ment des États-Unis devoit sou
térêt et en esprit de justice, po
nombreuse de citoyens. Mais

position géographique et les différents produits de la nature ont constitué des éléments de commerce entre les États-Unis et le continent et les îles de l'Amérique angloise importants aux deux nations. Mais ce commerce a été prohibé par la Grande-Bretagne ; elle s'appuie d'un principe jusqu'à présent pratiqué par toutes les nations de l'Europe qui possèdent les colonies, celui de monopoliser le commerce de ces colonies.

» Après la fin de la guerre dernière, cette prohibition a été renouvelée, et le Gouvernement anglois a refusé d'insérer dans la convention de 1815 une exception pour les États-Unis de l'Amérique angloise. Le commerce n'est exclusivement fait que sur les bâtiments anglois jusqu'à la promulgation de l'acte du Congrès sur la navigation en 1818, et l'acte supplémentaire de 1820, qui répondirent à la prohibition par une mesure semblable de la part des États-Unis. Ces mesures, que nous ne considérons point comme des représailles, mais comme défensives, furent promptement suivies d'un acte du parlement qui ouvroit

certains ports des colonies aux bâtiments des États-Unis venant directement de ce pays-ci; l'importation de certains articles qui payoient des droits exorbitants étoit permise, mais en prohibant les articles les plus précieux que nous puissions exporter. Les États-Unis ouvrirent leurs ports aux bâtiments anglois venant des colonies, sous des conditions absolument semblables à celles exprimées dans l'acte du parlement, autant que notre position respective pouvoit le permettre. Alors une négociation s'ouvrit, d'un commun accord, dans l'espoir, au moins de notre part, que l'importance reconnue de ce commerce pour les deux nations feroit que l'on pourroit arriver à un arrangement satisfaisant pour les deux gouvernements. Dans cette vue, le gouvernement des États-Unis avoit décidé de sacrifier quelque chose de cette entière réciprocité avec laquelle on a droit d'être traité et de faire des concessions désavantageuses pour nous, plutôt que de perdre le bénéfice d'un arrangement qui pût régler les intérêts des deux nations. La négociation, souvent

suspendue par des causes étrangères, fut enfin déclarée suspendue d'un commun accord, mais devoit être reprise sous peu de temps. En même temps, parut un autre acte du parlement, si équivoque qu'il ne fut pas même compris par les officiers des colonies dans lesquelles il devoit être exécuté, lequel ouvrit de nouveau certains ports des colonies, sous de nouvelles conditions, avec menaces de les fermer à toutes nations qui refuseroient d'accepter les conditions prescrites par le gouvernement anglois. Cet acte, qui fut promulgué en juillet 1825, qui ne fut jamais communiqué au gouvernement des États-Unis, ni compris par les officiers des douanes des colonies, fut cependant examiné par le Congrès à la dernière session. Connoissant qu'une négociation étoit entamée sur ce sujet, que l'on avoit promis de la reprendre sous peu, on pensa qu'il falloit attendre le résultat de cette négociation plutôt que de s'en rapporter à un acte qui n'étoit pas clair, et que les autorités angloises dans cet hémisphère ne pouvoient ni comprendre ni expliquer.

[illegible] iédiatement après la clôture de la der[illegible] session, un de nos citoyens les plus dis[illegible] s fut envoyé comme ambassadeur ex-tra[illegible] dire et plénipotentiaire en Angleterre; il a[illegible] telles que nous ne pouv[illegible] in cette longue dis-cussion [illegible] on arrivée, et avant qu'il eut [illegible] ses [illegible]res de créance, il trouva un ordre du conseil prohibant, depuis et après le 1er décembre courant, l'entrée des ports et des colonies aux vaisseaux américains, à l'exception de ceux immédiatement sur nos frontières. A ses représentations, notre envoyé reçut une réponse que, par une ancienne maxime de politique en Europe, tout le commerce des colonies appartenoit à la mère-patrie, que toute participation à ce commerce par une autre nation étoit une faveur qui ne pouvoit former un sujet de négociation, mais qui pouvoit être réglée par les actes législatifs concernant les colonies; que le gouvernement anglois refusoit donc d'entrer en négociation sur ce sujet, et que comme les États-Unis n'avoient pas accepté purement et simplement

les conditions par l'acte du parlement de juillet 1815, la Grande-Bretagne ne vouloit plus admettre les bâtiments des États-Unis, même sous les conditions que ses ports étoient ouverts aux autres nations.

» Nous avons été habitués à considérer le commerce avec les colonies angloises plutôt comme un échange de bénéfices que comme une faveur reçue ; et qu'enfin nous avions donné un ample équivalent. Nous avons vu toutes les autres nations qui ont des colonies négocier avec les autres gouvernements, et leur accorder librement admission dans leurs colonies par un traité ; et les autres nations de l'Europe, loin de nous refuser l'entrée de leurs colonies, nous ont assuré ce privilége par des traités. Mais la Grande-Bretagne ne nous laisse d'autre alternative, en refusant de négocier, que de régler ou prohiber entièrement son commerce, suivant que ces mesures peuvent affecter les intérêts de notre pays. Je vous recommande de n'avoir que cet objet en vue dans la discussion à laquelle vous allez vous livrer à ce sujet.

» N espérons que nos tentatives, infruc-
tue our régler les intérêts dont nous vo-
non parler, n'auront pas d'effet sur les
autres ints en discussion entre les deux gou-
verne u nord et au sud ne
son ées. La commission
qui ités pour l'enlève-
ment des esclaves n'est pas sûre de réussir. Nos dispositions sont amicales et conciliantes, et nous ne pouvons abandonner sans beaucoup de peine l'espoir qu'enfin nous obtiendrons, non des faveurs, que nous ne demandons ni ne désirons, mais une réciprocité de bons offices.

» Nos relations avec les gouvernements américains de cet hémisphère sont toujours amicales : notre commerce avec eux augmente et sera avantageux pour les deux pays. Le congrès assemblé à Panama s'est ajourné, pour se réunir de nouveau dans un temps plus favorable au Mexique. La mort d'un de nos ministres dans son voyage à l'isthme, et les obstacles ordinaires dans la saison, qui empêchèrent le départ de l'autre, furent cause

que nous ne fûmes pas représentés au premier congrès. Mais aucun acte de ce congrès n'appeloit sérieusement la présence d'un de nos ministres. Le membre survivant de l'ambassade, nommé pendant la session dernière, est parti pour sa destination ; et un successeur à son digne collègue, si justement regretté, sera nommé par le sénat.

Un Traité d'amitié, de commerce et de navigation a été conclu l'été dernier par nos ministres plénipotentiaires, avec les États-Unis du Mexique ; il sera mis sous les yeux du sénat pour recevoir son avis relativement à la ratification.

» Notre situation financière, l'état de nos revenus se présentent au premier coup d'œil comme moins favorables que l'année dernière à pareille époque. Les malheurs éprouvés par les classes commerçantes et manufacturières de la Grande-Bretagne ont eu leur contre-coup dans ce pays. La diminution dans les importations de l'extérieur a nécessairement entrainé une diminution dans les recettes du trésor. Ainsi le revenu net de cette année ne

ıbre dernier ont été
s et $\frac{10}{100}$. Les recettes du
estimées à 6,000,000 de
ıt avec les sommes perç
emiers trimestres un rev
000 $\frac{1}{2}$ pour cette année.
les trois premiers trimes
16,714,226 dollars $\frac{65}{100}$.
quartier courant, en y co
000 à payer sur le capital
ront la recette. Ainsi les
restant de plus de 1,000,0

au-dessous de la recette produiront dans la balance du trésor, au 1er janvier 1827, une augmentation proportionnelle. Au lieu de 6,200,000 dollars qui existoient l'année dernière, ce sera cette année 6,400,000 dollars.

» Le montant des droits perçus sur les marchandises importées depuis le commencement de l'année jusqu'au 30 septembre est estimé 21,250,000 dollars, et ce que doit fournir le trimestre courant est évalué à 4,250,000, faisant pour toute l'année 25,000,000 ½. De cette somme, toute déduction faite, il reste 20,400,000 dollars pour le revenu net des douanes au commencement de 1827. Le produit de la vente des domaines publics, celui des dividendes des banques, et d'autres recettes accidentelles, portent à 23,000,000 de dollars cette somme, qui n'est guère inférieure au montant des dépenses de l'année que d'un peu plus que la portion de ces dépenses appliquée à l'amortissement de la dette publique d'après l'appropriation annuelle de 10,000,000 décrétée par l'acte du 3 mars 1827. Lorsqu'on passa cet acte, la dette publique

s'élevoit à 123,000,000 ½. Au 1er janvier prochain, cette dette ne sera plus que de 74,000,000. Dans l'espace de dix ans nous aurons donc éteint 50,000,000 de la dette publique, plus la charge annuelle de 5,000,000 d'intérêt qui portoit sur eux. En 1817, sur les 10,000,000 alloués, il n'y en eut que 3 employés à l'extinction de la dette, 7 furent absorbés pour le paiement des intérêts. Des mêmes 10,000,000 il n'y en a que 4, cette année, affectés au paiement des intérêts, les 6 autres le sont à l'extinction du capital. Nous avons déjà fait l'expérience qu'un revenu presqu'uniquement fondé sur les droits d'entrée et de tonnage est susceptible d'éprouver des accroissements et des diminutions considérables, suivant les fluctuations qui se font sentir dans le commerce du monde entier. Nous nous rappelons fort bien que même pendant les dix dernières années, les recettes du trésor n'ont pas toujours couvert ses dépenses, pendant que deux années consécutives il a fallu avoir recours à des emprunts pour remplir les obligations nationales. Les années suivantes com-

blèrent ce déficit jusqu'à ce qu'une nouvelle vicissitude fit encore décliner le revenu. Ces alternatives de hausse et de baisse, suivant les bonnes et les mauvaises saisons, la marche des gouvernements étrangers, les révolutions politiques, nuisent à l'accroissement comme au mauvais succès des manufactures, aux résultats des spéculations commerciales, et à quantité de causes qui se combinent diversement. Nos diverses fluctuations embrassent plusieurs périodes distinctes de deux à trois années. La dernière période de dépression a été de 1819 à 1822. Le mouvement inverse de hausse s'est maintenu depuis 1823 jusqu'au commencement de cette année. Nous n'avons plus à craindre une baisse comparable à celle de la première période, ou seulement assez forte pour nous rendre gênante l'application annuelle des 10,000,000 à la réduction de la dette. Toutefois il est bon que nous nous persuadions combien il nous importe de travailler à la fois, par la plus stricte économie et par tous les moyens honorables, à l'entière extinction de *la dette*.

'à ce qu'on puisse les
t de 1827 ou 1828, il
les 16,000,000 restant
pourront être rachetés
nt à 5 pour 100 rem-
n 1830. Par cette opé-
à la nation une somme
dollars, et le rembour-
des 31,000,000 pendan
ra grandement facilité
at effectué.
grès du 3 mars 1825 au

risa pour une semblable opér
à 4 ½ pour 100; mais alors tou
culation étoit absorbé par
commerciales, et la mesure r
parfaitement. Pendant la de
Congrès, la situation des f
plus favorable à l'opération
prompt changement qui suivi
autorisé à racheter par un é
ou un emprunt à 5 pour 100;
lement remboursables, il est
qu'on eût gagné au profit du t
lars.

» D'après les rapports des
guerre et de la marine, on v
situation actuelle de nos forc
mer. L'organisation de l'armé
aucun changement depuis 18
rai à dire qu'elle est convena
jets pour lesquels une armé
temps de paix peut être utile.
les rapports dont je viens de p
les branches du service mil
marquer par l'ordre et la disci

le général en chef jusqu'au dernier des grades, tous les officiers sentent qu'ils ont été citoyens avant d'être soldats, et que la gloire d'une armée républicaine doit consister dans l'esprit de liberté et de patriotisme dont elle est animée. La construction des fortifications décrétées par le Congrès, et destinées à garantir nos rivages d'une invasion, la distribution des marques de reconnoissance et de justice aux pensionnaires de la guerre de la révolution, le maintien de nos relations pacifiques avec les tribus indiennes, ainsi que les travaux des routes et des canaux, qui ont déjà tant occupé l'attention du Congrès, l'occuperont encore dans cette session.

» Cinq millions de dollars seront demandés cette année pour le département de la guerre. Moins de $\frac{1}{5}$ de cette somme seront employés l'entretien de l'armée, 1,000,000 $\frac{1}{2}$ consacrés aux pensions militaires sont une foible récompense des services anciennement rendus à la nation. Une somme égale doit être employée aux fortifications, aux travaux intérieurs et diverses entreprises qui ont pour but d'a

le repos et le bien-être des générations à venir. Les appropriations destinées à indemniser ces débris infortunés d'une race qui ne peut ni s'accommoder de la civilisation, ni résister à ses progrès, produisent des avantages capables de compenser ce qu'elles ont d'onéreux pour le trésor.

» Les allocations estimées nécessaires aux divers services du département de la marine paroissent devoir s'élever à 3,000,000 de dollars. A peu près moitié de cette somme est réclamée pour les dépenses courantes de notre marine : le reste constitue un fonds de propriété nationale, garantie de notre gloire et de notre force pour l'avenir. Ce fut à peine une année après la fin de la dernière guerre, et dans le temps où les charges les plus pesantes portoient sur le pays, que le Congrès, par son acte du 29 avril 1816, vota l'allocation annuelle de 1,000,000 de dollars pendant huit ans, pour l'accroissement graduel de la navigation. Depuis lors l'allocation a été réduite à un demi-million pour six années, dont celle-ci est la dernière. La première appropriation de

1,000,000 par année a été rétablie par l'allocation faite il y a deux ans pour la construction de deux sloops de guerre ; nous avons les résultats sous les yeux. Notre armée navale se compose de douze vaisseaux de ligne, vingt frégates, et un nombre proportionné de sloops ; ces vaisseaux formeroient au besoin autour de nos côtes une ligne de fortifications flottantes combinée avec celles qui ont été commencées sur terre. L'accroissement graduel de la marine est un principe dont l'acte du 26 avril 1816 a été le premier développement, cet acte a commencé l'exécution d'un système destiné à influer sur le caractère et l'histoire de notre pays pendant une longue suite de siècles.

» Le congrès a déclaré à nos concitoyens et à la postérité qu'il étoit dans la destinée et le devoir de notre confédération de devenir, avec le temps et par un progrès rapide, une grande puissance navale. Il n'y a peut-être aucune partie de l'exercice des pouvoirs constitutionnels du gouvernement fédéral qui ait causé plus de satisfaction au peuple de l'Union américaine. Nous avons maintenu durant la

des escadres dans l'Océan Pacifique, dans
mers des Indes occidentales et dans la
terranée, ainsi qu'une petite division
ie en croisière sur les côtes orientales de
rique du Sud. La piraterie, qui pendant
eurs années a désolé les mers des Indes
entales, a complétement cessé; dans la
terranée elle s'est accrue d'une manière
eante pour les autres nations, et proba-
ent sans la présence de notre escadre
commerce auroit eu également à en
ir. La guerre qui a éclaté malheureuse-
entre le Brésil et la république de Buê-
Ayres a donné lieu à de très grandes vio-
s des principes de la part des officiers
liens, qui ont mis en avant, touchant le
s et la navigation des neutres, des maxi-
et des usages auxquels nos commandants
pas dû souscrire, et qui les ont mis dans
essité de résister. D'après les dispositions
les que l'empereur du Brésil a toujours
festées à l'égard des États-Unis, et les
ages que ses provinces retirent de leurs
ons commerciales avec notre pays, il y a

tout lieu de croire qu'il ne refusera pas d'ac-
corder une juste réparation des dommages
causés à plusieurs de nos concitoyens par ses
officiers.

» Le rapport du directeur-général des postes
présente des résultats qui prouvent la bonne
administration de cette branche. Pendant la
seconde moitié de 1824 et la première de 1825,
les recettes excédèrent les dépenses d'une
somme de plus de 45,000 dollars ; l'année sui-
vante fut encore plus productive, et l'augmen-
tation des recettes dans l'année qui s'est ter-
minée au 1er juillet dernier a été de 136,000
dollars. Dans le courant de cette année, sept
cents nouveaux bureaux de poste ont été éta-
blis. Quand on réfléchit sous combien de rap
ports il importe d'étendre et d'activer le servic
des dépêches, on ne peut que se féliciter d
l'accroissement de cette branche. Il n'y a pl
un coin du pays qui soit privé de ce précie
moyen de communication, et plus la populat
s'accroit, plus le bienfait devient général.

» D'après les traités avec la France et l'
pagne, cédant respectivement la Louisian

ides aux États-Unis, des dispositions
t être prises pour fixer les titres de pro-
manés des gouvernements de ces na-
uelques réclamations se sont élevées,
i publique, les droits des individus,
en que l'intérêt de la communauté,
que je recommande cet objet à l'atten-
la législature.

iformément aux dispositions de l'acte
ai dernier, relatif à l'érection d'une
de correction (*penitentiary*), et à d'au-
ets, il a été nommé trois commissaires
de choisir un site convenable à l'érec-
ne maison de correction pour le dis-
t d'une prison pour le comté d'Alexan-
choix a été fait, et la construction du
iary s'avance avec une telle rapidité
sera probablement terminée avant la
du prochain Congrès. Cette considé-
ous montre combien il est urgent de
r dans la session présente les règle-
le cette prison, et de déterminer la
délits qui entraînera la réclusion dans
ce.

En terminant cette communicat
oit permis de jeter un coup d'
ère que nous avons parcourue d
e de notre origine comme con
nale jusqu'au temps présent
e dernière réunion, le cinquan
rsaire du jour où notre indéper
rée a été célébré sur tous les
ion; et dans ce jour où tous les
ient à la joie, où toutes les voix s
exprimer le bonheur au milieu
liberté et de l'indépendance,
cipaux acteurs de notre auguste r
dont la main traça l'immortell
, et celui dont la voix éloquente
la tribune, ont été simultanéme
pied de l'Eternel pour rendre
conduite sur la terre. Ils sont
pagnés des bénédictions de leur
elle ils laissent l'héritage de de
s, et le souvenir des plus brilla
. Si nous détournons nos pensé
lition de leur pays, quel contrast
voyons-nous pas entre le pre

dernier jour de cette moitié d'un siècle, quelle transition sublime de l'obscurité à la gloire ! Si nous examinons la condition des individus aux deux extrémités du même espace de temps, nous les voyons au premier jour pleins de vigueur et de jeunesse, dévouer leurs vies, leur fortune et leurs talents à la cause de la liberté et de l'humanité; nous les voyons au dernier jour, alors qu'étendus sur un lit d'agonie il leur reste à peine le sentiment de l'existence, consacrer à la patrie leur dernière prière. Ne pouvons-nous espérer que pour eux aussi ce fut une époque de transition de l'obscurité à la gloire ? et qu'au moment où leur dépouille mortelle entroit dans la tombe, leurs ames affranchies voloient au sein de la Divinité ? »

PAGE 152.

« Une population mêlée de deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, etc. »

L'illustre et savant M. de Humboldt a donné ussi le calcul des populations américaines espagnoles.

Lett *M.* Alex. de Humboldt *à M.* Ch. Co-
querel, *pasteur à Amsterdam.*

« [illegible] désirez connoître, Monsieur, le rap-
port [illegible] habitants de l'Amé-
riq[illegible] ux différentes com-
mu[illegible]tes [illegible]e. [illegible] crois posséder des
matériaux assez précis sur les rapports des catholiques romains et des protestants; mais je n'entrerai pas aujourd'hui dans le détail des divisions de l'Église protestante ou évangélique. Voici les résultats auxquels je crois pouvoir m'arrêter provisoirement, d'après les recherches laborieuses que j'ai faites, dans ces dernières années, sur la population du nouveau continent. Quelques évaluations partielles, par exemple, le nombre des catholiques dans la Louisiane, dans le Maryland et dans le Bas-Canada anglois, sont peut-être un peu incertaines; mais ces incertitudes affectent des quantités qui ont une foible influence sur le résultat définitif. Je pense que le nombre des protestants, dans toute l'Amérique continentale et insulaire, depuis l'ex-

trémité méridionale du Chili jusqu'au Groën-
land, est à celui des catholiques romains
comme 1 est à 2. Il existe, sur la côte occi-
dentale de l'Amérique du Nord, quelques
milliers d'individus qui suivent le culte grec.
J'ignore le nombre des Juifs répandus sur la
urface des États-Unis et dans plusieurs des
les Antilles. Leur nombre est peu considérable.
es Indiens indépendants qui n'appartiennent
aucune communauté chrétienne sont à la
pulation chrétienne comme 1 est à 42. Les
éments numériques sur lesquels se fonde le
bleau suivant se trouvent exposés en détail
ns le volume III de mon *Voyage aux Ré-
ns équinoxiales*, livre IX, chapitre XXVI,
va paroître incessamment.

Population totale de l'Amérique, 34,284,000

I. Catholiques romains			22,177,0
a. Amérique espagnole continentale		15,985,000	
Blancs	2,957,000		
Indiens	7,530,000		
Races mixtes et nègres	5,518,000		
	15,985,000		
b. Amérique portugaise		4,000,000	
Blancs	920,000		
Nègres	1,960,600		
Races mixtes et Indiens	1,120,000		
	4,000,000		
c. États-Unis, Bas-Canada et Guyane françoise		538,000	
Haïti, Porto-Rico, et Antilles françoises		1,659,000	
		22,177,000	
II. Protestants			11,287,0
a. États-Unis		9,990,000	
b. Canada anglois, Nouvelle-Écosse, Labrador		260,000	

c. Guyane anglaise et hollandoise.		33,464,00
d. Antilles anglaises	220,000	
e. Antilles hollandoises, danoises, etc	734,500	
	82,500	
	11,287,000	
III. Indiens indépendants, non chrétiens. .		820,000
		54,284,000

» Dans l'état actuel des choses [1], la population protestante augmente beaucoup plus rapidement dans le Nouveau-Monde que la population catholique. Ils est probable que, lgré l'état de prospérité à laquelle l'indépendance et des inst.tutions libres vont élever

:n admettant 54,284,000 pour la population en-
de l'Amérique, on trouve d'après mes calculs,
rd de l'isthme de Panama, 19,670,000; dans l'A-
ie insulaire, 2,475,000; au sud de l'isthme de
a, 12,161 000. L'Amérique espagnole seule a
)00 habitants sur 371,380 lieues carrées de 20
é. Toute l'Amérique a 1,186,930 de ces lieues :
: en renferme 504,700.

(*Note de M. de Humboldt.*)

l'Amérique espagnole, le Brésil et l'île d'Haïti, le rapport de 1 à 2 se trouvera, en moins d'un demi-siècle, considérablement modifié en faveur des communautés protestantes. Je crois qu'en Europe on peut compter (sur une population de 198 millions) à peu près 103 millions de catholiques romains, 52 millions de protestants, 38 millions qui suivent le rite grec, et 5 millions de mahométants. Le rapport numérique des protestants aux membres des Églises catholiques romaine et grecque, est, par conséquent, approximativement comme 1 est à $2\frac{1}{10}$. Le rapport des protestants aux catholiques romains seuls est le même en Europe qu'en Amérique. Comme les différences de race et d'origine, l'individualité du langage et l'état de liberté domestique influent puissamment sur les dispositions des hommes pour tel ou tel culte, je vous communique en même temps, monsieur, quelques résultats de mes recherches les plus récentes sur ces divers objets.

» La population de l'Amérique offre actuellement :

Blancs	13,160,000	- 38	pour 100.
Indiens	8,610,000	- 25	- -
Nègres	6,225,000	- 18	- -
Races mixtes	6,289,000	- 19	- -
	34,284,000		

« La population noire de 6,223,000 (sans mélange avec les blancs et les Indiens), se compose de 1,144,000 *noirs libres*, et 5,079,000 *noirs esclaves ;* de ces derniers, il y en a 1,152,000 dans l'Archipel des Antilles ; 1,620,000 dans les États-Unis, et 1,800,000 au Brésil. Le tableau suivant fait connoître approximativement la prépondérance des langues réparties en Amérique.

Langues angloise, parlée par. .	11,297,500	individus.
- espagnole	10,174,000	-
- indiennes	7,800,000	-
- portugaise.	5,740,000	-
- françoise.	1,058,000	-
- hollandoise, danoise, suédoise et russe. .	214,500	-
	34,284,000	

D'où résulte pour les

l ques de l'Europe latine . . .	14,950,000	Total pour les langues européennes 26,462,000
L ques du rameau germanique . . .	11,512,000	
Pour les langues indiennes . .		7,842,000

On n'a pas fait mention séparément de
andois) ou du basque,
p qui conservent la con-
n ngues mères savent en
n le castillan. Le nom-
bre d'individus qui rlent usuellement les langues indiennes est dans ce moment, au nombre d'individus qui se servent des langues d'Europe, comme 1 est à $3\frac{4}{7}$. Par l'accroissement plus rapide de la population aux États-Unis, les langues du rameau germanique vont gagner insensiblement, dans le rapport numérique total, sur les langues de l'Europe, latine; mais ces dernières se répandront en même temps, par l'effet de la civilisation croissante des peuples des races espagnole et portugaise, dans les villages indiens, dont à peine un vingtième de la population entend

quelques mots de castillan ou de portugais. Je crois qu'il existe encore plus de sept millions et demi d'indigènes, en Amérique, qui ont conservé l'usage de leurs propres langues, et qui ignorent presque entièrement les idiomes européens. Telle est aussi l'opinion de M. l'archevêque de Mexico et de plusieurs ecclésiastiques très respectables, qui ont longtemps habité le Haut-Pérou, et que j'ai pu consulter à ce sujet. Le petit nombre d'Indiens (un million peut-être) qui ont entièrement oublié les langues indigènes, habitent les grandes villes et les villages très populeux qui entourent ces villes. Parmi les individus qui parlent françois dans le nouveau continent, on trouve plus de 700,000 nègres de race africaine, circonstance qui, malgré les efforts très louables du gouvernement haïtien pour l'instruction populaire, ne contribue pas à maintenir la pureté du langage. On peut admettre qu'en général, dans l'Amérique continentale et insulaire, il y a, sur 6,223,000 noirs, plus d'un tiers (au moins 2.360,000) qui parlent anglois, plus d'un quart qui parlent portugais, et un huitième qui parlent français.

» Ces tableaux de la population américa considérée sous les rapports de la différe des cultes, des langues et des idiomes composent d'éléments très variables; ils présentent approximativement l'état de la cièté américaine vers la fin de l'année qui v de s'écouler. Il ne s'agit ici que des gra masses; les évaluations partielles pourront gner peu à peu une précision plus rigoure il en est ainsi de tous les éléments numéri des sciences. »

ALEXANDRE DE HUMBOLD

PAGE 154.

« Des nations chez lesquelles l'éducatio lique est si peu avancée, laissent toujours craintes pour la liberté. »

Il est difficile de douter de la vérité des r qui peignent les mœurs de l'Amérique e gnole : la plupart des auteurs de ces r sont des Anglois qui auroient un intérêt n rel à dissimuler l'état des choses dans ce publiques, en grande partie leur ouvrage. I

est le colonel Hamilton, commissaire principal de S. M. B. dans la Colombie; l'autre est un M. Miers, passé au Chili avec de l'argent, des ouvriers et des machines pour faire fortune. Le colonel Hamilton fut témoin d'une fête à Bogota; il s'exprime ainsi:

« Les officiers de l'état civil et militaire se rendirent en grand apparat du palais à la cathédrale pour rendre des actions de grâces à l'occasion de la victoire de Bojarca, remportée par Bolivar sur le général espagnol Don Josè-Maria Barreyo, dans le mois d'août 1819; ensuite ce général fut fusillé sur la grande place, ainsi que trente-huit officiers espagnols. Un moine qui s'étoit montré turbulent, et qui avoit déployé beaucoup de zèle en faveur des Espagnols, fut réuni à ces victimes, ce qui faisoit quarante hommes à fusiller. Il est vraiment effrayant de reposer ses idées sur la manière horrible dont se faisoit la guerre entre les deux partis. Les dames de Bogota me parurent très sensibles au sort du général Barreyo. Il avait autrefois commandé la garnison de cette place : c'était un très bel homme,

âgé de trente ans au plus, et reno
bravoure et sa galanterie; on l'avo
el Adonis de las mugeras, l'Adon
Il montra beaucoup de courage
fusilla.

» Le 9 août, toutes les troupes
son s'assemblèrent à une lieue et
route de Maracaibo, et y firent la
en l'honneur de la victoire de
vice-président commandoit une
troupes, et le colonel Paris était
l'autre. Le terrain étoit montue
semé de grosses roches; il étoit
ment favorable aux mouvements
légères; comme il étoit en desc
spectateurs placés en bas pouvo
sément tous les mouvements. D
accidents sérieux eurent lieu : qu
mes de la milice avoient charg
avec des petits cailloux, qui bless
ment plusieurs canonniers. Lorsq
velle parvint au milieu des spe
s'empressèrent de se tenir à une
pectueuse des deux armées. Nous

étonnés de voir le colonel Blanco, ci-devant moine à cheval, ayant le juge suprême de la haute cour en croupe. Que diroit le bon peuple de Londres s'il voyoit le lord chancelier en croupe derrière l'adjudant-général, à une revue passée par sa majesté dans la plaine de Hounslow? Ici cela ne sembloit pas extraordinaire. Il faisoit un fort beau temps: un grand nombre de dame à cheval s'étoient rendues sur le lieu, pour être témoins du combat.

» A Tocayan, en passant devant la prison, je fus surpris de la voir remplie de jeunes gens; j'en fis l'observation au commandant, ajoutant que je supposois qu'il s'étoit commis un bon nombre de vols dans le voisinage. Non, repliqua-t-il, nos habitants sont très honnêtes et très tranquilles; ces prisonniers sont seulement de jeunes volontaires de la province de Neyra, qui vont rejoindre un régiment nouvellement formé à Bogota; on les enferme pendant la nuit pour qu'ils ne désertent pas. »

Le sang-froid avec lequel le voyageur raconte la fusillade de quarante personnes sur la grande place de Bogota est véritablement

remarquable. Un commissaire de S. M. B. n'étoit-il pas assez puissant auprès de la république colombienne pour faire parler les droits de l'humanité ?

M. Head, trompé comme M. Miers, n'a vu dans le Chili qu'un champ de carnage et de désolation. La Conception, capitale de la belle province du même nom, a vu périr les trois quarts de sa population, et n'est plus qu'un monceau de ruines. M. Miers affirme que le trésor public est pillé, que les places sont à l'encan, que le péculat et la corruption règnent partout, et qu'il n'y a ni bonne foi ni probité dans le gouvernement. Ces paroles sont dures; peut-être l'humeur les a-t-elle dictées en partie; mais les autres voyageurs font à peu près le même tableau du Chili, et la Grande-Bretagne n'a point reconnu l'indépendance de cette république.

Écoutons maintenant MM. Rengger et Longchamp sur la révolution du Paraguay.

« Un gouvernement où la mésintelligence s'étoit introduite dès le principe ne pouvoit être de longue durée. La Junte sentit elle-

même la nécessité d'un changement ; mais, rejetant les fautes commises sur la forme vicieuse de l'administration, elle déclara qu'elle n'avoit que des éloges à donner aux fonctionnaires qu'elle avoit employés ; après quoi elle décréta un nouveau congrès et fit immédiatement procéder aux élections dans tout le pays. Ce fut à cette occasion qu'eut lieu une allocution bien propre à faire connoître l'état intellectuel des habitants. A Yquamandiu un capitaine des milices, qui s'étoit signalé par son zèle révolutionnaire, vouloit expliquer à ses compatriotes ce que c'étoit que la liberté ; or, après avoir probablement repassé dans son esprit toutes les définitions qu'il en avait entendu donner, il ne trouva rien de mieux à leur dire, sinon que c'étoit la foi, l'espérance et la charité. Les chefs de la révolution, qui n'étoient guère plus instruits que ce capitaine, désiroient cependant se constituer en république ; mais qu'étoit-ce qu'une république ? comment se gouvernoit-elle? ils l'ignoroient. Heureusement pour eux, ils possédoient un exemplaire de l'Histoire romaine de Rollin, premier bon

livre qui eut pénétré dans le pays : ils résolu
rent aussitôt de la consulter. L'institution de
magistrats temporaires, celle des consuls ob-
tint leurs suffrages. Il n'en fut pas de même du
sénat, ce corps constitué leur déplut. Peut-être
ne le repoussèrent-ils que parce qu'ils n'au-
roient su où trouver des sénateurs.

» Quoi qu'il en soit, le nouveau Congrès se
rassembla à l'Assomption en 1813. Jamais as-
semblée chargée de jeter les bases d'un gouver-
nement et de donner des chefs à l'état ne fu
plus mal composée. Quoiqu'il y eut au Para
guay des hommes, sinon instruits, du moin
doué d'un jugement sain, la plupart des choi
tombèrent sur ce qu'il y avoit au monde de plu
inepte. Ces députés passoient leur temps dan
les tavernes ; et comme ils n'avoient aucun
opinion propre sur les affaires qui alloient s
traiter, ils se faisoient instruire par d'autre
sur ce qu'ils devoient dire ou voter. Le docteu
Francia, à raison de ses connoissances, fut plu
consulté que personne, et se créa ainsi un
grande clientelle. Après quelques séances, l
congrès, espèce de caricature digne du pin

ceau d'un Hogarth, abolit le gouvernement existant, et lui substitua, mais pour un an seulement, deux consuls, le docteur Francia et don Fulgencio Yegros, qui réunirent tous les pouvoirs. Habitués au régime d'un gouverneur, dont la volonté leur servoit de loi, les Paraguays s'inquiétoient fort peu de bien définir le pouvoir des consuls, et de limiter leur autorité; c'étoit comme une horde d'Indiens qui choisissoit ses caciques. Les consuls prirent possession de leurs places; le docteur Francia fit pressentir dès cette circonstance le sort qu'il réservoit à son collègue. On leur avoit préparé deux chaises curules, c'est-à-dire deux fauteuils recouverts en cuir, qui portoient les oms, l'un de César, l'autre de Pompée : rancia s'empara du premier et laissa le se- nd à Yegros, qui ne fut pas mieux traité ns la distribution du pouvoir. Après quel- es débats il eut, à la vérité, la moitié des ipes sous ses ordres; mais chacun d'eux de- t alternativement exercer, tous les quatre , l'autorité suprême, Francia s'arrangea en, qu'il commença cette rotation de ma-

» Les affaires prirent, e
marche plus régulière. On
tairerie d'État. Le *cabildo*
comme tribunal de premiè
membres furent en outre c
de diverses fonctions de p
ture, que chacun remplissc
lier. On surveilla les comm
et de la campagne. Les fin
été négligées sous l'adminis
furent réglées. La troupe d
furent mieux organisées. I
surtout consacroit son ten
exercer ses soldats et à se
ôter aux Espagnols tout
que, les consuls rendire
un décret qui les frappoit

Les relations, jusque-là amicales, avec les pays voisins, devinrent équivoques. Le gouvernement de Buénos-Ayres cherchoit à se faire un parti dans le Paraguay, et à mettre ce nouvel état sous sa dépendance : le docteur Francia repoussa avec force les insinuations des envoyés de cette république. Il n'en étoit pas de même de son collègue ; pour son malheur Yegros n'étoit que trop enclin à les écouter. Le premier redoutoit la domination de Buénos-Ayres autant que celle des Espagnols, et sut même éloigner du pays plusieurs personnes notables qui étoient disposées à une réunion. D'un autre côté les différents de Buénos-Ayres avec Artigas, et la guerre que celui-ci faisoit aux Portugais, pouvoient avoir des suites fâcheuses pour le Paraguay.

» Quoiqu'il se commit toujours des actes arbitraires par des magistrats dont le pouvoir étoit si peu déterminé, cela se faisoit avec quelque apparence de formes ; en sorte que, pour un pays comme le Paraguay, ce consulat pouvoit passer pour un gouvernement assez régulier. Mais le docteur Francia n'étoit point fait pour

partager l'autorité suprême avec
surtout avec un homme qu'il mépr
qu'il redoutoit son parti.

» Son ambition ne tarda pas à s
tout son jour, lorsqu'en 1814 l
réunit pour renouveler le gouver
de se débarrasser de son adversa
gea l'assemblée à confier la direc
publique à un seul magistrat, à l'
provinces voisines, qui avoient à
un gouverneur, soit un directeur
en s'appuyant sur l'exemple des
dictature, comme unique moyen
république menacée au dehors. Ve
mier jour, que les voix se porto
Fulgencio Yegros, il eut l'adresse
qu'on ne passât au scrutin. Mena
résultat a la seconde séance, il u
artifice. Enfin le troisième jour,
comprirent le motif qui faisoit ajo
tion; et, las de vivre à leurs dé
capitale, las surtout d'assister au
ils ne faisoient que s'ennuyer, ils
une grande majorité pour le doct

Celui-ci ne dut pas tout cependant à la lassitude ; le soin qu'il eut de faire arriver, au moment le plus critique, une garde d'honneur de quelques centaines d'hommes dévoués, qui cernèrent l'église où siégeoient ces messieurs, lui valut sans doute plus d'un suffrage. Toutes ces raisons se réunirent pour faire nommer le docteur Francia dictateur pendant trois ans. A peine s'il y avait alors, je ne dirai pas au Congrès, mais dans tout le Paraguay, une vingtaine de personnes qui sussent ce que le mot *dictateur* signifie ; l'on n'y attachoit d'autre sens que celui de gouverneur : ces hommes simples ne se doutoient pas qu'ils alloient être pris au mot si cruellement. Le Congrès attribua en même temps à Francia le titre d'excellence avec un traitement de 9.000 piastres, dont il ne voulut accepter que le tiers, disant que l'État avoit plus besoin d'argent que lui : marque d'un désintéressement dont il ne s'est jamais départi. »

NOTICE

SUR

LES FOUILLES DE POMPEI.

PAGE 279.

(*Dans la note.*) « Je donne à la fin de ce volume des Notices curieuses sur Pompéi, et qui compléteront ma courte description. »

On découvrit d'abord les deux théâtres, ensuite le temple d'Isis et celui d'Esculape, la maison de campagne d'Arrius Diomèdes, et plusieurs tombeaux. Durant le temps que Naples fut gouverné par un roi sorti des rangs de l'armée françoise, les murailles de la ville, la rue des tombeaux, plusieurs vues de l'intérieur de la ville, la basilique, l'amphithéâtre et le forum furent découverts. Le roi de Naples a

fait continuer les travaux ; et ,
les sont conduites avec beaucc
et se font dans le louable dess
la ville plutôt que de cherche
fouis, chaque jour ajoute au
déjà acquises sur cet objet
presque inépuisable.

La ville de Pompéi, située à
torze mille au sud-est de Napl
partie sur une éminence qu
plaine fertile, et qui s'est consi
crue par l'immense quantité de
niques dont le Vésuve l'a recouv
les de la ville et les murs de ses
tenu dans leur enceinte toutes
le volcan y vomissoit, et emp
de les emporter ; de sorte que
constructions est très distinct
par le monticule qu'ont formé
res ponces et l'accumulation gr
végétale qui le couvrent.

L'éminence sur laquelle Po
doit avoir été formée à une ép

lée; elle est composée de produits volcaniques vomis par le Vésuve.

On a conjecturé que la mer avoit autrefois baigné les murs de Pompéi, et qu'elle venoit jusqu'à l'endroit où passe aujourd'hui le chemin de Salerne. Strabon dit, en effet, que cette ville servoit d'arsenal maritime à plusieurs villes de la Campanie, ajoutant qu'elle est près du Sarno, fleuve sur lequel les marchandises peuvent descendre et remonter.

Plusieurs faits que l'on observe à Pompéi sembleroient incompréhensibles si l'on ne se rappeloit pas que la destruction de cette ville a été l'ouvrage de deux catastrophes distinctes; l'une en l'an 63 de J. C., par un tremblement de terre; l'autre, seize ans plus tard, par une éruption du Vésuve. Ses habitants commençoient à réparer les dommages causés par la première, lorsque les signes précurseurs de la seconde les forcèrent d'abandonner un lieu qui ne tarda pas à être enseveli sous un déluge de cendres et de matières volcaniques.

Cependant des débris d'ouvrages en briques indiquoient sa position. Il se conserva, sans

doute pendant longtemps, un reste de population dans son voisinage, puisque Pompéi est indiqué dans l'itinéraire d'Antonin, et sur la carte de Peutinger. Au treizième siècle, les comtes de Sarno firent creuser un canal dérivé du Sarno; il passoit sous Pompéi, mais on ignoroit sa position; enfin, en 1748, un laboureur ayant trouvé une statue en labourant son champ, cette circonstance engagea le gouvernement napolitain à ordonner des fouilles.

A l'époque des premiers travaux, on versoit dans la partie que l'on venoit de déblayer les décombres que l'on retiroit de celle que l'on s'occupoit de découvrir; et, après qu'on en avoit enlevé les peintures à fresque, les mosaïques et autres objets curieux, on combloit de nouveau l'espace débarrassé : aujourd'hui l'on suit un système différent.

Quoique les fouilles n'aient pas offert de grandes difficultés par le peu d'efforts que le terrain exige pour être creusé, il n'y a pourtant qu'une septième partie de la ville de déterrée. Quelques rues sont de niveau avec le grand

chemin qui passe le long des murs, dont le circuit est d'environ seize cents toises.

En arrivant par Herculanum, le premier objet qui frappe l'attention est la maison de campagne d'Arrius-Diomédès, située dans le faubourg. Elle est d'une très jolie construction, et si bien conservée, quoiqu'il y manque un étage, qu'elle peut donner une idée exacte de la manière dont les anciens distribuoient l'intérieur de leurs demeures. Il suffiroit d'y ajouter des portes et des fenêtres pour la rendre habitable; plusieurs chambres sont très petites, le propriétaire étoit cependant un homme opulent. Dans d'autres maisons de gens moins riches, les chambres sont encore plus petites. Le plancher de la maison d'Arrius-Diomédès est en mosaïques; tous les appartements n'ont pas de fenêtres, plusieurs ne reçoivent du jour que par la porte. On ignore quelle est la destination de beaucoup de petits passages et de recoins. Les amphores, qui contenoient le vin, sont encore dans la cave, le pied posé dans le sable, et appuyées contre le mur.

La rue des tombeaux offre, à droite et à

gauche, les sépultures des princi
de la ville; la plupart sont de p
sion, mais construites avec l
goût.

Les rues de Pompéi ne sont
n'ayant que quinze pieds d'un c
et les trottoirs les rendent enco
tes; elles sont pavées en pierres
et de formes irrégulières, comm
nes voies romaines : on y voit er
tement la trace des roues. Il
maisons qu'un rez-de-chaussée, n
font voir que quelques unes avoi
étage; presque toutes ont une cou
au milieu de laquelle est un *impl*
servoir pour l'eau de pluie, qui
se rendre dans une citerne conti
part des maisons étoient ornées
saïques, et de parois généraleme
rouge, en bleu et en jaune. Sur
avoit peint de jolies arabesques et
de diverses grandeurs. Les maiso
ralement une chambre de bains
commode; souvent les murs sont

l'espace intermédiaire est vide : il servoit préserver la chambre de l'humidité.

Les boutiques des marchands de denrées liquides et solides, offrent des massifs de pierre souvent revêtus de marbre, et dans lesquels les vaisseaux qui contenoient les denrées étoient maçonnés.

On a pensé que le genre de commerce qui se faisoit dans quelques maisons étoit désigné par des figures qui sont sculptées sur le mur extérieur ; mais il paroit que ces emblèmes indiquoient plutôt le génie sous la protection duquel la famille étoit placée.

Les fours et les machines à moudre le grain font connoître les boutiques des boulangers. Ces machines consistent en une pierre à base ronde ; son extrémité supérieure est conique et s'adapte dans le creux d'une autre pierre qui est, de même, creusée en entonnoir dans sa partie supérieure : on faisoit tourner la pierre d'en haut par le moyen de deux anses latérales que traversoient des barres de bois. Le grain, versé dans l'entonnoir supérieur, tomboit par un trou entre l'entonnoir renversé

et la pierre conique. Le mouv
tion le réduisoit en farine.

Les édifices publics, tels que
les théâtres, sont en général les
vés, et par conséquent ce qu'il y
sent de plus intéressant dans l

Le petit théâtre qui, d'après d
servoit aux représentations co
bon état; il peut contenir quin
tateurs; il y a, dans le gran
pour plus de six mille personne

De tous les amphithéâtres an
Pompéi est un des moins dégr
vant les décombres, on y a tr
corridors qui font le tour de l'a
tures qui brilloient des cou
vives; mais à peine frappées
l'air extérieur, elle se sont alté
çoit encore des vestiges d'un lio
de trompette vêtu d'un costum
inscriptions, qui avoient rapp
rents spectacles, sont un monu
rieux.

On peut suivre sur le plan le

la ville; c'est le meilleur moyen de se faire une idée de sa forme et de son étendue.

« Ces remparts, dit M. Mazois, étoient composés d'un terre-plein terrasse et d'un contre-mur; ils avoient quatorze pieds de largeur, et l'on y montoit par des escaliers assez spacieux pour laisser passage à deux soldats de front. Ils sont soutenus, du côté de la ville, ainsi que du côté de la campagne, par un mur en pierres de taille. Le mur extérieur devoit avoir environ vingt-cinq pieds d'élévation; celui de l'intérieur surpassoit le rempart en hauteur d'environ huit pieds. L'un et l'autre sont construits de l'espèce de lave qu'on appelle *piperino*, à l'exception de quatre ou cinq premières assises du mur extérieur qui sont en pierres de roche ou travestin grossier. Toutes les pierres en sont parfaitement bien jointes: le mortier est en effet peu nécessaire dans les constructions faites avec des matériaux d'un grand échantillon. Ce mur extérieur est partout plus ou moins incliné vers le rempart; les premières assises sont, au contraire, en retraite l'une sur l'autre.

» Quelques-unes des pie
de ces premières assises, so
castrées l'une dans l'autr
maintenir mutuellement. C
de construire remonte à un
et qu'elle semble avoir suiv
pélasgiques ou cyclopéennes
quelques traces, on peut
partie des murs de Pompéi,
ouvrage des Osques, ou du
res colonies grecques qui vi
la Campanie.

» Les deux murs étoien
nière que, vus du côté de
présentoient l'apparence
ceinte de remparts.

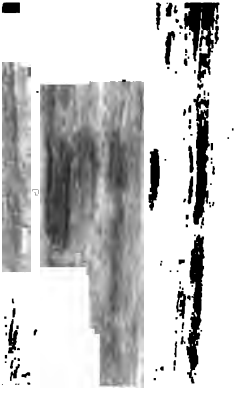
» Ces murailles sont dar
dre que l'on ne peut pas att
aux tremblements de terr
l'éruption de 79. Je pense,
que Pompéi a dû être démar
comme le prouvent les brè
tions qu'on y remarque. Il
ces fortifications n'étoient p

puis longtemps, comme nécessaires, puisque, du côté où étoit le port, les habitations sont bâties sur les murs, que l'on a, en plusieurs endroits, abattus à cet effet.

Ces murs sont surmontés de tours qui ne paroissent pas d'une si haute antiquité; leur construction indique qu'elles sont du même temps que les réparations faites aux murailles; elles sont de forme quadrangulaire, servent en même temps de poterne, et sont placées à des distances inégales les unes des autres.

» Il paroit que la ville n'avoit pas de fossés, au moins du côté où l'on a fouillé; car les murs, en cet endroit, étoient assis sur un terrain escarpé. »

On voit que par leur genre de construction, les remparts sont les monuments qui résisteront le mieux à l'action du temps. Malgré l'attention extrême avec laquelle on a cherché à conserver ceux qui ont été découverts, l'exposition à l'air, dont ils étoient préservés depuis si longtemps, les a endommagés. Les pluies d'hiver, extrêmement abondantes dans l'Europe méridionale, font pénétrer graduellement



toutes, et plusé des toits

Le plan indique cinq
cune par un nom qui n'a
la découverte de la vil
sur aucun monument. La
petite de toutes, est la s
conservée. La porte la p
ou quartier des soldats,
on entre; elle a été constr

Quelques personnes
lieu d'enlever Pompéi les
y a trouvés, et d'en form
tici, l'on auroit mieux fa
place; ce qui auroit repr
cienne avec tout

bés par des voyageurs peu délicats ; c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il faudroit pour songer même à meubler quelques maisons, que l'enceinte de la ville fût entièrement déblayée, de manière à être bien isolée, et à ne pas offrir la facilité d'y descendre de dessus les terrains environnants ; alors on fermeroit les portes, et Pompéi ne seroit plus exposé à être pillé par des pirates terrestres.

L'on n'a eu dessein dans cette notice que de donner une idée succincte de l'état des fouilles de Pompéi, en 1817. Pour bien connoître ce qu'en remarquable, il faut consulter le bel ouvrage de M. Mazois [1]. L'on trouve aussi des renseignements précieux dans un livre que le comte de Clarac, conservateur des antiques, publia, étant à Naples. Ce livre, intitulé *Pompéi*, n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, et n'a pas été mis en vente. Le Clarac rend un compte très instructif des plusieurs fouilles qu'il a dirigées.

Il est d'autant plus nécessaire de ne con-

[1] *Ruines de Pompéi*, in-folio.

journaux quotidiens de l
ment transcrit un article
dres, dans lequel M. W
ment du privilége de r
extraordinaires. Il étoit
récit, d'argent trouvé dans
toir, d'une lance encore
mur, d'épigrammes tracé
du quartier des soldats,
dées d'édifices publics.

Ces niaiseries ont eng
suivi pendant douze ans l
péi, à communiquer au J
du 18 février 1821, des
mement sensées.

« Il est sans doute peu

uelques pièces de monnoie ; il est
s permis d'y ajouter foi, mais il n'y
e de la simplicité à les rapporter naï-
omme des vérités, et à les insérer dans
ux les plus répandus.
elation de M. W... me rappelle que
er Coghell, ayant vu au Muséum de
e Naples des *Artoplas*, ou tourtières
e cuire le pain, les prit pour des cha-
écrivit à Londres qu'on avoit trouvé
des chapeaux de bronze extrêmement

fouilles de Pompéi sont d'un intérêt
cal, les découvertes qu'elles procurent
précieuses, sous le rapport de l'his-
'art et de la vie privée des anciens,
on laisse publier des relations niaises
es, sans avertir le public du peu de
s méritent. »

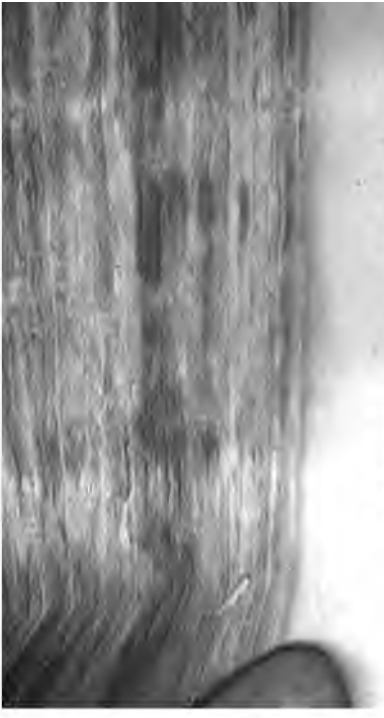
M. T

DE P

« Here
si impor
que pour
demeure
» Pour
me suis
elle est à
des tomb
préférée
Je deme
luste.

» On a beaucoup écrit sur Pompéi, et l'on s'est souvent égaré. Par exemple, un savant, nommé Martorelli, fut employé, pendant deux années, à faire un mémoire énorme pour prouver que les anciens n'avoient pas connu le verre de vitre, et quinze jours après la publication de son in-folio on découvrit une maison où il y avoit des vitres à toutes les fenêtres. Il est juste de dire que les anciens n'aimoient pas beaucoup les croisées; le plus communément le jour venoit par la porte; mais enfin, chez les praticiens, il y avoit de très belles glaces aux fenêtres, aussi transparentes que notre verre de Bohême, et les carreaux étoient joints avec des listels de bronze de bien meilleur goût que nos traverses en bois.

» Un voyageur de beaucoup d'esprit et de talent, qui a publié des lettres sur la Morée, et un grand nombre d'autres voyageurs, trouvent extraordinaire que les constructions modernes de l'Orient soient absolument semblables à celles de Pompéi. Avec un peu de réflexion cette ressemblance paroitroit toute naturelle. Tous les arts nous viennent de l'Orient, c'est



rance et a
vient de d
thermes
particuliè
bronze, d
de la plus
étoit plac
bras étoic
bracelets
j'ai détach
travail mi
joutiers l
faire de p

» Il est
l'on épron
mêmes où
avant que
truit. Un
belles vitr
au Musée

» Tous l

Sous peu de jours ils seront l'objet d'une exposition publique.

» Pompéi a passé vingt siècles dans les entrailles de la terre ; les nations ont passé sur son sol ; ses monuments sont restés debout, et tous ses ornements intacts. » Un contemporain d'Auguste, s'il revenoit, pourroit dire : « Salut, ô ma patrie ! ma demeure est la seule » sur la terre qui ait conservé sa forme, et » jusqu'aux moindres objets de mes affections. » Voici ma couche ; voici mes auteurs favoris. » Mes peintures sont encore aussi fraiches » qu'au jour où un artiste ingénieux en orna » ma demeure. Parcourons la ville, allons au » théâtre ; je reconnois la place où, pour la » première fois, j'applaudis aux belles scènes » de *Terence* et d'*Euripide*. »

« Rome n'est qu'un vaste musée ; *Pompéi* » *est une antiquité vivante.* »

nature. . . . . .
. Monarchie limitée d
re. . . . . .
hair blanche. . . .
les Iroquois. Républic
nature. . . . . .
Sauvages de l'Amériq
e. . . . . .
ts-Unis. . . . . .
pagnoles . . . . . .
. . . . . .
e. Première Lettre à
. . . . . .

Journal. . . . . .
Deuxième Lettre à M. Joubert .
Troisième lettre à M. Joubert .
Tivoli et la *villa Adriana* . .
Le Vatican . . . . . .
Musée Capitolin. . . . . .
Galerie Doria. . . . . .
Promenade dans Rome au clair
Voyage de Naples. . . . . .
Pouzzoles et la Solfatara . . .
Le Vésuve. . . . . .
Patria, ou Literne. . . . . .
Baies . . . . . .
Herculanum, Portici, Pompéia.
A M. de Fontanes . . . . . .
Voyage à Clermont (Auvergne)
Voyage au Mont-Blanc. . . .
Notes . . . . . .
Notice sur les fouilles de Pom
Lettres de M. Taylor à M. Ch.
sur les villes de Pompéi et d
num. . . . . .

FIN.

[redacted]